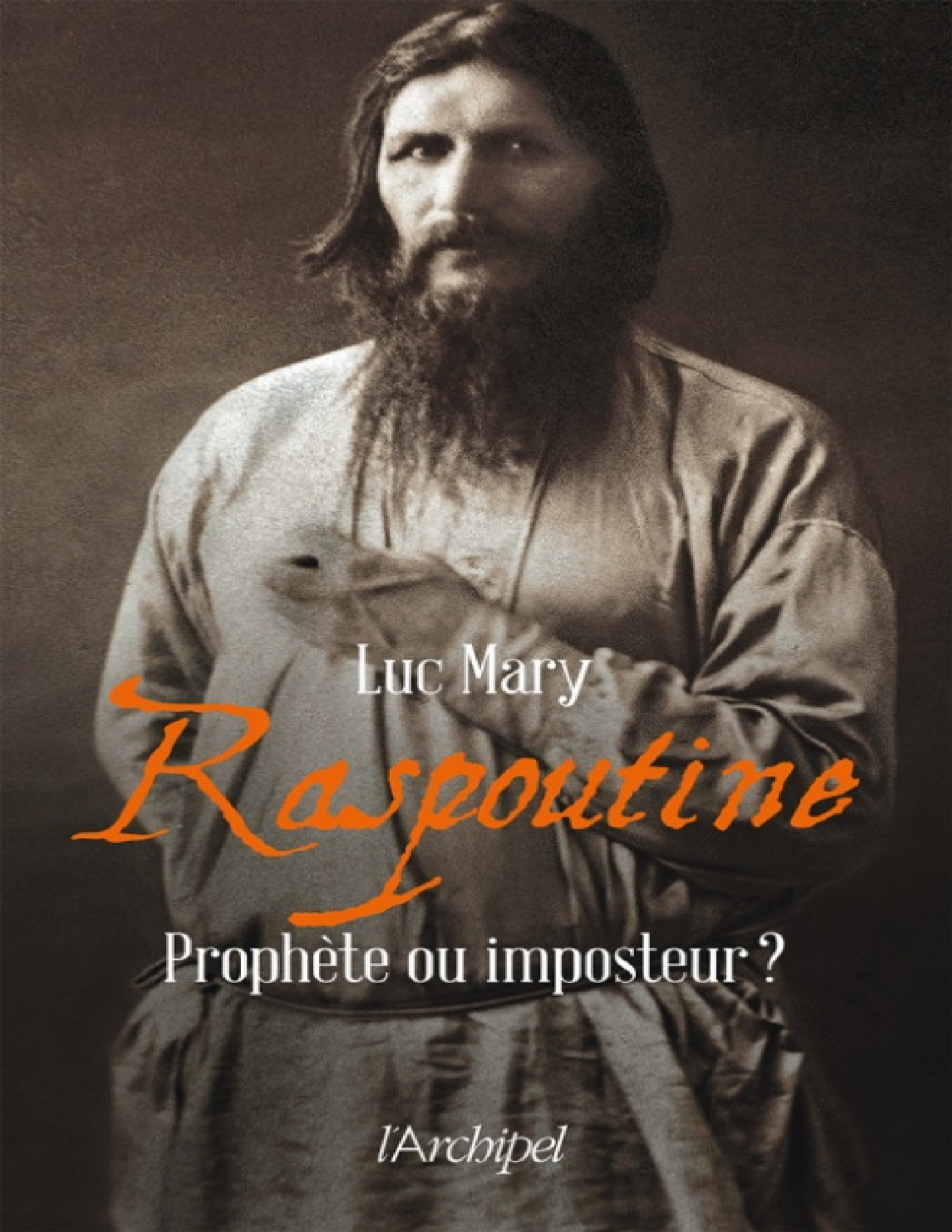
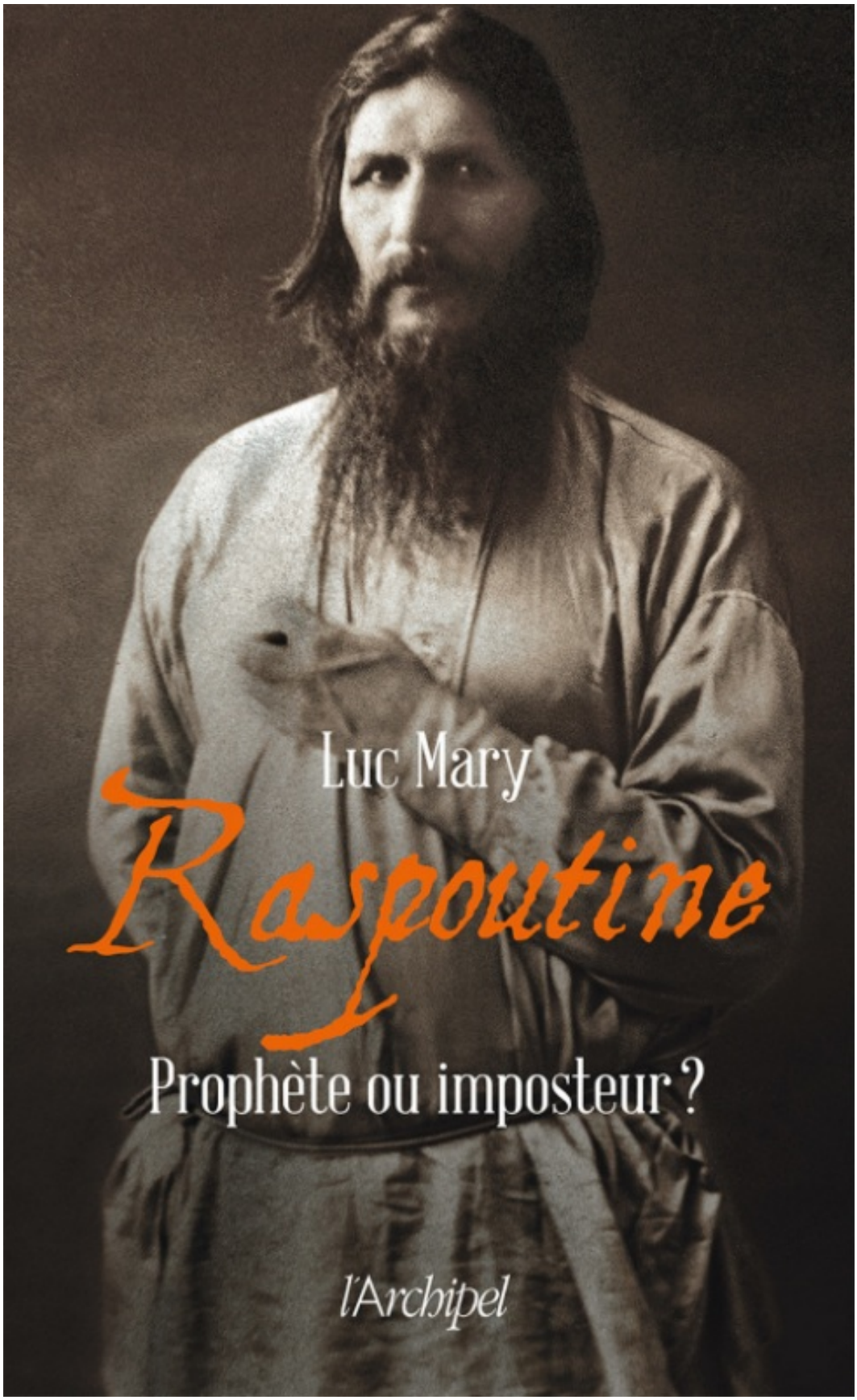


Luc Mary

Raspoutine

Prophète ou imposteur ?

l'Archipel


Luc Mary
Raspoutine
Prophète ou imposteur ?
l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

Et si… JFK n'avait pas été assassiné en 1963 ?, L'Opportun, 2013.
L'Histoire en état de siège, L'Opportun, 2013.
Hannibal, l'homme qui fit trembler Rome, L'Archipel, 2013.
Jeanne d'Arc, Larousse, 2012.
Les Décisions les plus absurdes de l'Histoire, L'Opportun, 2012.
Les Thermopyles, la plus célèbre bataille de l'Antiquité, Larousse, 2011.
Rends-moi mes légions ! Le plus grave désastre de l'armée romaine, Larousse, 2010.
Le Mythe de la fin du monde, Trajectoire, 2009.
Mary Stuart, la reine aux trois couronnes, L'Archipel, 2009.
Les Derniers Jours des Romanov, L'Archipel, 2008.
Vauban, le maître des forteresses, L'Archipel, 2007.
Le Mystère des cathédrales, De Vecchi, 2007.
Les Grands Assassinats, Trajectoire, 2006.
La Seconde Guerre mondiale, De Vecchi, 2005.
Voyage au bout de la galaxie : premier guide touristique de la Voie lactée, JMG, 2004.
Le Temps manipulé, Lanore, 1996.

LUC MARY

RASPOUTINE

PROPHÈTE OU IMPOSTEUR ?

l'Archipel

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
http://www.facebook.com/larchipel

EAN 9782809814071
Copyright © L'Archipel, 2014..

Sommaire

Du même auteur
Titre
Copyright

Introduction
Prologue

Première partie

1. Raspoutine avant Raspoutine
2. Le champion de l'orthodoxie populaire
3. À la cour des Romanov
4. La naissance du « saint diable »

Deuxième partie

5. Cheval de Troie des khlysti ?
6. La conjuration des prophètes
7. Au chevet du tsarévitch

Troisième partie

8. La monarchie à trois têtes
9. La cible
10. Le fossoyeur de la Russie tsariste ?

Quatrième partie

11. Rendez-vous au palais de la Moïka
12. L'assassinat
13. Mort du tsarisme
14. De Raspoutine à Lénine

Bibliographie

Introduction
RASPOUTINE, LE DERNIER TSAR ?

« Tant que je serai vivant, la dynastie vivra. »
Raspoutine

Au soir du 16 décembre 1916, dans la cour du palais de la Moïka, un corps désarticulé gît dans une mare de sang. Le cadavre à demi dénudé et émasculé est percé de trois balles, son visage est méconnaissable : il a été défoncé à coups de matraque. Pour couronner le tout, le corps est bourré de cyanure de potassium, de quoi tuer une vingtaine de personnes. Et, pourtant, il a résisté plusieurs heures aux balles, à la torture et au poison.

Cet homme porte un nom : Grigori Efimovitch Raspoutine. Depuis près de dix ans, ce pèlerin surgi des steppes était considéré comme l'éminence grise du tsar. Cible de toutes les intrigues et de tous les complots, ce paysan en apparence vulgaire et illuminé a focalisé toutes les haines et toutes les rancœurs contre un régime en perte de vitesse. À l'image de sa vie, sa mort s'entoure de mystère et de mysticisme. Personnage hors normes, ce moujik de quarante-sept ans que rien ne désignait à tenir les rênes du pouvoir disparaît au cours d'une nuit rocambolesque. Plus encore que son incroyable impact sur la famille impériale et la cour de Saint-Pétersbourg, les circonstances énigmatiques de sa disparition n'ont fait qu'embellir sa légende. Adulé ou détesté de son vivant, Raspoutine devient un mythe au lendemain de son assassinat. Son histoire se confond avec celle de la Sainte Russie. Mieux, il en symbolise l'agonie…

Le jour de leur exécution, le 16 juillet 1918, les quatre filles du tsar Nicolas II portent toutes des médaillons autour du cou ; sur chacun d'entre eux est gravé le portrait de Grigori Raspoutine. À la lueur de ce fait, on mesure la dimension du personnage. Homme de tous les contrastes, de toutes les folies et de toutes les excentricités, Raspoutine semble appartenir à quelque univers mythologique, un moderne Merlin à la sauce russe. C'est pourtant un personnage bien réel, père de trois enfants, deux filles et un garçon.

Oscillant entre la légende et le récit historique, sa vie fait aujourd'hui partie du

patrimoine culturel slave, voire participe à la renaissance du nationalisme russe. Depuis la fermeture de la parenthèse soviétique en 1991, les Russes ont en effet ressuscité et réhabilité le passé tsariste. Aujourd'hui, on ne déboulonne plus les statues des anciens tsars, mais celles de leurs successeurs communistes. Pareillement, les églises orthodoxes et les musées consacrés à l'Ancien Régime connaissent une fréquentation sans précédent. La « cathédrale sur le Sang » témoigne de cet engouement pour la période tsariste. Érigée en 2003 à la gloire de la dernière famille impériale de Russie, elle s'élève à l'endroit même où les Romanov furent massacrés par les bolcheviks. Les noms des villes eux-mêmes attestent de ce retour en fanfare de la Russie éternelle : Leningrad est ainsi rebaptisée Saint-Pétersbourg et Sverdlovsk recouvre son nom d'antan, Ekaterinbourg. En vérité, le XXIe siècle a un étrange arrière-goût de XIXe siècle. À n'en pas douter, Raspoutine illustre à lui seul cette soif de redécouverte de la période impériale…

Né en 1869, soit huit ans après l'abolition du servage en Russie, Raspoutine traverse trois règnes et connaît personnellement, pour ne pas dire intimement, la dernière famille impériale de Russie, à savoir Nicolas II et les siens. Mieux encore, les grandes-duchesses et leur mère le considèrent comme un membre à part entière du clan des Romanov. N'appelle-t-il pas la tsarine « Maman » ? De son côté, Alexandra brode ses chemises et lui demande conseil.

Un tel engouement impérial pour un Sibérien inculte, sale et grossier a de quoi surprendre. Et, pourtant, l'homme de Pokrovskoïé est omniprésent à Petrograd. À défaut d'être un dieu, c'est un être hors du commun et charismatique, doté d'un étonnant pouvoir de conviction et d'une simplicité désarmante. « Un moujik simple, inculte mais qui comprend les choses mieux que les gens cultivés », selon un certain Alexandre Badmaev, docteur en médecine tibétaine.

De devin et de guérisseur, le moine errant sibérien se transforme rapidement en conseiller incontournable de
la Cour. En ce paysan illettré se confondent le profane et le sacré, le grotesque et le merveilleux, le familier et
le génie. Les beuveries succèdent aux orgies, et les prophéties aux facéties. Aussi à l'aise dans sa lointaine isba de Sibérie que dans les allées interminables des palais pétersbourgeois, Raspoutine joue avec une égale aisance des aléas de la politique, des dogmes de la religion et des principes de la science. Raspoutine, un naïf au pays des Grands ? Image surfaite. Derrière le masque de la candeur se cache le plus souvent
le visage du double jeu…

À la fois fascinant et repoussant, Raspoutine ne laisse personne indifférent. Séduisant autant les puissants que les humbles dans un premier temps, le paysan sibérien finit par s'attirer les foudres de toute la société russe. Au fil des ans, le Parlement russe, mais aussi l'Église orthodoxe et surtout la presse deviennent ses plus impitoyables adversaires. La population elle-même se retourne contre lui. « L'intervention de Raspoutine dans la politique de l'Empire tsariste fut perçue comme une anomalie et refusée comme une incongruité[1]… »

Le temps de « Grigori Ier » ?

Comment expliquer cet excès d'honneur ou cet excès d'opprobre ? Jusqu'à leur dernier souffle, les membres de la famille Romanov adulent ce paysan surgi des steppes. Tour à tour moine, guérisseur, prophète et conseiller politique, il incarne à lui seul le mystère et la faillite d'un régime moribond, celui des Romanov. Ce prophète exalté, qui tutoie les tsars et terrorise les ministres, ne peut être un être humain ordinaire. Il est lui-même représentatif d'une certaine Russie, celle de la Sibérie, une contrée à la fois mystique, insondable et misérable ; surtout, il incarne à lui seul le mystère de la Sainte Russie, celle des isbas et des monastères. Son village natal, Pokrovskoïé, est situé à quelque 2 500 kilomètres à l'est de la capitale…

Son physique lui-même retient l'attention. Regard hypnotique, cheveux hirsutes, barbe longue et sale, Raspoutine ne passe pas inaperçu. *A priori*, rien ne prédispose ce moujik sibérien d'allure patibulaire à jouer un rôle déterminant dans l'histoire de la Grande Russie. Son pouvoir de séduction est pourtant bien réel. En septembre 1903, quand il arrive à Saint-Pétersbourg, ses dons surnaturels ne tardent pas à faire le tour de la capitale.

Deux ans plus tard, en novembre 1905, il est reçu pour la première fois au palais de Tsarskoïé Sélo. Sa rencontre avec le tsar a lieu sur fond de climat révolutionnaire. Au début de cette terrible année 1905, lors du « dimanche rouge » de Saint-Pétersbourg, la troupe a tiré sur le peuple. Les manifestants réclamaient entre autres la création d'un Parlement censé équilibrer le pouvoir autocratique du tsar. Résultat : au crépuscule de la journée historique du 9 janvier, plusieurs centaines de cadavres jonchent la perspective Nevski. C'en est désormais fini de l'image de l'empereur protecteur et paternaliste. La révolution avortée de janvier 1905 a scellé la rupture entre le tsar Nicolas II et son peuple. Depuis,

le climat est électrique. Le reste de l'année 1905 est rythmé par un tourbillon de grèves, de manifestations et de répressions sanglantes.

C'est dans ce contexte délétère et contestataire que Raspoutine franchit les portes du palais impérial. D'emblée, il conquiert le cœur et le soutien de la famille impériale. Il est « Notre Ami », souligne à plusieurs reprises la tsarine. Les Romanov voient-ils en lui un moyen de se racheter auprès du peuple russe ? Jusqu'au terme de son existence, la tsarine fait preuve d'un soutien sans faille à celui qu'elle considère comme un « envoyé de Dieu » ou, mieux encore, comme un « sauveur ». Le paysan sibérien est en effet le seul à pouvoir calmer les douleurs de son fils hémophile. Loin d'être assimilé aux imposteurs et autres usurpateurs qui ont traversé la longue histoire de la Russie, à l'instar du moine défroqué Otrepiev ou encore du célèbre Pougatchev, Raspoutine ne se réclame d'aucune obédience religieuse, ni même de la secte des *khlysti*, et n'ambitionne pas le moindre avenir politique. Il veut seulement rendre le tsar plus digne de diriger l'Empire en lui enjoignant de se méfier de sa Cour et d'écarter les indésirables. Son ascension est d'autant plus surprenante qu'elle ne semble obéir à aucun schéma préétabli.

Et, pourtant, d'aucuns le considèrent comme l'éminence grise de l'Empire. Dans l'entourage de Nicolas II, il est le seul autorisé à venir voir le tsar à l'improviste. Grigori Ier ? N'exagérons pas. Aussi forte soit son emprise sur la Couronne, Raspoutine n'a pu empêcher ni son pays d'entrer en guerre contre l'Allemagne, ni même son fils d'être appelé sous les drapeaux. Et pourtant, pendant plus de onze ans, chaque décision impériale, chaque oukase publié semble être marqué de l'empreinte du mage sibérien. Son histoire est en effet indissociable des derniers temps du tsarisme. Aux dires des historiens, il en aurait même précipité la chute…

Harcelé par la presse, traqué par l'Église orthodoxe, vilipendé par les ministres

Suivre l'itinéraire de Raspoutine dans ce pays grand comme quarante fois la France, c'est assister à la métamorphose incroyable et surprenante d'un dépravé en saint homme, d'un simple paysan en *alter ego* du tsar ou encore d'un moine errant en fossoyeur de la monarchie tsariste. Pendant plus d'une décennie, il sidère autant qu'il désespère. Homme paradoxal à plus d'un titre, son innocence et sa naïveté n'ont d'égales que sa prudence et sa ruse. Omniprésent et omnipotent dans la capitale, il donne le sentiment d'être le véritable maître de la Russie. Mais cet excès de pouvoir, occulte ou non, finit par se retourner contre

lui. Son influence manifeste auprès de la Couronne impériale suscite certes l'admiration et la convoitise, mais surtout beaucoup de suspicion et de jalousie.

Les premiers, les députés de la Douma, le Parlement russe, ne cessent de dénoncer le double jeu du paysan thaumaturge, et plus particulièrement sa mythomanie et sa perversion. À compter de l'année 1911, le compte à rebours commence. L'assassinat du Premier ministre Stolypine met le feu aux poudres. Raspoutine est désigné, à tort ou à raison, comme le principal instigateur du prétendu complot. Et les dénonciations calomnieuses de s'enchaîner et de se déchaîner. Aux yeux de ses détracteurs, Raspoutine serait ni plus ni moins le cheval de Troie des Juifs, des socialistes et des francs-maçons…

Du manuscrit du prêtre Iliodore à la résolution du député Goutchkov, en passant par le rapport de Djounkovski, le scandale du Yar ou encore l'enquête du consistoire de Tobolsk, les ennemis de Raspoutine ne cessent de le vilipender et de le menacer. En pure perte. Si violentes soient-elles, ces attaques n'arrivent jamais à entamer sa crédibilité, ni même à retirer une parcelle d'influence du moujik auprès du couple impérial. Malheur à celui qui s'attaque à l'homme de Dieu, se persuade la tsarine ; plus on s'acharne contre son idole, plus l'impératrice s'évertue à le défendre coûte que coûte. « Les ennemis de Notre Ami sont nos ennemis », écrit Alexandra Feoderovna à son mari en juin 1915.

S'engage alors une véritable épreuve de force. Aucun des deux camps (pro- ou antiraspoutinien) ne veut désarmer. En conséquence, les cinq dernières années de la vie du « saint diable » sont rythmées par les complots, les procès et les invectives à son encontre. Ses détracteurs ne voient en ce « tsar de l'ombre » qu'un imposteur miné par ses orgies « esthétiques » et ses beuveries à répétition, usant de prières et d'aphorismes pour mieux induire en erreur ses interlocuteurs et surtout son impériale « Maman ». Débauché, alcoolique, inculte, bagarreur, suborneur, le paysan sibérien n'est plus en odeur de sainteté auprès de l'intelligentsia pétersbourgeoise. Même ses anciens protecteurs font volte-face, à l'image du prêtre Théophane qui parle d'un « loup se cachant sous la peau d'un agneau ».

Pour couronner le tout, les articles de presse et les rapports de police n'hésitent plus à le qualifier d'espion au service de l'Allemagne. Chaque défaite russe devant les troupes germaniques augmente la rancœur contre Raspoutine et ses protecteurs. En août 1915, en pleine Première Guerre mondiale, l'éviction du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch du haut commandement de l'armée lui est imputée. La décision de Nicolas II de congédier son oncle de la Stavka (le Grand Quartier général), ses détracteurs en sont convaincus, aurait été inspirée par

Raspoutine. Derrière le masque de l'autocratie se cacherait le visage d'un triumvirat réunissant le couple impérial et leur inséparable *starets*.

Quand bien même l'influence réelle de Raspoutine est exagérée, l'important est que les Russes y croient. Dès lors, les ennemis du moujik redoublent d'agressivité : Raspoutine est maintenant l'homme à abattre. Il devient malgré lui l'emblème d'une monarchie moribonde et désacralisée, cimentant toutes les oppositions, toutes les intrigues et tous les complots. En ce mois d'août 1915, nous sommes à seize mois de l'effroyable nuit du palais de la Moïka…

1. Yves Ternon, *Raspoutine, une tragédie russe*, Complexe, 1991.

Prologue
PLONGÉE AU CŒUR DE LA SAINTE RUSSIE

« Le Russe est éminemment mystique :
il ne l'est pas seulement dans sa vie religieuse ;
il l'est encore dans sa vie sociale, dans sa vie politique, dans sa vie sentimentale. »
Maurice Paléologue

L'irréfragable complicité entre les Romanov et Raspoutine, si paradoxale soit-elle, exprime avant tout la rencontre entre deux Russies que tout oppose, un monde des villes encore ancré en Occident, et la Sibérie, vaste zone de plus de 13 millions de kilomètres carrés[2] ; un espace difficilement pénétrable, presque vide d'habitants, chevauchant littéralement l'Asie. Raspoutine incarne cette Russie immense et sauvage, celle des lointaines steppes et des forêts de bouleaux, le royaume de la toundra et de la taïga.

En 1903, il découvre Saint-Pétersbourg, la capitale impériale, fondée tout juste deux cents ans plus tôt par le légendaire Pierre le Grand. D'emblée, ce paysan subjugue ses interlocuteurs par son accoutrement, mais surtout par son discours et son comportement. Étonnamment, il parle de Dieu avec le langage du peuple ! Pour couronner le tout, il chante, danse, fornique à tout-va, prophétise et guérit. Il est ainsi le seul à pouvoir calmer les douleurs du tsarévitch.

Aujourd'hui encore, la dimension mythique du personnage intrigue. Près d'un siècle après sa mort (1916), il reste la figure historique la plus marquante de la longue Histoire russe. À n'en pas douter, vu d'Occident, ce paysan hirsute et exalté symbolise à jamais la Russie mystérieuse et éternelle, à la croisée du christianisme et du paganisme, avec tous ses paradoxes, tous ses excès et toutes ses croyances…

Assassiné deux mois et demi avant la révolution de février 1917, le moine sibérien aurait prédit le renversement du tsarisme. « Je sens ma fin prochaine, aurait écrit Raspoutine quelques jours avant sa mort ; ils me tueront, et le trône ne durera pas trois mois. » A-t-il pour autant provoqué la chute des Romanov ? À défaut d'être le fossoyeur de l'autocratie russe, il en est devenu l'emblème le plus flagrant. Les thuriféraires d'une monarchie constitutionnelle ne s'y

trompent pas : pendant près de cinq ans, ils tirent sur le Sibérien à boulets rouges. Par haine du tsarisme et aussi par jalousie, ils en font leur principale cible.

Source de tous les tourments et de toutes les rumeurs, Raspoutine est aussi l'objet de tous les complots et de toutes les interrogations : quel est donc ce paysan inculte qui ose dicter ses volontés au couple impérial ? En 1916, s'attaquer à Raspoutine revient à s'en prendre au fondement même du régime autocratique.

Et, pourtant, l'homme fait preuve d'avant-gardisme et supplie le tsar d'engager des réformes, faute de quoi le régime s'effondrera comme un château de cartes, sous l'effet de
la propagande bolchevique.

Le premier, Raspoutine recommande ainsi aux Romanov d'imposer les riches et de procéder à la nationalisation des usines. Une telle entreprise relève encore de l'utopie. Le tsarisme est-il seulement capable de mutation ? Autocratique par définition, il s'interdit toute réforme, sous peine de disparaître. Héritage direct du défunt Empire byzantin, le césaro-papisme – à savoir la confusion du pouvoir temporel et spirituel – est l'essence même du régime. Ayant rompu avec son passé païen en l'an de grâce 988, à la suite de la conversion de Vladimir, la Russie représente la borne la plus orientale de la chrétienté. Depuis, elle s'érige en véritable championne de l'orthodoxie. Le tsar est d'abord un chef religieux. Depuis la suppression du patriarcat de Moscou en 1721 et son remplacement par le Saint-Synode, l'Église est subordonnée à l'État. Le temps lui-même devient l'apanage de l'empereur[3]. Preuve en est la persistance du calendrier julien jusqu'en 1918. Refusant la réforme grégorienne de l'année 1582, laquelle a vu le 15 octobre succéder au 2 octobre, les Russes accusent treize jours de retard sur le calendrier occidental. Aussi la fameuse révolution d'Octobre aura-t-elle lieu au mois de novembre !

Le tsarisme, talon d'Achille de la Sainte Russie ?

La Russie et le tsar ne font qu'un. Dans ce pays en retard d'une révolution industrielle, tout gravite autour de l'empereur. À commencer par l'armée : le soldat ne prête pas serment d'allégeance à l'État, mais jure fidélité au tsar et à sa dynastie. Ciment de l'unité russe, le tsarisme en est aussi la principale faiblesse. Il souffre surtout d'une conception du pouvoir inadaptée au bouleversement de la société russe. Constantin Pobiedonostsev, procureur général du Saint-Synode jusqu'en 1905, traduit en ces termes la mentalité tsariste : « L'homme est un

enfant qu'il faut conduire dans le droit chemin en évitant de laisser s'installer la corruption ou la loi d'une minorité par le biais de la démocratie ; les parlements représentent seulement "la tyrannie des masses", médiatisée par des arrivistes, des politiciens ou des ambitieux ; la presse est aux mains d'agitateurs ; pour assurer le salut du peuple russe, une direction ferme doit le guider, en suivant les inspirations divines et en se montrant intolérante à l'égard de tous ceux qui s'écartent du bien commun[4]. »

Ces idées d'immobilisme social sont d'autant plus ancrées chez les Romanov que l'ère des réformes s'est brutalement arrêtée après l'assassinat d'Alexandre II. Le 1er mars 1881, en effet, le tsar de toutes les Russies périssait dans un attentat révolutionnaire. Ce jour-là, vers 15 heures, deux bombes meurtrières étaient lancées contre le convoi impérial qui traversait Saint-Pétersbourg. Les auteurs de ce guet-apens spectaculaire n'étaient autres que des compagnons de route de Sophie Perovskaïa, la tête pensante du groupe Narodnaïa Volia[5] (« Volonté du Peuple »). Alexandre décédait dans l'heure qui suivait au palais d'Hiver. Son petit-fils, le futur Nicolas II, était alors tout juste âgé de treize ans. Pâle et résigné dans sa chemise bleue de jeune matelot, il assistait impuissant à l'agonie d'un tsar qu'il pensait indestructible. Il en sera durablement traumatisé.

L'empereur Alexandre II n'était ni un usurpateur, ni un despote dément, ni un tyran, mais le tsar réformateur de la justice et de l'armée et surtout l'artisan de l'émancipation des serfs, vingt ans plus tôt. Après avoir échappé à plusieurs attentats, le grand-père chéri de Nicolas agonisait au moment même où il cherchait à libéraliser le régime. Un désastre pour la Russie. Au lieu de terrasser la « dictature », les terroristes ont fait naître une répression sans bornes : les successeurs du tsar abattu, son fils et son petit-fils, ont résolument pris le contre-pied des réformes en brandissant le drapeau de l'orthodoxie, de l'autocratie et de l'immobilisme…

La nouvelle politique tsariste se traduit par une répression policière tous azimuts. Perquisitions, arrestations sommaires et contrôles d'identité deviennent le lot quotidien des sujets de la Sainte Russie. La presse est désormais surveillée, l'enseignement dans les universités est contrôlé et les groupes terroristes sont traqués et démantelés. Avec la pendaison des derniers membres de la « Volonté du Peuple », Alexandre III, fils du tsar assassiné, referme la page du terrorisme tout en ouvrant celle de la révolte…

Le pouvoir impérial désacralisé

L’horizon du tsarisme s’assombrit dès l’année 1894, avec l’arrivée de Nicolas II sur le trône. D’emblée, le nouveau tsar cumule les erreurs d’appréciation et les impairs politiques. Preuve en est son mariage avec la fille du grand-duc de Hesse-Darmstadt (de surcroît petite-fille de la reine Victoria). Contre l’avis de ses proches, Nicolas épouse cette princesse allemande dont il est follement amoureux. Pour couronner le tout, l’union est scellée moins d’un mois après la mort d’Alexandre III. D’aucuns n’hésitent pas à murmurer que « l’Allemande » est arrivée derrière un cercueil. Mais Nicolas reste sourd à toutes les critiques. Rien ni personne ne peut le détacher de sa tendre « Alix », devenue l’impératrice Alexandra Feodorovna.

Les débuts du règne de Nicolas II sont marqués par les incidents, les catastrophes et les erreurs politiques, à commencer par son couronnement. Non seulement le tsar a peur de régner, mais il ne peut supporter, au sens propre comme au sens figuré, le poids de sa couronne. Signe annonciateur de temps moins enchanteurs : le jour même de son sacre à Moscou, la lourde chaîne impériale glisse de ses frêles épaules et tombe sur le sol.

Au grand dam de son entourage, le successeur d’Alexandre III accède à reculons à la plus haute marche de l’Empire. Nicolas II Romanov, le dix-septième du nom, est effrayé par l’énormité de ses responsabilités. Le parfum de l’encens et l’atmosphère de liesse régnant dans les rues de Moscou n’enlèvent rien à son inquiétude. Nicolas ne déroge pourtant pas au protocole. En sortant de la cathédrale, comme il est d’usage, le nouveau tsar s’incline par trois fois devant la foule qui l’acclame. « Je ne suis pas prêt à être tsar, confie-t-il, je n’ai jamais voulu le devenir. Je ne connais rien à l’art de gouverner. Que va-t-il m’arriver, que va-t-il arriver à la Russie ? » Paroles douloureusement prophétiques…

Le lendemain même de son couronnement, le 17 mai 1896, une catastrophe sans précédent endeuille la Russie. Dans les champs de la Khodynka, lieu d’une fête fort populaire, près de 1 500 personnes périssent au cours d’une invraisemblable bousculade. Des centaines de milliers de Russes s’étaient en effet massés la veille pour recevoir des cadeaux à profusion, à l’occasion du sacre. Quand les portes de la Khodynka s’ouvrent au petit matin, les organisateurs sont dépassés. L’enthousiasme de la foule est à la mesure de sa misère quotidienne. C’est à qui s’emparera le premier des saucissons, des noisettes, des raisins secs et du précieux gobelet de métal (pour boire le vin) distribués gratuitement. S’ensuit une incroyable cohue au cours de laquelle les fragiles baraques en bois s’effondrent sous le poids du nombre, et plusieurs

centaines de personnes basculent dans le vide. Les comptoirs de distribution ont en effet été érigés à la hâte sur un terrain accidenté et instable, percé d'anciens puits.

Bousculés, écrasés, piétinés, les morts de la Khodynka n'en sont pas moins oubliés dans les heures qui suivent. Un drame à l'image du règne… Suivant les conseils de son entourage, Nicolas II décide en effet de poursuivre les festivités. Le soir même, il ouvre le bal prévu à l'ambassade de France au bras de la marquise de Montebello. Loin de manquer de compassion pour les victimes, le nouveau tsar est surtout prisonnier de son image. C'est un homme déchiré entre ses sentiments et la volonté de paraître inébranlable. « Sous Nicolas II, commente avec justesse l'historien Yves Ternon, la Russie fut une autocratie sans autocrate. L'empereur était le négatif d'un autocrate. » Réservé, indécis, rigide, impassible, le fils d'Alexandre III n'a pas l'étoffe d'un empereur. Pendant près d'un quart de siècle, « sa volonté flotte entre l'envie de gouverner et l'envie d'être aimé[6] ». Qui pis est, le dernier tsar de Russie est sous la coupe de son épouse Alexandra, une femme jugée froide, austère et distante, mais surtout une impératrice « allemande », détestée de son peuple…

La Russie tsariste, géant aux pieds d'argile

Avec Nicolas II s'écrit le dernier chapitre de l'histoire tsariste. Au cours de son règne, les nuages s'amoncellent dans le ciel russe sans que réagisse le petit-fils du tsar assassiné. À défaut d'emprunter les réformes, le train impérial risque de sombrer dans le gouffre de la révolution. Grèves à répétition, défaite devant le Japon, « dimanche rouge » de Saint-Pétersbourg : le règne du dernier tsar est rythmé par les troubles sociaux, les revers militaires et les massacres inutiles. Au fil des années, les émeutes sont plus violentes et plus longues, le climat devient singulièrement délétère au sein des usines et dans les campagnes. La remise en question de l'ordre social gagne même l'armée. Parmi les soldats, souvent d'origine modeste, on ne compte plus le nombre de déserteurs et de mutins. Il s'ensuit une protestation générale contre les officiers, lesquels apparaissent comme des nobles en uniforme qui ne méritent pas leur grade. Seul un redressement de l'économie russe pourrait éventuellement sauver la monarchie du tourbillon révolutionnaire. Mais,
en apparence florissante, elle est aux abois…

Quand commence l'interminable XXe siècle, l'empire de Nicolas II apparaît comme un colosse aux pieds d'argile. En termes de production, la Russie appartient au peloton de tête des nations industrialisées. Officiellement, elle est

la cinquième puissance économique du monde. À y regarder de près, ce semblant cache une quantité invraisemblable de carences économiques et sociales. Nombreux sont en fait les freins à la modernisation et à l'occidentalisation du pays. Sans compter le poids de la hiérarchie orthodoxe et l'absence de véritables contre-pouvoirs, on peut mentionner pêle-mêle la déficience des transports, l'arriération des campagnes, l'hypertrophie de la paysannerie (85 % de la population) et l'archaïsme des structures industrielles. La croissance repose par ailleurs sur les capitaux étrangers, tandis que l'industrialisation accélérée entraîne d'importants conflits sociaux. Faute de redistribuer les richesses, la croissance industrielle masse dans les villes des ouvriers toujours plus nombreux, toujours plus misérables et toujours plus revendicatifs. Entassés dans des taudis aussi insalubres que surpeuplés, les mineurs, les métallurgistes et autres travailleurs du textile sont de moins en moins insensibles aux messages révolutionnaires professés par les socialistes.

Quand Raspoutine annonce Lénine

À elle seule, l'armée impériale illustre les tares de la société russe. À la veille de la Première Guerre mondiale, la puissance militaire russe est un tigre de papier. Malgré leur nombre astronomique, plus de dix millions d'hommes sous les drapeaux, ses soldats ne sont pas impressionnants : ils souffrent d'un sous-équipement chronique. La plupart ne possèdent pas de fusil et les trois quarts des fantassins ne portent pas de bottes. La pénurie de matériel est en effet un phénomène récurrent. Outre l'extrême lenteur des trains – pas plus de 30 km/h –, on manque singulièrement de camions pour transporter les hommes, de mitrailleuses pour protéger les troupes et de téléphones de campagne pour coordonner l'action des généraux. Lénine, plus encore que Raspoutine, a toujours eu conscience de l'extrême faiblesse de l'armée russe. Quand la guerre de 1914 éclate, le leader bolchevique ne masque pas sa joie. De son refuge suisse, Lénine clame haut et fort qu'en entrant dans le conflit contre l'Empire allemand, le tsar Nicolas II a fait « son plus beau cadeau à la révolution »…

C'est dans ce contexte tumultueux et guerrier que se sont forgées la personnalité et la réputation de Raspoutine. Ausculter son ascension puis son assassinat, c'est d'une certaine façon assister à la déliquescence d'une dynastie vieille de trois siècles, celle des Romanov. De là à dire que Raspoutine a frayé la route à Lénine, il n'y a qu'un pas qu'il serait prématuré de franchir…

2. Soit vingt-quatre fois la superficie de la France.
3. Pierre le Grand fait ainsi commencer l'année en janvier au lieu du mois de septembre. Une réforme qui suscite un véritable tollé auprès des popes. « On a volé du temps à Dieu ! », clament-ils.
4. Cité par René Girault et Marc Ferro, *De la Russie à l'URSS*, Nathan, 1989.
5. Le groupe dit des Nihilistes avait condamné le tsar à mort lors d'un sommet à Voronej en août 1879.
6. Y. Ternon, *op. cit.* Le tsar se donne bonne conscience en versant mille roubles aux familles des victimes.

Première partie
LE MAGE DE POKROVSKOÏÉ

« La Russie est un rébus
enveloppé de mystère
au sein d'une énigme. »
Winston Churchill

1
Raspoutine avant Raspoutine

« En Russie, tout est secret
et rien n'est mystère. »
Madame de Staël

Raspoutine, c'est d'abord une rencontre, celle de la Russie des steppes et de la Russie des villes, celle de l'univers aristocratique et du monde paysan. Né aux confins de la Sibérie de parents plutôt aisés, le jeune Grigori ne connaît pas les bancs de l'école, mais son imaginaire se forge au contact des moines errants, les fameux stranniki. *Mystique dans l'âme, Grigori n'en est pas moins bagarreur et chapardeur. À l'âge de douze ans, il faillit perdre la vie en raison de ses incessantes escapades. Il manque de peu de se noyer et contracte une sévère pneumonie. Mais, contre toute attente, l'adolescent s'en sort. À son réveil, il prétend même avoir reçu la visite de la Sainte Vierge. Et, dans cette région lointaine encline à croire tous les faits surnaturels, la nouvelle fait le tour du district. Ainsi s'écrit la première page de la légende de Raspoutine…*

*

Janvier 1869. District de Tioumen, province de Tobolsk. Nous sommes en Sibérie, à quelque 2 500 kilomètres au sud-est de Saint-Pétersbourg. Sur la rive gauche de la Toura, un affluent de la rivière Tobol, se dresse Pokrovskoïé, un village encore anonyme. Comme tout village sibérien qui se respecte, il est dominé par une coupole dorée entourée de grosses maisons en bois, des isbas. Dans cette région reculée et littéralement assiégée par le froid, les rivières sont gelées, les navires bloqués dans les embarcadères et les routes impraticables une bonne partie de l'année. Le plus clair du temps, on se déplace à pied ou à cheval. Malgré l'émancipation des serfs décidée huit ans plus tôt, la Russie d'Alexandre II est encore en retard d'une révolution industrielle. Dans les campagnes, la paupérisation est croissante, la foi omniprésente et la famine un

phénomène récurrent. En cette seconde moitié du XIXe siècle, rares sont les habitants qui s'aventurent à plus de 100 kilomètres de leur lieu de naissance. L'ignorance et l'analphabétisme sont aussi le lot commun des Sibériens : une génération après la découverte de Neptune, la plupart de ces paysans rustres en mal de superstitions croient encore que le Soleil tourne autour de notre planète.

À première vue, tout paraît immuable, rien ne semble avoir changé depuis des siècles. Ce pays, celui des isbas, des monastères et des forêts de bouleaux, c'est pourtant celui du héros de cet ouvrage : Grigori Raspoutine. Si sa vie est imprégnée de mystères et de rebondissements, son enfance et son adolescence ne sont pas exempts d'interrogations. À commencer par le ciel de sa naissance ! Aux dires des témoins, un météore aurait traversé l'horizon de Pokrovskoïé le jour même de son arrivée au monde, le 10 janvier 1869[7]. Réalité ou légende, cette information traduit la dimension imaginaire du personnage.

Fils de paysans aisés et pourtant analphabète…

La future éminence grise du tsar serait-elle l'incarnation même du moujik misérable, affamé et courbé par l'effort ? Pas vraiment. Vivant confortablement sans verser dans l'excès de richesse, Efim Andreïevitch et Anna Egorovna, les parents de Grigori, sont des petits propriétaires terriens qui n'ont jamais connu la famine, l'abstinence ou la disette. La maison des Raspoutine en témoigne à elle seule. Spacieuse, chaude, traversée de poutres épaisses, l'isba en question abrite trois pièces dont un vestibule. Les murs sont tapissés d'icônes et un gros poêle en brique réchauffe toute la maison. À l'intérieur, tous les signes extérieurs de richesse sont apparemment réunis. Un sofa, un bureau, un piano, un gramophone, sans compter de vieux fauteuils bordeaux et des chaises viennoises alors très en vogue dans la région.

Haute d'un étage, la maison des Raspoutine est de surcroît flanquée d'une étable et d'une écurie. Autrement dit, le père de Grigori possède des vaches et des chevaux. Pas moins de vingt bêtes de somme pour être exact. À la fois éleveur de chevaux de labour, voiturier et fermier, Efim Raspoutine est en effet un pur terrien qui ne jure que par la force du travail manuel. De l'intérêt des études, le père de Grigori se contrefiche. L'instruction, n'hésite-t-il pas à proclamer, serait le fruit du démon. L'école est donc proscrite à l'enfant des steppes ; aussi Raspoutine ne sait-il ni lire ni écrire.

Le monde extérieur, l'enfant de Pokrovskoïé l'imagine plus qu'il ne le connaît grâce aux témoignages « fantastiques » des moines errants, les fameux *stranniki*, qui traversent régulièrement le village de Pokrovskoïé dans le but final de

rejoindre le mythique monastère de Verkhotourié. Et l'imaginaire de Grigori de s'emballer à partir des récits de ces pèlerins, lesquels racontent, avec moult détails croustillants, leur voyage dans les lieux saints et leur vie pieuse au lointain mont Athos, où le temps semble suspendu.

La besace sur l'épaule et le bâton à la main, ces errants des steppes aux allures de moines égarés impressionnent durablement le jeune Raspoutine. Il s'en faut de peu pour que Grigori ne parte sur les traces de ces hommes. En attendant la découverte du monde, il a à cœur de se dépenser physiquement. Ainsi se baigne-t-il régulièrement dans la rivière qui serpente au pied de son village. À l'âge de douze ans, il échappe ainsi de très près à la mort…

Des dons surnaturels

Grossier, bagarreur, chapardeur, le jeune Raspoutine n'en est pas moins mystique, beau parleur et attiré par le vertige des grands espaces. En 1881, la noyade de son frère aîné Mikhaïl dans les eaux tourbillonnantes de la Toura agit comme un véritable électrochoc. Tombés dans la rivière à la suite d'un simulacre de bagarre, Grigori et Mikhaïl sont emportés par le courant. Après avoir réussi tant bien que mal à regagner la terre ferme, les deux adolescents sont visiblement marqués et meurtris. Sauvés ? Pas vraiment. Car le pire est à venir. Si Grigori et son frère ont échappé à la noyade, ils ont attrapé un sérieux coup de froid et sont littéralement terrassés par la maladie. Faute de médecins dans la région, le rétablissement s'annonce délicat.

Pendant plusieurs jours, les deux frères Raspoutine luttent désespérément contre une terrible pneumonie. Si Mikhaïl ne survit pas à la maladie, Grigori refuse de donner son dernier souffle. Son courage et sa détermination sont tels que toute la population du village s'en émeut. Impuissante devant les cris et les gémissements épouvantables de l'adolescent, elle se contente de prier pour le salut de son âme. Rares sont alors ceux qui l'imaginent guérir. Mais, « miracle », l'enfant se redresse un jour sur son lit et sourit naïvement à ceux qui l'entourent. Serein, apparemment délivré du mal qui le ronge, Grigori évoque d'emblée l'apparition d'une belle et grande dame pendant son sommeil. À ses dires, cette femme vêtue de blanc immaculé, une ceinture bleue nouée à la taille, ressemblait à s'y méprendre à l'apparition survenue à Lourdes, en France. Elle l'aurait ainsi assuré de son soutien pendant son sommeil, lui aurait prédit sa très prochaine guérison et, surtout, lui aurait promis un grand destin national. Ces propos pourraient prêter à la dérision. Pourtant, le miraculé de la Toura a tôt fait de convaincre son auditoire. À commencer par le pope de Pokrovskoïé, lequel

s’empresse de raconter à qui veut l’écouter que Grigori a vu la Sainte Vierge. Dans cette région reculée, la superstition, les croyances populaires et la religion orthodoxe font bon ménage. Littéralement coupée du monde, la Sibérie[8] est le pays des sorciers, des guérisseurs et des devins de tout poil. Aussi n’est-il pas étonnant qu’on y accorde crédit aux dires de l’enfant Raspoutine.

Banni pour une histoire de vol

Loin de le dissuader de repartir à l’aventure, la disparition de son frère aîné va conditionner la suite de son existence. À n’en pas douter, la mort de Mikhaïl est un événement tragique qui l’aurait profondément bouleversé. Son comportement serait devenu imprévisible, voire incompréhensible. Aux phases de dépression auraient succédé les phases d’hystérie. Qui plus est, le jeune Raspoutine multiplie les guérisons miraculeuses et les prophéties en tout genre. Ainsi fait-il se rétablir un cheval au tendon blessé et démasque-t-il un voleur de chevaux par simple vision divinatoire.

Dix ans plus tard, à l’âge de vingt-trois ans, c’est au tour de Grigori d’être à son tour accusé de vol. Aux dires des villageois, il aurait subtilisé des piquets de clôture… Entre-temps, le jeune miraculé de la Toura est devenu un homme robuste, rompu au travail des champs ; il s’est marié à une certaine Prascovia Fiodorovna, grande fille blonde aux yeux noirs. Grigori l’a rencontrée à l’occasion d’une fête donnée dans un monastère, celui d’Abalak. Loin d’avoir succombé au charme de la jeune paysanne, Raspoutine remarque surtout ses aptitudes au travail manuel ! Une paire de bras de plus pour faucher le blé : telle est l’épouse sibérienne. Le travail d’abord, le plaisir ensuite, serait-on tenté de dire. Quoi qu’il en soit, neuf mois après leur mariage naît un premier enfant, mais il meurt en bas âge…

Grigori sort de cette épreuve profondément affecté. Il crie à l’injustice et se venge en menant une vie de débauché et de chapardeur. Il ne pense plus qu’à danser, à boire, à courir les jupons. En 1892, c’est le drame. Pris en flagrant délit de vol de piquets de clôture, Raspoutine est proprement chassé de Pokrovskoïé par une assemblée de villageois. Banni pour un an, l’exilé en profite pour arpenter les routes de Sibérie et se rendre dans ce monastère tant vanté par les « moines errants » : Verkhotourié. Quatre cents kilomètres séparent le village natal de Raspoutine du célèbre lieu de prière.

Le temps de l’errance

Se prosterner devant les reliques de saint Siméon le Juste[9], tel est le vœu le

plus cher de Raspoutine. Faire pénitence, absoudre ses péchés, rencontrer les ermites : le banni de Pokrovskoïé a à cœur de se racheter. Au terme de deux semaines d'un voyage harassant, il aperçoit enfin le fameux monastère. Flanqué de ses grandes tours blanches, il domine majestueusement la Toura. Raspoutine, la besace sur l'épaule, les pieds en sang, est dans un état second. Il se sent désormais investi d'une mission divine. Après s'être incliné devant la dépouille de saint Siméon, le jeune prophète de Pokrovskoïé s'en va trouver Macaire, le célèbre *starets* de la région. Vivant chichement dans une petite cabane à quelques kilomètres du monastère, au cœur de la forêt, l'ermite porte des chaînes pour mieux mortifier sa chair. Accueillant en véritable ami le jeune Raspoutine, le *starets* le séduit aussitôt par sa simplicité et sa sincérité. Macaire l'entretient successivement du message du Christ, des Évangiles, du paradis et de l'enfer. Et le *starets* de conforter le jeune moujik dans sa vocation divine. Quand Raspoutine lui parle de sa vision de la Vierge[10], Macaire lui répond ainsi : « Le Seigneur t'a choisi pour un grand œuvre. Pour affermir ton âme, va au mont Athos et prie la Mère de Dieu[11]. »

Ragaillardi et métamorphosé par cette rencontre inédite, Grigori n'est certes pas attiré par la vie d'ascète, mais il lui tarde de rencontrer le plus de gens possible et de mener une existence d'ermite afin de prêcher la bonne parole à travers toute la Russie, voire au-delà. De retour à Pokrovskoïé, il s'empresse d'annoncer à sa femme et à son père son intention de partir immédiatement pour la Grèce. La Grèce ? Cela représente un trajet de plus de 3 000 kilomètres. Pour la première fois de sa vie, Raspoutine, en compagnie de son inséparable ami Dimitri Petchorkine, va quitter la Sibérie mais aussi dépasser les frontières de l'immense Russie. C'est le début d'une errance longue de trois ans ; l'aventure au sens premier du terme.

De 1893 à 1896, Grigori et Dimitri, vêtus sobrement, visitent ainsi à pied tous les lieux de sainteté possible. Survivant d'aumônes, les deux amis mènent une vie de pèlerins errants et côtoient les « vieux croyants », des religieux exaltés professant que le Christ ne serait pas mort mais se serait réincarné pour continuer son œuvre divine. De la Trinité-Saint-Serge de Kiev à l'ermitage d'Optina, en passant bien sûr par le mont Athos[12], Raspoutine affiche toujours le même enthousiasme et la même foi en son avenir national. Seules les mœurs dissolues et les activités interdites pratiquées[13] par les moines du mont Athos le contrarient quelque peu. Contrairement à son compagnon Dimitri, il décide de quitter rapidement ce lieu de perversion et de revenir en Russie. Préférant l'errance au cénobitisme et surtout la compagnie des femmes à celle des vieux

moines libidineux, Raspoutine, qui abhorre la vie recluse, ambitionne de découvrir le monde, cette vaste terre créée par le Très-Haut.

Dans chaque monastère qu'il visite, Raspoutine fait part de sa soif insatiable de Dieu ; en échange d'un peu de nourriture, il commente les Évangiles[14] avec des mots simples, accessibles à tous. Constamment en quête du salut, il dit ne pas connaître la fatigue, et si celle-ci se manifeste, il serre rageusement des poings, entonnant un cantique pour lutter contre la tentation du diable. Pour notre pèlerin sibérien, le démon est en effet omniprésent dans la vie quotidienne. Seule une volonté de fer inspirée par Dieu peut en venir à bout…

Une approche très personnelle du divin

Trois ans de pérégrinations intensives loin de sa Sibérie natale ? Pas vraiment. Raspoutine profite toujours de la belle saison pour revenir brièvement au village, où il participe aux travaux des champs et honore son épouse. En 1897, Prascovia accouche pour la troisième fois d'un petit garçon, prénommé Dimitri[15]. Et, cette fois, l'enfant survit. Fort de cette paternité bénie par Dieu et surtout d'une popularité soudaine parmi ses congénères, Raspoutine loue une nouvelle isba et y aménage, sous l'écurie, une sorte de chapelle souterraine. Dans ce lieu de culte improvisé, il reçoit alors de nombreux habitants de la région, intrigués par ses dons de thaumaturge. Les appelant « frères » et « sœurs », Raspoutine se comporte en véritable gourou, les invitant à ne pas résister au plaisir de la chair. Sous prétexte de traduire les Évangiles dans les faits, il encourage l'amour entre les êtres, lequel serait inséparable de la communion charnelle. Pour couronner le tout, on prend des bains en commun dans les étuves et on n'hésite pas à s'autoflageller pour mieux se pénétrer de la souffrance du Christ.

Nous sommes en 1900. Très rapidement, le village bruisse de rumeurs inquiétantes faisant état de véritables bacchanales. D'aucuns commencent à parler de la présence de Satan à Pokrovskoïé, en particulier le pope du village. Ce dernier accuse sans détour Grigori d'avoir fondé une secte antiorthodoxe. Cette accusation est immédiatement suivie d'une enquête diligentée par l'évêché de Tobolsk ! Malgré l'absence de preuves, Raspoutine est contraint de mettre fin à ses réunions nocturnes et de fermer son oratoire souterrain. Vexé et passablement irrité par le climat de suspicion qui règne dans son propre village, Raspoutine décide de reprendre son bâton de pèlerin et d'aller prêcher la bonne parole aux quatre coins de l'Empire russe. Une fois encore, c'est un long périple

de plus de trois ans qui l'attend.

Kazan, l'antichambre de Saint-Pétersbourg

Pendant six longs mois, sans interruption, Grigori arpente pieds nus et toujours vêtu des mêmes vêtements les sentiers poussiéreux de la Russie profonde, n'hésitant pas à se priver de nourriture quand il le faut. Mieux encore, il renonce au tabac et à l'alcool – temporairement. Quand il marche seul, il se parle à lui-même et se frappe la poitrine en invoquant le Seigneur Tout-Puissant.

Partout où il passe, il noue un contact direct avec la population, loin de l'atmosphère feutrée des salons du Saint-Synode. Une Russie à la croisée du paganisme et du christianisme, où hommes et femmes sont plus enclins à croire aux prodiges des thaumaturges et aux prédictions des devins qu'aux sermons des popes. Une « orthodoxie populaire », en quelque sorte. Pour ces paysans en perdition ou en mal de sensationnel, Raspoutine est un homme providentiel ; il est un *starets* rassurant, qui les assure du soutien inconditionnel de Dieu.

Doué d'une grande imagination, notre pèlerin errant raconte aussi d'étranges histoires de lutins, d'ogres et d'animaux qui parlent avec une sincérité déconcertante, des récits qui fascinent littéralement ses auditeurs. Et le Sibérien d'être reçu dans tous les monastères… Partout, son langage naïf, son verbe naturel et populaire font sensation. Embrassant et enlaçant chaleureusement ses hôtes, il sait se montrer proche des gens et suscite immédiatement l'empathie.

Bien qu'il soit illettré et en dépit de son élocution laborieuse, son enthousiasme et sa sincérité emportent l'adhésion des religieux.

Puis Raspoutine arrive dans le port fluvial de Kazan. Une étape essentielle de sa vie… Port de la Volga réputé pour ses dépôts de thé, entre autres, la ville suscite surtout l'intérêt de notre *starets* en raison de son importance religieuse. Non seulement l'un de ses monastères abrite l'icône sacrée de la Vierge noire[16], mais Kazan, conquise il y a fort longtemps par Ivan le Terrible, est l'un des quatre grands centres orthodoxes de la Sainte Russie. Et Raspoutine de pénétrer dans l'enceinte de l'académie de théologie… Au sein de celle-ci, notre *starets* atypique y rencontre le père Michel, un séminariste, et l'évêque Andreï. D'emblée séduit par le charisme de Grigori, le père Michel lui remet une lettre de recommandation en lui demandant de se rendre le plus tôt possible à l'académie de théologie de Saint-Pétersbourg. Selon les théologiens de Kazan, Raspoutine saura plus que quiconque réconcilier le tsar avec son peuple, la Russie des palais avec celle des isbas… À compter de ce jour, le mage de

Pokrovskoïé devient l'instrument privilégié de l'Église orthodoxe russe. Les portes de la capitale lui sont maintenant ouvertes. Ainsi commence l'aventure impériale du *starets* sibérien.

7. Une date encore incertaine. Raspoutine mentait toujours sur son âge, avec une tendance à se vieillir.
8. C'est aussi la seule région de Russie qui n'a pas connu le servage.
9. Disparu en 1642, ce pèlerin errant est mort d'anémie. Selon la rumeur populaire, ses reliques seraient à l'origine de plusieurs guérisons miraculeuses.
10. Raspoutine aurait de nouveau aperçu une Vierge noire alors qu'il labourait son champ.
11. *Cf.* Alexandre Spiridovitch, *Raspoutine*, Payot, 1935.
12. Contrairement à Raspoutine, Dimitri Petchorkine reste au mont Athos, séduit par le mode de vie de ces moines orthodoxes.
13. Jusqu'à la fin de ses jours, Raspoutine s'est toujours montré hostile à l'homosexualité.
14. Rappelons que Raspoutine est illettré.
15. Prascovia a donné à Grigori cinq enfants dont les deux premiers sont morts prématurément. Né en 1897, Dimitri mourra relativement jeune, à trente-six ans, pendant la période stalinienne. En 1898 et 1900 naissent deux autres enfants. Répondant aux noms de Maria et de Varia, les filles de Raspoutine survivront elles aussi à leur père. Maria meurt en 1977, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.
16. Une Vierge que vénère particulièrement Raspoutine. Celle-ci lui serait en effet apparue quelques années plus tôt alors qu'il labourait un champ.

2
Le champion de l'orthodoxie populaire

« L'Église a plus besoin de lui
qu'il n'a besoin de l'Église. »
Henri Troyat

En septembre 1903, le moujik sibérien débarque à Saint-Pétersbourg. Il est tout de suite conquis par la magnificence de la ville. Recommandé par l'académie de Kazan, Raspoutine veut à tout prix rencontrer les hauts prélats de l'Église orthodoxe. Mais, avec sa physionomie singulière, le starets *sibérien dénote. Il fascine pourtant les théologiens du Saint-Synode, lesquels voient tout de suite en lui l'incarnation de la vieille orthodoxie populaire russe, celle qui va réconcilier la Russie profonde des steppes avec le tsar, jugé alors bien trop sous l'influence des idées occidentales…*

*

Il faut en convenir, la prophétie fait partie intégrante du patrimoine culturel russe. Ainsi, avant même que notre Sibérien de Pokrovskoïé n'arpente les couloirs interminables du palais impérial, un autre Raspoutine, lyonnais celui-ci, avait emballé le cœur et la raison des Romanov, trois ans plus tôt.

Quand un Lyonnais ouvre la voie au Sibérien

Répondant au nom de Philippe Nazier Anthelme, ce prophète *made in France* n'est pas resté en très bonne place dans les annales. Il se targue alors pourtant d'être voyant, et thaumaturge, il jongle avec la magie et les Évangiles. De petite taille, portant une grosse moustache noire, il prétend communiquer avec l'au-delà et parler aux défunts. Arrivé à Saint-Pétersbourg au cours de l'été 1901 à l'invitation du grand-duc Vladimir, ce Lyonnais fervent adepte du magnétisme se laisse parfois aller à des confidences sur l'avenir.

Malheureusement, ses prophéties ne sont pas couronnées de succès, comme en témoigne la naissance d'Anastasia, la quatrième fille du tsar. Faisant preuve de

trop d'imprudence, « Monsieur Philippe » avait annoncé à tort à la tsarine la naissance d'un garçon. Qu'à cela ne tienne, mis devant le fait accompli, le Lyonnais campe sur ses certitudes : Alexandra Feodorovna devait mettre au monde un garçon mais son manque de foi a contrarié les projets du Seigneur ; aussi aurait-elle subi le courroux divin. Une telle attitude a pour effet de mettre le feu aux poudres. La « mauvaise foi » en question, d'aucuns ne tardent pas à la détecter chez le pseudo-voyant. À compter de l'hiver 1901, le mage français n'est plus en odeur de sainteté à la cour de Saint-Pétersbourg. L'Okhrana, la police secrète, le décrit comme un « imposteur » et un « charlatan français » infréquentable. À Lyon, il avait même été condamné pour exercice illégal de la médecine. Et, pourtant, la tsarine n'en démord pas : Monsieur Philippe est un saint homme, sa seule présence la rassure et lui ôte toutes ses angoisses. Mieux encore, l'impératrice considère le magnétiseur français comme son seul ami. Au début de l'année 1902, le Lyonnais lui annonce même une nouvelle grossesse. Quel bonheur ! Le garçon tant attendu naîtra au cours de l'été suivant. Refusant de se laisser examiner par ses médecins attitrés, Alexandra Feodorovna clame sa joie à qui daigne l'écouter : elle est de nouveau enceinte et le futur enfant sera nécessairement l'héritier tant désiré.

Mais, bientôt, il faut se rendre à l'évidence : l'échéance approchant, la grossesse annoncée semble de plus en plus virtuelle. Amère déception. Nonobstant, la foi de la tsarine en les dons de Monsieur Philippe reste inébranlable, quitte à se brouiller avec le reste de la famille impériale, particulièrement sa sœur aînée, la grande-duchesse Ella. Femme du gouverneur de Moscou, la sœur de l'impératrice incarne la vraie Russie, celle qui a réussi à s'affranchir de l'influence occidentale. Pourtant d'origine allemande, Ella défend bec et ongles le mysticisme populaire russe. Au diable les saints venus de l'Ouest, à bas le spiritisme et la voyance, seule compte la religion de la vieille Russie. À ses yeux, Saint-Pétersbourg ne serait que l'antichambre d'une Europe trop élitiste, trop rationnelle et trop représentative de l'esthétisme français ou italien. Pour elle, Monsieur Philippe symbolise la perte de l'identité nationale de la Sainte Russie. Afin de renouer avec les vraies valeurs du pays, il faut en extirper les pseudo-devins étrangers. À commencer par « l'ami » de l'impératrice ! Un objectif partagé par le Saint-Synode…

Rendre le tsar plus digne d'exercer

Au début de l'année 1903, Monsieur Philippe s'est en effet définitivement aliéné l'Église orthodoxe russe, laquelle voit en lui le cheval de Troie de la

République française, régime hérité d'une révolution tant honnie et tant décriée dans les milieux conservateurs pétersbourgeois. La Russie a beau avoir signé en août 1892 une convention militaire[17] avec la France de Sadi Carnot, la République n'en reste pas moins le foyer des idées les plus subversives en Europe. Français avant d'être prophète, Monsieur Philippe est désormais considéré comme *persona non grata*, un agent infiltré de la civilisation occidentale, qu'on se doit d'éradiquer. Viscéralement nationaliste, conservatrice et monarchiste, l'Église orthodoxe russe entend lui substituer un homme dévoué à sa cause, un ermite venu du fin fond des steppes, un mage qui saurait réconcilier les aspirations libérales de la Cour et le mysticisme de la vieille Russie. Le chef de file de cette fronde orthodoxe est un certain Théophane, inspecteur de l'académie de théologie de Saint-Pétersbourg et de surcroît le confesseur attitré de la famille impériale. Rendre le tsar plus digne du tsarisme, tel est le vœu exprimé par le Saint-Synode. En attendant l'homme providentiel, Théophane encourage les Romanov à canoniser Séraphim, un ermite du siècle précédent qui s'est illustré à Sarov, une bourgade de Haute-Volga. Mieux encore, le prêtre invite le tsar Nicolas et la tsarine à assister à la cérémonie de canonisation.

Le « miracle » de Sarov

Séraphim ? De son vrai nom Prokhor Mochnine, ce prêtre hors normes de la Haute-Volga a toujours défendu le caractère sacré des tsars, consacrant toute sa vie à la méditation et à la charité. Se définissant lui-même comme un « misérable », Séraphim passa mille jours et autant de nuits à prier sur un rocher. À compter de l'automne 1804, après l'agression de trois brigands qui le laissèrent à demi-mort dans une forêt, il aurait vécu en reclus dans une cellule de son monastère, se contentant d'un simple sac de pierres comme lit et d'un tronc d'arbre évidé comme chaise. En digne ambassadeur de Dieu, il pardonna à ses agresseurs. Le 2 janvier 1833, il est retrouvé mort agenouillé devant l'icône de la Mère de Dieu, qu'il surnommait « Joie de toutes les joies ! »…

En juillet 1903 ont ainsi lieu des fêtes somptueuses à l'occasion desquelles le défunt Séraphim doit être enfin canonisé. Selon Monsieur Philippe, la tsarine ne doit à aucun prix bouder ce rendez-vous, car le règne de Nicolas pourrait en être profondément affecté. Seul un pèlerinage à Sarov serait à même de réconcilier Alexandra avec la vraie foi, celle de son peuple. Si la grossesse d'Alix, surnom de la tsarine, n'est pas parvenue à son terme, c'est essentiellement en raison d'une foi trop superficielle ; tout au moins c'est ce que prétend Monsieur

Philippe. Aussi le couple impérial n'hésite-t-il pas et, au petit matin du 16 juillet 1903, leur train, peint aux couleurs impériales, quitte la gare de Saint-Pétersbourg pour se rendre dans la « ville sainte », une bourgade située à quelque 350 kilomètres à l'est de Moscou. Pour ce déplacement exceptionnel, les quatre filles de la famille sont du voyage. La toute dernière, Anastasia, n'a pas encore deux ans.

Le soir même, les Romanov arpentent les rues de Sarov. Sitôt sortis de la gare d'Arzamas, ils se rendent à pied au monastère Diveev, le lieu privilégié de la vie pieuse de Séraphim. La canonisation du moine de Sarov et la venue de la famille impériale ont eu tôt fait d'ameuter la foule des grands jours. Pour cette petite ville de Haute-Volga, ce double événement est historique. Preuve en est la masse humaine qui a afflué autour de l'église de Sarov, une foule considérable de plus de 300 000 personnes. Des paysans sanglés dans leurs vêtements de toile de jute aux hobereaux en costume de ville, tous sont plongés dans une immense ferveur ; leur foi n'a d'égale que l'admiration qu'ils éprouvent à l'égard du couple impérial. Lors de la cérémonie de canonisation, l'émotion est portée à son comble lorsque sont exhibées les reliques du saint.

Cette atmosphère de piété tourne rapidement au délire mystique le plus total. En témoigne la cohorte d'illuminés de tout bord qui accourt. Des jours durant, des thaumaturges faiseurs de prétendus miracles, des devins hystériques qui se disent voyants et des vagabonds en mal de reconnaissance se pressent autour des souverains. C'est à qui étonnera le plus le couple impérial par ses incantations, séduira par ses prédictions et retiendra l'attention par ses divagations. Parmi ces imposteurs de la foi, la palme revient sans conteste à Mitia Koliaba, dit « le Bègue ». Sourd-muet, il n'en prononce pas moins des paroles incompréhensibles censées exprimer la volonté divine. Mieux encore, un certain Egorov, moine de son état, « traduit » ces onomatopées et ces borborygmes en termes cohérents. Une véritable imposture. Pourtant portée sur le paranormal et les miracles en tout genre, la tsarine finit par se lasser de ces débordements qui n'ont rien de spirituel. Loin d'écouter toutes ces sornettes, Alix et son « Nikki » préfèrent prier sur la tombe du saint ou se tremper dans le bassin que l'on dit miraculeux du monastère. Leur vœu le plus cher est de donner naissance à un garçon[18]…

Raspoutine découvre Saint-Pétersbourg

De retour à Saint-Pétersbourg, les Romanov baignent dans la joie. Les Russes les adorent et Dieu les soutient ! Persuadés d'être populaires, Nikki et Alix semblent ragaillardis par leur voyage. À n'en pas douter, le contact avec la

populace a rassuré le tsar. Lui qui n'avait ceint la couronne de Russie qu'avec réticence est maintenant fier de son pouvoir, de son pays, de son peuple. Son régime a beau être contesté, Nicolas II reste convaincu que ces « mouvements d'humeur » seront de courte durée. Et son sentiment de sécurité se renforce d'autant plus que les prédictions de Séraphim annoncent une seconde partie de règne resplendissante, totalement exempte de misères, de révoltes ou d'attentats. Triste illusion. Non seulement la situation économique et sociale de la Russie ne s'améliore pas, mais elle prend une tournure inquiétante. À compter de l'été 1903, émeutes et grèves se multiplient, notamment dans le Caucase. Elles ne cesseront plus…

Peu de temps après le retour en fanfare des Romanov dans leur palais de Tsarskoïé Sélo, au mois de septembre 1903, un homme au regard magnétique, à la carrure imposante et au faux air de prophète débraillé débarque à son tour dans la capitale russe… Raspoutine. Bâton à la main et baluchon sur l'épaule, l'ermite sibérien est immédiatement subjugué par la hauteur des immeubles, la largeur des rues, le luxe des magasins, la magnificence des palais et des églises de la capitale russe. Mais, loin de vouloir explorer tous les coins et recoins de Saint-Pétersbourg, l'homme de Pokrovskoïé nourrit un but précis : trouver de l'argent pour la construction d'une église dans son village. Dans cette perspective,
il se dirige à grands pas vers la laure Saint-Alexandre-Nevski, un monastère fortifié situé dans les faubourgs de la capitale.

Instrument politique de l'Église orthodoxe russe ?

Avec ses vêtements rapiécés, ses bottes éculées et sa barbe hirsute, le *starets* sibérien dénote. Il fascine pourtant d'emblée Théophane et les ecclésiastiques de la capitale. Recommandé par l'académie de Kazan, Raspoutine remet une lettre à l'archimandrite. Rédigé par un certain prêtre Michel, ce document décrit le mystérieux invité comme un moine hors pair, qui appréhende les Évangiles avec un nouveau regard, celui du peuple, celui des vrais Russes. Malgré son bégaiement, son défaut d'élocution et ses phrases tronquées, inachevées, Raspoutine enthousiasme l'archimandrite par sa ferveur religieuse et ses talents de prédicateur. Et il n'est pas le seul ! De l'évêque Hermogène au hiéromoine Iliodore en passant par le père Benjamin et Jean de Cronstadt, tous tombent sous le charme dévastateur du mage de Pokrovskoïé.

Tranchant singulièrement avec les mondanités et le langage précieux de la Cour, le sibérien désarçonne ses interlocuteurs par son naturel, étonne par son

humilité et séduit par son franc-parler. Une sincérité qui n'aurait d'égale que sa modestie et son extravagance. Et le Sibérien apparaît d'autant plus crédible aux yeux de Théophane qu'il incarne l'orthodoxie populaire par excellence, le paysan russe dans toute sa vérité, un croyant sincère faisant fi des conventions, des dogmes et autres directives du clergé. « C'est un homme de Dieu, non un homme d'Église », pense avec justesse l'archimandrite. Comme l'exprime Henri Troyat[19] : « L'Église a plus besoin de lui qu'il n'a besoin de l'Église. »

Le Saint-Synode, fondé sous Pierre le Grand, voit immédiatement en ce *starets* exalté l'homme providentiel qui va redresser le prestige de la monarchie russe et transformer le tsar Nicolas II en authentique souverain de la Sainte Russie. Les prélats de la capitale en sont convaincus, cet homme surgi du fin fond des steppes sera le pourfendeur des déviations mystiques des Romanov, le seul capable de ramener les souverains vers la vraie foi. Reste à lui donner l'occasion de rencontrer le couple impérial !

Encore faut-il auparavant que Monsieur Philippe quitte Saint-Pétersbourg, la Cour ne saurait s'embarrasser de deux mages. En attendant ce grand moment, Raspoutine reprend la route de la Sibérie. Après cinq mois passés dans la capitale, le *starets* quitte en effet ses nouveaux « amis » du Saint-Synode au mois de janvier 1904. Il ne devait pas revenir à Saint-Pétersbourg avant l'année suivante.

L'Empire russe est alors en pleine tourmente. En proie aux manifestations, aux grèves et aux insurrections, l'orgueilleuse Russie vacille puis sombre littéralement lors de sa guerre contre le Japon. Elle qui ne pensait ne faire qu'une bouchée des « macaques aux yeux bridés » est malmenée par des unités japonaises à la fois plus mobiles et mieux pourvues.

L'ombre de la guerre contre le Japon

En attaquant par surprise la flotte russe du Pacifique à Port-Arthur[20] avec pas moins de dix croiseurs, le Japon[21] sonne le glas de l'empire autocratique des Romanov. Déconsidérés par leurs adversaires, les Japonais ne tardent pas à prendre le dessus sur une armée impériale à la fois mal équipée, mal commandée et mal ravitaillée. Au lieu d'une « petite guerre courte et victorieuse[22] », censée rassembler les masses derrière leur empereur, le conflit contre le Japon met en relief toutes les carences de l'économie impériale russe, en particulier l'insuffisance du système des transports. En l'espace de quelques mois, elle mine le moral des conscrits et détériore le climat social dans les usines. En janvier 1905, Port-Arthur capitule. En apprenant l'incroyable nouvelle, les sujets

du tsar sont consternés. Pis encore, ils sont révoltés. Les masses ont désormais un bouc émissaire, et celui-ci est franchement désigné : c'est le tsarisme. De l'indifférence, les Russes passent donc à l'hostilité ouverte contre le régime. Loin de souder la Russie, la guerre contre le Japon en accélère la décomposition.

Le premier, Raspoutine avait prophétisé la défaite de la flotte impériale devant le Japon. « Je sens dans mon cœur qu'ils vont couler », avait annoncé avec justesse l'homme venu des steppes. Quand commence l'année 1905, plus de 200 000 ouvriers ont déjà cessé le travail. L'avant-veille du « dimanche rouge » de Saint-Pétersbourg, le fameux 9 janvier, près de quatre cents usines sont littéralement paralysées par les grèves. Des imprimeries aux chemins de fer, en passant par les aciéries de Poutilov, les ouvriers exigent une amélioration de leurs conditions de travail et réclament la formation d'une assemblée constituante élue au suffrage universel. Assurément, la monarchie humiliée a besoin d'un rédempteur…

17. Sous Alexandre III, la Russie et la France se rapprochent pour contrecarrer l'expansionnisme germanique. Fait sans précédent : le tsar écoute debout *La Marseillaise* lors de l'accueil de la flotte russe à Toulon.

18. Douze mois et douze jours après leur séjour en Haute-Volga, le lundi 12 août 1904, le couple impérial annonce la venue au monde d'Alexis. Ainsi se réalise le « miracle de Sarov »…

19. *Raspoutine*, Flammarion, 1996.

20. Concession russe depuis 1890.

21. Après sa victoire sur la Chine en 1895 (traité de Shimonoseki),
le Japon annexe Formose, la Corée et la péninsule du Liao-toung, en Mandchourie méridionale. L'attaque même de Port-Arthur n'a pas été couronnée de succès. La tombée de la nuit a empêché le bon déroulement de l'opération.

22. Petite phrase prononcée par le ministre de l'Intérieur Plehve (assassiné en juillet 1904).

3
À LA COUR DES ROMANOV

« Le glissement des cours régnantes vers le mysticisme constitue un signe avant-coureur infaillible d'événements graves et tout particulièrement de crises sociales. »
Baron de Rothschild, 1902

1905, l'année de tous les tourments, de toutes les révoltes et de toutes les contestations. Saint-Pétersbourg est alors le théâtre des manifestations les plus violentes depuis le début du règne de Nicolas II. Sur fond de guerre contre le Japon, les Russes se soulèvent et réclament plus de démocratie. Après le « dimanche rouge » de janvier, à l'occasion duquel on dénombre plus de trois cents morts dans les rues de la capitale, le climat social se détériore dangereusement. Le 4 février, l'oncle de Nicolas II, le grand-duc Serge, est victime d'une bombe lancée par un révolutionnaire. Sur le plan militaire, la situation n'est pas plus réjouissante. Le 27 mai scelle en effet la défaite définitive de la marine impériale devant les Japonais. C'est la déroute de Tsoushima. Pour la première fois dans l'Histoire moderne, une armée « occidentale » est battue sur mer par une flotte asiatique. Tsoushima est plus qu'une défaite, c'est une humiliation inacceptable pour les Russes blessés dans leur nationalisme ; d'aucuns demandent alors des comptes à l'autocratie. Pour couronner le tout, une mutinerie sans précédent secoue la flotte impériale dans la mer Noire. Le 14 juin 1905, l'équipage du cuirassé Potemkine *lynche ses officiers et hisse le drapeau rouge. Dans les mois qui suivent, les troubles gagnent les campagnes et une grève générale, la première du genre, paralyse le pays. Pour corser le tout apparaît le premier soviet à Saint-Pétersbourg. Nous sommes en octobre 1905. Ce sont les signes avant-coureurs de lendemains qui déchantent. Et c'est dans ce contexte prérévolutionnaire que Raspoutine revient dans la capitale russe. Définitivement récupéré par les piliers du Saint-Synode, lesquels adhèrent aux « Centuries noires[23] », bientôt présenté à l'élite pétersbourgeoise, Raspoutine rencontre pour la première fois le couple*

impérial au palais de Znamenka. C'est le 1er novembre[24] *1905…*

*

Le 9 janvier 1905 (soit le 22 janvier en Occident), conduits par l'imprévisible pope Gapone, on se dirige massivement vers le palais d'Hiver en portant des icônes et en chantant des hymnes à la gloire de l'empereur. Le but de cette procession est de porter une adresse à Nicolas II en le suppliant d'y répondre favorablement. Tous les participants sont intimement convaincus de la compréhension et du soutien du tsar. Mais, en guise de réponse, les cosaques chargent la foule, qui brandit pourtant des portraits de Nicolas II. C'est le premier acte de la tragédie des Romanov. En cette fin de matinée du dimanche 9 janvier, l'empereur de toutes les Russies tourne définitivement le dos à son peuple. Pendant que ses troupes sabrent des manifestants sans défense, Nicolas II improvise des parties de dominos dans les salons douillets de son palais de Tsarskoïé Sélo, à quelque 25 kilomètres au sud de la capitale…

Gapone, l'antithèse de Raspoutine

En ce dimanche matin, les avenues de Saint-Pétersbourg sont tapissées d'un épais manteau de neige. Les cloches des églises carillonnent, l'ambiance est à la grande kermesse, pour ne pas dire à la grand-messe. Animés de nobles intentions, les artisans, les ouvriers et les boutiquiers des quartiers populaires de la capitale sont venus en famille, endimanchés pour cette grande occasion. L'atmosphère est bon enfant et rien ne laisse augurer le drame de cette journée historique. La seule présence des enfants interdit tout dérapage de l'armée ou de la police. Au cœur de cette foule anonyme, bruyante mais pacifique, on ne compte plus le nombre de métallos, de cheminots et d'ouvriers du textile. Mais ni Lénine, ni Martov, ni Trotski, les futurs grands héros de la révolution, ne sont présents à Saint-Pétersbourg. La grande vedette de cette tragique journée est un certain Georges Gapone.

Religieux révolté sans être révolutionnaire, le héros déchu du 9 janvier ne tient pas plus de Lénine que de Raspoutine. Se croyant investi d'une mission divine, Gapone aspire à plus de liberté et de justice. Exalté, provocateur, éloquent, ce pope de trente-deux ans est le président d'une « Association des travailleurs russes dans les fabriques de Saint-Pétersbourg ». Depuis près de trois ans, il se tient à l'écoute des ouvriers sans pour autant être inquiété par la police. Gapone est en fait un agent double qui a reçu la bénédiction de l'Okhrana[25]…

Profondément convaincu de la nécessité d'améliorer les conditions de vie des ouvriers, il ne nourrit pas pour autant d'ambitions révolutionnaires. Loin de critiquer l'empereur,
il fustige ses ouailles. « Le tsar désire la justice, mais les boyards résistent », commente-t-il. Revêtu de ses habits sacerdotaux, il entend interpeller le tsar tout en se défendant de toute provocation.

Preuve de ses intentions pacifiques, les drapeaux rouges sont bannis de la manifestation. Quand le soleil se lève au-dessus de Saint-Pétersbourg, les portraits de Nicolas II sont encore préférés à ceux de Karl Marx. Sans le savoir,
le successeur d'Alexandre III vit ses dernières heures en tant que père de la Russie et du peuple russe…

Les soldats tirent sur la foule

En début d'après-midi, plus de 60 000 personnes convergent vers le palais d'Hiver. La simple vue d'un uniforme indispose la foule. Les soldats sont littéralement conspués. Aux tirs de semonce répondent des jets de pierres. Des hommes du régiment Preobrajenski fouettent les passants et les chassent du plat de leur sabre ; les manifestants en appellent à Dieu, s'agenouillent et supplient les soldats de ne pas tirer.

La foule, anonyme et curieuse, se presse bientôt autour du palais d'Hiver. Excités par la tournure des événements, des enfants désœuvrés escaladent les arbres, chevauchent des statues ou grimpent sur les grilles. Inconscients du danger, ils sont friands de cet extraordinaire spectacle de la foule qui harangue les soldats. De leur côté, les hommes de troupe sont nerveux, inexpérimentés et apeurés par la masse compacte des manifestants. Au fil des minutes, celle-ci grossit et devient de plus en plus hostile. La main sur la détente, les défenseurs du palais d'Hiver observent et craignent ces femmes qui
les implorent, ces enfants qui crient ou ces hommes qui les insultent. La tension est à son comble.

Soudain, l'irréparable est commis. Un soldat tire. Suit une incroyable tuerie. Hommes, femmes et enfants s'écroulent dans la neige. À la fin de l'après-midi, la perspective Nevski est jonchée de cadavres et baigne dans une gigantesque mare de sang. C'en est terminé du *batiouchka tsar*. En laissant ses soldats tirer sur les ouvriers, Nicolas II a définitivement enterré son image d'empereur protecteur et paternaliste. Pire encore, il n'a pas daigné recevoir une délégation au palais d'Hiver, préférant s'enfermer avec sa famille dans le lointain palais de Tsarskoïé Sélo. Son ignorance de la misère n'a d'égale que son mépris pour cette

masse turbulente. Bousculé pendant le carnage, l'imprévisible Gapone[26] exprime par ces mots tout le ressentiment de la Russie profonde : « Il n'y a plus de Dieu, plus de tsar… »

« Une ville pourrie »

En ce 9 janvier 1905, le mythe de la monarchie populaire a vécu. La dispersion musclée de la manifestation de Gapone porte en germe la double révolution de 1917. « La réaction triomphe, mais sa victoire ne saurait durer », écrit le romancier Maxime Gorki, alors présent à Saint-Pétersbourg. Les bons sentiments ont laissé place à l'hostilité et à la haine. Dans la soirée, les ouvriers en colère s'en prennent aux quartiers chics de la ville ; certains n'hésitent pas à braver les bourgeois en forçant les portes de leurs appartements. Les familles des nantis sont même violemment prises à partie. Si ce n'est pas encore le grand jour de la révolution, l'esprit de révolte a définitivement pris le pas sur celui de la conciliation. Les vitrines des magasins de luxe sont brisées, des policiers sont molestés ; avec des bancs, des armoires ou des tables pillés ici et là, on improvise à la hâte les premières barricades.

Si violents soient-ils, ces débordements sont l'expression d'une explosion de colère. Ils n'obéissent à aucun ordre, ni aucun plan préétabli. À aucun moment, les manifestants ne s'attaquent aux commissariats de police, aux tribunaux ou à tout ce qui représente les institutions impériales. Tout juste s'en prennent-ils aux signes extérieurs de richesse, renversant des voitures ou chahutant quelques passants aux allures peu prolétaires.

Ni le tsar ni l'impératrice ne mesurent la portée historique des événements. Profondément choquée par la tournure dramatique de la manifestation, Alexandra n'en écrit pas moins à sa sœur : « Saint-Pétersbourg est une ville pourrie, pas un atome de russe en elle. Le peuple russe est profondément et sincèrement dévoué à son souverain, et les révolutionnaires se servent du nom du tsar pour exciter les gens contre les propriétaires… » Quant au tsar, il se contente de recevoir une délégation de trente-quatre ouvriers triés sur le volet (dix jours se sont écoulés depuis le « dimanche rouge »). Tout en leur distribuant des sandwichs et en leur servant du thé,
il leur explique en bon père qu'ils ont été manipulés par
des ennemis de la patrie aux idées peu recommandables.

Du « dimanche rouge » à la mutinerie du Potemkine

Loin de refermer la page révolutionnaire, le « dimanche rouge » de Saint-

Pétersbourg génère une vague de grèves, de mutineries et de jacqueries sans précédent, qui rythment toute l'année 1905. Indiscutablement, le mouvement se politise et les ouvriers sont de plus en plus sensibles aux messages socialistes. La situation est d'autant plus incontrôlable que le gros des troupes est mobilisé contre le Japon. À tout moment, l'Empire menace d'imploser, comme en témoigne le soulèvement de la Pologne, alors placée sous la tutelle de la Russie[27]. Sans compter la reprise des attentats ! Le 4 février, le grand-duc Serge Alexandrovitch est abattu à Moscou par un certain Kaliayev, social-révolutionnaire. Pour corser le tout, l'indiscipline gagne les troupes. Sans atteindre encore les proportions des futures mutineries de 1917, la démotivation des soldats prend une tournure dramatique dans la mer Noire.

À la fin du printemps 1905, une nouvelle consterne le haut état-major russe : la mutinerie du *Potemkine*. Nous sommes le 14 juin. La révolte de l'équipage du cuirassé éclate à la suite d'une simple protestation à propos d'un morceau de viande avarié. En guise de réponse, le capitaine du navire fait passer par les armes le porte-parole des matelots, Vakoulentchouk. Pour l'équipage, épuisé et révolté par six mois de guerre infructueuse contre le Japon, c'est le signal de la mutinerie. En quelques minutes, les officiers du *Potemkine* sont lynchés et passés par-dessus bord. Fait encore impensable quelques mois plus tôt, le drapeau rouge est hissé à la place de l'aigle impériale à deux têtes. Espérant gagner les autres unités de la flotte de la mer Noire à leur cause, les mutinés du *Potemkine* mettent le cap sur Odessa. Même s'ils n'adhèrent pas à cette insubordination sans précédent, les marins des autres navires éprouvent de la sympathie pour les camarades de Vakoulentchouk. À défaut de rejoindre les mutins, le reste de la flotte entend ne pas tirer sur le *Potemkine*.

Le port de Crimée est à l'image du reste de la Russie : au bord du chaos économique. Depuis quinze jours, Odessa est en proie aux grèves. Arrivés dans le port, les marins sont accueillis par une foule en liesse. Le corps de Vakoulentchouk est porté en triomphe. Pour les ouvriers en mal de soulèvement populaire, il est le premier martyr d'une ère nouvelle : celle de la libération de l'esclavage capitaliste. Un enthousiasme révolutionnaire de courte durée car, le lendemain même de l'arrivée des mutins à Odessa, la troupe loyaliste débarque dans la ville et tire sans sommation sur la foule. Un « dimanche rouge » à la puissance dix ! On dénombre en effet plus de 2 000 morts et plusieurs milliers de blessés. Isolés et sans espoir de rallier le reste de la flotte, les marins du *Potemkine* sont contraints de quitter la Crimée au plus vite et de se réfugier en Roumanie[28]. La mutinerie de la flotte de la mer Noire a définitivement échoué.

La faillite de l'autocratie populaire

En apprenant le déroulement des événements, Nicolas II ne se montre aucunement troublé. Pour ce tsar en sursis, la seule façon de combattre la révolution est d'en ignorer les messages. Dans son journal personnel, il se contente de souligner en toute innocence : « Journée calme et chaude. Alix et moi avons reçu beaucoup de monde à la Ferme, et nous avons été en retard d'une heure pour le déjeuner. » Après quelques paragraphes, il commente ainsi les nouvelles de la mer Noire : « J'ai reçu d'Odessa la nouvelle stupéfiante que l'équipage du *Potemkine*, récemment arrivé, a massacré les officiers et s'est emparé du navire, menaçant de faire du désordre dans la ville. C'est à ne pas y croire !… »

L'épisode du *Potemkine* illustre à lui seul le caractère spontané et isolé des révoltes de 1905. En l'absence de toute concertation entre les différents mouvements, la révolution ne peut qu'avorter. Il n'en demeure pas moins que l'ensemble de la Russie vacille. Même les campagnes sont touchées de plein fouet par le climat prérévolutionnaire. L'heure n'est en effet plus au compromis. L'explosion de colère tourne au règlement de comptes social. Le phénomène prend des proportions importantes, surtout dans les provinces baltes et dans les régions de Koursk, de Saratov et de Tchernigov. Non seulement les paysans s'emparent des terres, mais ils forcent l'entrée des grandes propriétés, en pillent les biens et en massacrent même les habitants. Plus de 3 000 manoirs sont incendiés.

Le fait le plus nouveau est la propension des insurgés à s'en prendre à tous les signes extérieurs de richesse. Les toiles sont lacérées, les porcelaines brisées, les robes de soie déchirées. Associée à la bourgeoisie, la culture elle-même est honnie des paysans. Les instruments de musique mais surtout les livres sont considérés, à tort ou à raison, comme des objets d'asservissement des classes laborieuses et illettrées. Aussi les bibliothèques sont-elles brûlées. Parallèlement, des unions paysannes se constituent, exigeant à nouveau la formation d'une assemblée constituante, une meilleure redistribution des terres et, surtout, la suppression du lot seigneurial. En octobre 1905, dans le district de Volokolamsk, les paysans n'hésitent pas à proclamer la république de Markovo[29]…

La situation est explosive. Elle atteint son paroxysme en automne. Les mois de septembre et d'octobre sont particulièrement alarmants pour le pouvoir. La Russie est alors confrontée à la première grève générale de son histoire.

Tout commence le 20 septembre 1905. Les imprimeurs, les cheminots et les employés de bureau cessent tour à tour le travail. Les commerçants, les étudiants

et même les cochers des fiacres leur emboîtent le pas. Trois semaines plus tard, les écoles, les hôpitaux, les usines et les magasins ferment leurs portes. Les chemins de fer sont paralysés, le téléphone ne fonctionne plus, l'électricité est coupée et le pillage se généralise…

Et apparaît… le premier soviet

Parti de Moscou et de Saint-Pétersbourg, le mouvement de contestation se répand comme une traînée de poudre. Au plus fort de la crise, on compte plus d'un million de grévistes dans tout l'Empire. Le soviet[30] de Saint-Pétersbourg, créé le 13 octobre, est le véritable catalyseur des troubles sociaux. Il encourage les grèves et se déclare ouvertement hostile au régime autocratique.

À première vue, le pouvoir tsariste est dans l'impasse. La tactique de répression préconisée par le général Trepov[31] se révèle infructueuse. Après avoir longuement hésité entre instaurer une dictature militaire et opter pour une monarchie parlementaire, Nicolas II se résout à suivre le comte Witte, son nouveau Premier ministre. Selon ce dernier, « la Russie aspire à un régime légal fondé sur le principe de la liberté civique ». Si le régime veut couper l'herbe sous le pied des socialistes, il lui faut au plus vite s'engager sur la voie des réformes. La solution militaire ? Impossible. L'armée est trop accaparée et affaiblie par sa longue et infructueuse lutte contre le Japon.

Pour la première fois depuis le début de l'année 1905, le tsar mesure la gravité des événements. Il doit se rendre à l'évidence : toute autre initiative que la main tendue à l'opposition libérale se traduirait par un échec cinglant. Même les membres les plus conservateurs de l'entourage de Nicolas en conviennent. De Pobiedonostsev à l'impératrice Alexandra, tous lui conseillent de démocratiser son régime en octroyant aux Russes les libertés civiques qu'ils réclament. C'est dans cette perspective qu'est publié le 18 octobre 1905 le fameux manifeste impérial consacrant la naissance d'une monarchie constitutionnelle. Les libertés de conscience, de réunion et d'association sont reconnues et un Parlement ouvert à toutes les classes de la société est institué. Apparemment, le principe autocratique a vécu. En réalité, le tsar conserve toutes ses prérogatives et le pouvoir de la nouvelle Douma est purement consultatif.

Une atmosphère de fin de règne

La nouvelle d'un parlement issu du suffrage universel suscite un grand enthousiasme dans toute la Russie. À Saint-Pétersbourg, la population rassemblée devant le palais d'Hiver n'hésite pas à brandir le drapeau rouge et à

entonner *La Marseillaise*. Tous sont convaincus que les victimes du « dimanche rouge » ne sont pas mortes pour rien. Une fois n'est pas coutume, bourgeois et ouvriers s'enlacent et s'embrassent, pensant avoir fait un grand pas vers la démocratisation du régime ; une fraternisation de courte durée. Les premiers espèrent surtout le retour à l'ordre et les seconds que le manifeste impérial soit le prélude à plus de changements sociaux.

D'aucuns comparent le « *Manifeste d'octobre*[32] » à la Déclaration des droits de l'homme de 1789. Il en va tout autrement du côté du pouvoir. Pour le tsar, cette concession constitutionnelle constitue un sacrifice politique inacceptable, une « sorte de coup d'État contre lui-même ». Il n'entend pas s'avouer vaincu. Nullement disposé à jouer le rôle de Louis XVI, Nicolas II continue à croire à sa mission divine et n'entend pas céder un seul pouce de son pouvoir à une assemblée qu'il exècre[33]. Comble de malheur, une paix humiliante clôture la guerre avec le Japon, celle de Portsmouth[34].

Dans les couloirs du palais de Tsarskoïé Sélo, l'atmosphère est lourde. Suspendus, les bals mondains, les réceptions somptueuses et autres manifestations joyeuses ; l'insouciance fait brutalement place à l'angoisse. Des rumeurs alarmistes de révolution imminente circulent même à la Cour, ainsi que cette information selon laquelle un navire serait prêt à appareiller dans l'immédiat avec à son bord les Romanov pour rejoindre au plus vite la Grande-Bretagne.

Au sein du couple impérial, la plus inquiète est sans conteste la tsarine. Dépassée par les événements, Alix se réfugie dans la prière. Et elle apparaît d'autant plus bouleversée qu'elle vient d'apprendre la disparition de Monsieur Philippe, lequel a rejoint la France au début de l'année 1905[35]. Avant de quitter définitivement la Russie, et ce sous la pression conjointe du Saint-Synode et de l'Okhrana, le Lyonnais a annoncé à Alexandra Feodorovna qu'un « Autre Ami » viendrait, un homme extraordinaire « qui leur parlerait de Dieu »…

C'est dans ce contexte à la fois houleux, défaitiste et contestataire que Raspoutine est présenté pour la première fois à la cour des Romanov. Le moment ne peut être mieux choisi. Le pouvoir du tsar vacille et le couple impérial a besoin plus que jamais de réconfort spirituel. Le *starets* sibérien fait ainsi figure de sauveur inespéré de la Russie. En attendant son ascension fulgurante, Raspoutine loge chez Théophane, le confesseur attitré de la famille impériale. Subjugué dès le premier jour par la personnalité du *starets*, l'archimandrite entend bientôt le faire connaître à Nicolas II et à son épouse…

L’amant d’Olga Lokhtina

Pendant toute la durée des troubles qui ont émaillé cette terrible année 1905, Raspoutine a littéralement écarquillé les yeux, effrayé par la tournure dramatique des événements. Présent au moment où le grand-duc Serge est fauché par une bombe, le 4 février, l’homme des steppes est particulièrement marqué par la vision de sa femme Ella. Pendant plusieurs minutes qui lui paraissent interminables, la grande-duchesse a rampé, ensanglantée et hagarde, au milieu des morceaux déchiquetés du corps de son défunt mari. Cette image de terreur devait rester à tout jamais gravée dans la mémoire de Raspoutine…

Bouleversé, le mage sibérien assiste en spectateur impuissant à la décomposition de l’Empire. Mais, avant même la fin de l’année 1904, il avait prophétisé avec justesse la déroute de la Russie devant le Japon, une défaite qu’aucun haut personnage du gouvernement tsariste n’avait envisagée, ni même imaginée. Impressionné par ses dons divinatoires, son regard hypnotique et sa personnalité hors du commun, le Saint-Synode décide de l’introduire dans la haute société russe. En attendant d’être officiellement présenté au couple impérial, Raspoutine fait sensation dans les salons de Saint-Pétersbourg. Preuve en est sa rencontre avec Olga Lokhtina, une des femmes les plus influentes de la capitale. Elle n’en est pas moins neurasthénique, un mal jugé incurable par ses médecins. Gourmande, coquette, cultivée, cette femme d’un ingénieur et conseiller d’État apparaît aux antipodes de l’univers de Raspoutine. Raison de plus pour Théophane d’introduire le Sibérien auprès d’elle. Olga Lokhtina lui inculquera un peu des bonnes manières et du savoir-vivre de la haute société pétersbourgeoise.

D’emblée, elle se prend de passion pour cet homme au regard magnétique, à la forte carrure et aux cheveux hirsutes qui retombent sur ses épaules. Plus encore que son apparence, ce sont ses paroles et surtout la façon dont il les prononce qui la fascine. Ses phrases ont beau être saccadées, elles sont pleines d’images et évoquent sur un ton nouveau et sous un angle original le contenu des Évangiles. Non seulement Grigori rassure psychologiquement la jeune et jolie femme, mais il la séduit au sens propre du terme, en mêlant le plaisir du Verbe à celui de la chair. Contre toute attente, Grigori la guérit même de sa neurasthénie, là où la médecine s’était révélée impuissante. Souffrant terriblement des intestins, elle ne pouvait plus se tenir debout. Olga devait lui en être éternellement reconnaissante. « L’instant même où il a passé ses mains sur ma tête, la maladie a disparu[36] ! », confie la noble dame. À compter de cet instant, elle devient son éducatrice attitrée et son passeport pour la Cour…

Chez Militza Nikolaïevna, princesse du Monténégro

Lui enseignant chaque jour les règles fondamentales du savoir-vivre mais aussi les rudiments essentiels de l'écriture et de la lecture, la désormais maîtresse de Raspoutine s'efforce de faire de son amant un homme présentable dans la haute société. Mais déjà elle le fait connaître à ses amies, comme prophète et guérisseur. Raspoutine ne tarde pas à devenir l'attraction principale de la bonne société. En particulier dans le salon de la comtesse Ignatiev. On accourt ainsi de tout Saint-Pétersbourg pour l'écouter mais aussi pour assister à ses séances de spiritisme et de communication avec les morts. Il est sans égal pour parler de l'au-delà, des Évangiles, de l'Apocalypse. Ses mots sont à la fois simples, imagés et puissants. Pour la haute noblesse, ce paysan illettré revêtu d'un simple caftan incarne la vraie Russie, celle qu'ils n'ont jamais rencontrée…

Avec ses petits yeux perçants et rapprochés, Raspoutine a par ailleurs le don incroyable de fixer son interlocuteur et d'en deviner tous les secrets. Ses pupilles se dilatent et son regard vous hypnotise, racontent les témoins de ces rencontres exceptionnelles. Tous sont aussi frappés par son extrême humilité et par la familiarité de son langage. En l'espace de quelques jours, ce *starets* en apparence sale et analphabète subjugue l'esprit des hommes et emballe le cœur des femmes. Parmi ses admiratrices les plus exaltées se trouvent deux sœurs monténégrines, Militza et Anastasia[37]. Ferventes adeptes du spiritisme et de la philosophie orientale, les deux femmes sont par ailleurs des proches du couple impérial. Une aubaine pour le Saint-Synode. Régulièrement, Nikki et Alix viennent en effet prendre le thé au palais de Znamenka, la résidence de Militza. Tranchant radicalement avec l'hostilité traditionnelle de la Cour envers l'impératrice, les sœurs monténégrines impressionnent par leur érudition mais surtout par leur chaleur et leur extrême déférence. À compter de l'automne 1905, la grande-duchesse Militza décide de présenter l'étonnant Raspoutine au couple impérial. Le 1er novembre, l'événement tant attendu se produit. Pour la première fois de sa vie, l'homme des steppes croise la route du couple impérial. Une rencontre historique qui va changer la face de la Russie.

Et voici le rédempteur…

En ce soir d'automne, Alix et Nikki arrivent comme à l'accoutumée au palais de Znamenka. Si le tsar semble encore très préoccupé par les derniers événements politiques, la tsarine peine à cacher son enthousiasme. Il lui tarde de découvrir l'invité-surprise de son amie Militza. La princesse monténégrine lui a parlé d'un homme exceptionnel, à l'allure étonnante et doué de pouvoirs

surnaturels. Alix ne va pas être déçue !

La tsarine est en effet immédiatement captivée par le physique atypique de son interlocuteur. Par sa taille tout d'abord, plus de 1,90 mètre[38] ! Robuste, massif, l'invité de Militza a le front barré par une profonde cicatrice ; il possède une barbe taillée en pointe et de longs cheveux séparés en leur milieu par une raie. Mais, surtout, c'est son regard qui la fascine ; de petits yeux bleus rapprochés et profondément enfoncés dans leurs orbites. « Quand ils vous observent, on a l'impression qu'ils vous autopsient de fond en comble », confie Alix à Militza.

Au-delà même de son apparence, Raspoutine désarçonne les Romanov par son attitude et ses paroles. D'emblée, le paysan tutoie ses interlocuteurs impériaux et les surprend par sa simplicité et sa spontanéité ; un franc-parler dont ne s'offusque nullement Alix. Bien au contraire. Respectueux sans être servile, le moujik conquiert son auditoire. Pendant de longues minutes, Nicolas II et son épouse écoutent religieusement cet homme à la foi intacte, qui leur parle de sa Sibérie natale, de la misère des paysans au quotidien et surtout de l'infinie bonté et de la présence de Dieu dans tous les moments de la vie. Il les rassure par ailleurs sur les derniers rebondissements politiques de la Russie en leur promettant des lendemains meilleurs. « J'ai longuement discuté avec eux pour les convaincre de mépriser leurs craintes et de régner », précise Raspoutine. Plus encore que son mari le tsar, la petite-fille de la reine Victoria est fortement impressionnée par le charisme de son mystérieux interlocuteur, qui n'hésite pas à l'appeler « petite mère » et à la serrer dans ses bras. Elle voit immédiatement en ce pèlerin sibérien le nouveau Monsieur Philippe, un homme de foi authentique, en communication directe avec le Seigneur.

Le soir même de cette émouvante rencontre, Nicolas II écrit dans son journal intime : « Nous avons fait la connaissance d'un *bojy tchéloviek* [homme de Dieu], Grigori, de la province de Tobolsk. » De son côté, la grande-duchesse Militza fait promettre à Raspoutine de ne jamais rencontrer les Romanov hors de sa présence. Elle le met surtout en garde contre les rapaces, les vautours et autres charognards qui animent la Cour. « Il en va de votre vie ! », lui confie-t-elle. Parole ô combien prophétique. Mais Militza ne devait toutefois aucunement influencer le comportement de Raspoutine, lequel n'en fera qu'à sa tête…

23. Groupe d'extrême droite prêchant le retour aux valeurs de la Russie éternelle. À la fois nationalistes, orthodoxes et antisémites, les Centuries noires, créées en 1905, prétendent incarner les « Vrais Russes ». Leur but est de maintenir coûte que coûte l'orthodoxie et l'autocratie russes. Ce groupe extrémiste intègre l'Union du peuple russe.

24. Le 1er novembre dans le calendrier russe dit julien, le 14 novembre dans le calendrier grégorien.
25. Zoubatov, le chef de l'Okhrana, comprend les revendications ouvrières sans pour autant y souscrire. Il craint particulièrement l'influence des idées socialistes, qui risquent de déstabiliser l'Empire. En conséquence, il décide d'infiltrer les syndicats pour mieux les contrôler. Gapone est l'un de ses agents. Et pourtant, le dimanche 9 janvier,
Zoubatov est inquiet. Car les manifestants sont nombreux et il redoute les débordements. Dans le plus grand secret, le ministre de l'Intérieur
a massé plus de 100 000 soldats aux abords de la capitale.
26. Après s'être réfugié dans l'appartement de Gorki, Gapone est contraint de s'enfuir en Finlande puis en Suisse et en Angleterre.
Revenu en Russie à la fin de l'année 1905, il coopère de nouveau
avec l'Okhrana, avant d'être abattu en mars 1906.
27. On dénombre quatre-vingt-treize morts à Varsovie.
28. Par peur de subir des représailles russes, les Roumains livreront
les mutins aux autorités de Saint-Pétersbourg.
29. L'expérience durera neuf mois.
30. Premier modèle du genre, il apparaît avec le recul comme le véritable laboratoire des futurs conseils d'ouvriers et de soldats qui ont marqué la révolution de 1917. Les principaux membres de ce premier soviet, expression même de la base prolétarienne, sont arrêtés en décembre. Parmi eux figure un certain Trotski.
31. Initialement préfet de police à Moscou, Trepov est nommé pro-
cureur général de Saint-Pétersbourg le lendemain même des événements du 9 janvier.
32. Publié le 17 octobre, ce manifeste historique porte essentiellement sur les libertés civiles : la liberté de la presse, la liberté de réunion et d'association et l'égalité de tous devant la loi.
33. Rapidement, les concessions d'octobre 1905 se révèlent être un leurre. Tout juste peut-on parler de démocratie de façade. Le tsar reste le commandant suprême des armées, est le seul décisionnaire en matière de déclaration de guerre et, surtout, peut légiférer sans consulter la Douma. De son côté, la Douma, qui siège au palais de Tauride, ne peut promulguer de lois. Elle reste sous le contrôle de l'exécutif, et le tsar peut la dissoudre à son gré. Qui plus est, le suffrage universel est ouvertement bafoué. Que penser d'une assemblée où les élus de plus de 90 % de la population ne représentent qu'un petit quart des députés ?
34. En septembre 1905, la Russie cède Port-Arthur, évacue la Mandchourie et abandonne la moitié méridionale de l'île de Sakhaline au Japon.
35. Comme il l'avait prédit à Alexandra avant son départ.
36. Vladimir Fedorovski, *Le Roman de Raspoutine*, Rocher, 2011.
37. Filles du prince Nicolas Niegoch de Monténégro, les deux « princesses noires » ont respectivement épousé le grand-duc Pierre Nicolaïevitch, grand-oncle de Nicolas II, et le prince Romanovski, duc
de Leuchtenberg.
38. D'aucuns lui attribuent 1,93 mètre, soit la taille du général de Gaulle.

4

La naissance du « saint diable »

« Grand, grand est le paysan
aux yeux de Dieu ! »
Raspoutine

Indéniablement, le 1er novembre 1905 consacre la naissance d'une étoile à l'éclat tout-puissant dans le ciel bien obscurci de la Russie tsariste. Assurément, Raspoutine a fait forte impression, surtout auprès de la tsarine. Reste à séduire l'empereur lui-même. Encore trop absorbé par l'électrochoc du Manifeste d'octobre, *le tsar n'a prêté qu'une demi-oreille aux propos lénifiants du* starets *sibérien. Mais Raspoutine n'a pas dit son dernier mot. Il lui faut rencontrer officiellement le tsar en son palais pour le convaincre de ses dons. « Pour intriguer le tsar, une seconde rencontre s'était révélée nécessaire », commente Edvard Radzinsky*[39]*. Prétextant lui présenter une icône de saint Siméon de Verkhotourié, laquelle posséderait un pouvoir thaumaturge, le paysan de la province de Tobolsk sollicite une nouvelle audience. Ayant conservé un excellent souvenir de leur première rencontre, le souverain russe accepte sans hésiter la proposition du moujik. Aussi Raspoutine est-il invité officiellement à Tsarskoïé Sélo, le palais impérial. Le 15 octobre 1906, en présence des quatre filles de la famille impériale, Raspoutine étonne et fascine à nouveau les Romanov. Il évoque même pour la première fois l'hémophilie du prince héritier Alexis, une maladie du sang transmise par la mère et considérée alors comme un secret d'État. Mieux encore, un an plus tard, en octobre 1907, Raspoutine gagne définitivement ses galons de « Nouvel Ami » de la famille impériale. En pleine nuit, l'impératrice le fait en effet appeler au chevet de son fils chéri, alors au bord de la mort après une mauvaise chute dans les jardins du palais. Les cris et les gémissements du prince héritier emplissent les couloirs de Tsarskoïé Sélo depuis plusieurs heures. Si atroces soient-elles, les douleurs du tsarévitch cessent sitôt commencées les prières de l'ermite sibérien. L'enfant se met à sourire. Un véritable miracle aux yeux de l'assistance, littéralement ébahie.*

Ainsi naît la légende du « saint diable »…

*

Pour les Romanov en mal de réconfort, Raspoutine représente l'anti-Gapone par excellence, un homme d'Église qui rassure au lieu de menacer et d'intriguer contre le régime. D'emblée, le *starets* a séduit le couple impérial par sa sincérité, son humilité et surtout la chaleur de sa foi. Un style inimitable. Certes, accaparés par les maux de leur peuple et le mal de leur fils hémophile, Nicolas et Alexandra n'ont pas tout de suite mesuré la dimension extraordinaire de ce curieux visiteur. Mais il n'en demeure pas moins que Raspoutine les a fortement intrigués.

Entrée en scène du père Grigori

À compter du mois de juillet 1906, Raspoutine revoit à plusieurs reprises le couple impérial, toujours chez la grande-duchesse Militza. Tout en évoquant la Russie profonde et les maux du peuple, le *starets* n'hésite pas à plaider la cause des sœurs monténégrines, en particulier le sort d'Anastasia, laquelle veut se remarier avec son beau-frère, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. « Le mariage du frère et de la sœur, proclame Raspoutine, sera la salut de la Russie. » Même si la tsarine consent du bout des lèvres à cette union, elle n'en garde pas moins un ressentiment durable à l'égard des sœurs monténégrines. Aussi Raspoutine passe-t-il à la vitesse supérieure : il demande désormais à s'entretenir officiellement avec les Romanov en leur palais.

Au prétexte qu'il doit leur remettre une icône de saint Siméon de Verkhotourié, le Sibérien est ainsi reçu pour la première fois à Tsarskoïé Sélo et ce, en présence de toute la famille impériale ! En ce 15 octobre 1906, pendant plus d'une heure, Raspoutine fait une nouvelle démonstration de sa force de séduction. Appelant le tsar et sa femme « petit père » et « petite mère[40] », car « ils étaient les parents que le Seigneur avait désigné pour veiller sur la terre russe et en prendre soin[41] », il impressionne le couple impérial par son charisme et sa simplicité, et amuse leurs filles par ses mimiques et son langage imagé. Nullement offusqués par la familiarité de leur hôte, Nicolas et Alexandra interprètent le comportement de Raspoutine comme un signe d'amitié et de très grande sincérité, honneur conféré d'après eux aux seuls hommes de foi. « En causant ainsi, d'égal à égal, avec Leurs Majestés, sans témoins gênants, sans médiateurs compassés, il se dresse en champion de la Sainte Trinité qui doit assurer la gloire de la Russie : le Tsar,

l'Église, le Peuple[42]. » En conséquence, le Sibérien est conduit pour la première fois auprès du petit prince hémophile, « le rayon de soleil » de Nicolas et d'Alexandra. Alors en proie à une nouvelle crise d'hémorragie, l'enfant s'apaise et s'endort comme si de rien n'était à la seule vue du *starets*. À compter de ce moment, Alexandra Feodorovna est définitivement convaincue que Raspoutine est l'envoyé de Dieu, un véritable saint homme…

L'impératrice incomprise

Plus encore que le tsar, la tsarine se sent revivre depuis sa rencontre avec le mage de Pokrovskoïé. Elle ne jure plus que par lui. Jugée distante, hautaine et dédaigneuse, Alix de Hesse Darmstadt, petite-fille de la reine Victoria[43], n'a jamais été vraiment acceptée par la Cour et même par le peuple russe. D'aucuns voient en elle « l'Allemande », une souveraine étrangère insensible et indifférente à la misère comme aux tourments de ses sujets. À l'image de Marie-Antoinette à la veille de la Révolution française, on l'accuse de tous les maux de la Cour, de tous les faux-pas de la Russie et de toutes les mauvaises décisions prises par l'empereur.

Et l'impératrice d'enfoncer le clou. Dénonçant régulièrement la corruption, l'immoralité et l'insouciance de la haute société pétersbourgeoise, elle s'attire rapidement l'inimitié des puissants tout en s'aliénant le peuple russe. De cette incompréhension de ses sujets, l'impératrice n'en a pas vraiment conscience. Au contraire, elle reste persuadée d'être adorée des Russes. Aussi a-t-elle été stupéfaite par les terribles événements de l'année 1905. Cruelle désillusion…

Belle et gracieuse, Alix n'en paraît pas moins altière et méprisante. Et, pourtant, ce faux air hautain cache une profonde anxiété. Malgré ses cheveux blonds épais et soyeux, ses yeux d'un bleu profond et sa classe naturelle, il se dégage d'elle une infinie tristesse. Cette angoisse inextinguible a une cause : la maladie de son enfant. Atteint d'hémophilie, le petit tsarévitch est en effet l'objet d'une surveillance sans relâche. Le moindre choc, la moindre chute de l'enfant peuvent provoquer de dangereuses hémorragies. Et les hématomes engendrés par le sang qui ne se coagule plus sont vraiment atroces. Se localisant dans les tissus et les articulations, ils font tordre l'enfant de douleur des heures durant. Dépassés par les événements, les médecins appelés au chevet du prince se contentent de prescrire des bains d'eau chaude en attendant la prochaine crise. Autrement dit, le palais de Tsarskoïé Sélo retentit presque quotidiennement des cris et des gémissements de l'enfant. Une triste réalité qui assombrit peu à peu l'atmosphère du palais et finit par obséder la famille impériale, l'éloignant

progressivement des préoccupations de son peuple. En d'autres termes, la maladie du prince devient celle du régime. On peut parler de véritable affaire d'État…

Un secret d'État lourd de conséquences politiques

L'hémophilie d'Alexis, une des causes de la chute des Romanov ? L'hypothèse n'est pas tout à fait gratuite. Affection congénitale uniquement transmise par la mère[44], cette grave maladie du sang – dans laquelle il ne se coagule pas – mine littéralement la vie et l'ambiance du palais. Il faut bien l'avouer, l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête du prince transforme peu à peu la résidence impériale en véritable bunker. Des médecins aux domestiques[45] en passant par tous les membres du gouvernement, tous reçoivent la consigne formelle de ne rien révéler hors du palais. Censée protéger la famille impériale des pressions étrangères, cette absence d'information ne tarde pas à isoler les Romanov du monde extérieur. Un isolement tout aussi dramatique pour leur image. Maintenus jusqu'au bout dans l'ignorance du mal qui a rongé la santé du prince héritier, les Russes n'ont absolument pas compris le comportement austère de leurs souverains. À la Cour elle-même, les absences répétées de la tsarine aux cérémonies officielles, aux pique-niques géants ou encore aux grands bals de la Cour sont interprétées comme autant d'actes d'indifférence sinon de mépris à l'égard de ses sujets.

Indéniablement, la maladie d'Alexis a contraint les Romanov à se replier sur eux-mêmes, donnant ainsi la fausse impression de se désintéresser du sort de leur peuple. Profondément pieuse, voire mystique, l'impératrice vit dans la crainte permanente de perdre son fils. Plus encore, elle culpabilise auprès des Russes d'avoir mis au monde un enfant de constitution si fragile. Et elle se sent d'autant plus coupable que l'hémophilie est une maladie exclusivement transmise par la mère. À toute heure du jour et de la nuit, l'une des souveraines les plus puissantes du monde vit dans l'angoisse permanente de perdre son fils. Les premiers, les médecins ne cachent plus leur pessimisme quant aux chances du tsarévitch de se coiffer un jour de la couronne de Russie…

Devant l'impuissance de la science, Alix se tourne vers le ciel. Et ce message du Seigneur Tout-Puissant, elle le retrouve chez Raspoutine. À l'image de Monsieur Philippe[46], elle considère l'ermite sibérien comme son dernier recours, son « seul ami » auprès de Dieu. Selon elle, seul un homme de foi serait capable de la rasséréner et d'apaiser les douleurs de son fils.

En attendant ce miracle, le jeune Alexis ne cesse de « faire le pitre » aux côtés

de Joy, son inséparable épagneul au poil marron. Très agité, il prend un malin plaisir à fausser compagnie à Derevenko[47], le marin qui lui a appris à faire ses premiers pas, à courir dans les couloirs du palais et à escalader les fauteuils et les canapés des salons.

En octobre 1907, le drame tant redouté se produit. Lors d'une énième escapade dans les jardins du palais, au milieu de la matinée, Alexis glisse sur la pelouse et se cogne violemment le genou droit contre un banc. Tout autre enfant s'en serait sorti avec une petite égratignure et quelques pleurs. Mais pour le prince hémophile, cette chute se traduit par un énorme hématome. Se formant dans un premier temps dans l'articulation du genou, l'enflure ne tarde pas à gagner la jambe entière à la fin de la journée. Très rapidement, la pression du sang devient intolérable et la peau distendue de l'enfant vire au bleu. Au moment de l'heure du dîner, Alexis ne peut même plus marcher pour gagner la salle à manger. Paniquée, sa mère le porte hâtivement jusque dans sa chambre. Pendant plusieurs heures, le petit prince est cloué au lit et pousse des gémissements atroces. Indéniablement, la douleur est encore plus insupportable que lors des crises précédentes. Craignant d'utiliser la morphine à haute dose, les médecins décident de ne rien faire ; ils se contentent d'attendre la fin de la crise. Malheureusement, l'épanchement ne se résorbe pas, les douleurs d'Alexis ne se calment pas. Se tordant littéralement de douleur dans ses draps détrempés, l'enfant semble au bord de l'agonie. Devant l'urgence de la situation, l'impératrice appelle Raspoutine au chevet de son fils. En pleine nuit…

Le jour où Raspoutine a forgé sa légende

À 1 heure, l'enfant hémophile est blême, il souffre terriblement de sa jambe et ses cris retentissent dans tout le palais. Ses sœurs et sa mère sont agenouillées au pied de son lit. On craint le pire. À défaut de le consoler, elles prient et demandent expressément à Dieu de leur venir en aide. C'est alors qu'apparaît, dans l'encadrement de la porte de la chambre du prince – une pièce étonnamment décorée d'images saintes –, le *starets* sibérien. Chaussé de vieilles bottes et sanglé dans un simple sarrau de paysan, Raspoutine semble irréel, et sa présence incongrue dans le mirifique décor du palais. S'approchant sans la moindre hésitation d'Alexis, il s'agenouille à son tour au pied du lit de l'enfant, le regarde fixement et lui sourit. « Voilà un bon petit garçon. Tu guériras… », lui dit-il avec sérénité. Contre toute attente, le bambin lui rend son sourire.

À la surprise de tous, Alexis cesse de crier et tend la main à son « sauveur ». Sans toucher l'enfant, Raspoutine écarte d'un geste les médicaments prodigués

par les médecins et entonne alors d'étonnantes incantations. Et le miracle se produit. Dans l'heure qui suit son intervention, les douleurs du malade s'apaisent et l'œdème disparaît. Un prodige aux yeux de tous les témoins de la scène ! À compter de cet instant, Raspoutine conquiert à jamais le cœur et l'âme des Romanov.

Le « miracle » de la nuit d'octobre 1907 transforme un simple moujik en un personnage incontournable de l'entourage des Romanov. Se rendant par la suite régulièrement au palais de Tsarskoïé Sélo, et cela toujours dans la plus parfaite discrétion, l'ermite de Pokrovskoïé devient, en l'espace de quelques semaines, un intime des Romanov. Arrivant toujours peu avant le dîner, Raspoutine en profite pour plaisanter avec les quatre filles d'Alexandra et s'amuser avec Alexis, lequel se montre toujours très enjoué – et hélas très agité. Une turbulence insatiable, à la hauteur de ses lourdes contraintes. Bravant les interdits, sitôt rétabli d'une convalescence, Alexis prend en effet un malin plaisir à faire courir ses sœurs et les domestiques dans tous les recoins du palais et ses alentours, n'hésitant pas à aider les jardiniers dans leurs tâches quotidiennes, portant des morceaux de bois ou actionnant le balai pour déblayer la neige. Aussi les occasions de blessure sont-elles nombreuses.

Un jour de novembre 1907, l'enfant de trois ans tombe sur le front, occasionnant une énorme enflure qui l'empêche littéralement d'ouvrir les yeux pendant plusieurs heures. Et le scénario de se répéter. À chaque chute, des hématomes se forment et Alexis se tord de douleur. Aussi étrange que cela puisse paraître, seules les prières de Raspoutine réussissent à calmer ses crises. L'épanchement finit toujours par se résorber. Et la tsarine de croire à la fatalité. « Si Alexis souffre, pense-t-elle, c'est pour mieux éprouver notre foi. »

La maladie de son fils, une épreuve voulue par le Très-Haut pour mieux gagner la grâce divine ? C'est tout au moins l'intime conviction d'Alexandra. À compter de l'automne 1907, elle se pose en apôtre indéfectible de l'impressionnant Sibérien. Fortement marquée dans sa jeunesse par la lecture d'une œuvre allemande intitulée *Les Amis de Dieu*, l'épouse du tsar reste persuadée toute sa vie que la Providence envoie aux souverains en difficulté des hommes du peuple, doués de clairvoyance et inspirés par le divin. Mystique dans l'âme et profondément humaine, celle qui a délaissé le protestantisme par amour pour Nicolas II s'éprend de ce moujik guérisseur qui incarne à lui seul le véritable peuple russe, celui des isbas, des monastères et des forêts de bouleaux. Pour cette femme mal aimée et en quête d'idéal, un homme capable de guérir les corps et de surcroît connaisseur des âmes ne peut que sauver la Russie de tous

ses tourments. Comme l'exprime avec justesse Henri Troyat, « les petites gens sont l'humus nécessaire qui supporte et nourrit l'arbre de l'autocratie orthodoxe[48]… » Contre vents et marées, Raspoutine est et restera l'Ami intime du couple impérial.

39. *Raspoutine, l'ultime vérité*, JC Lattès, 2000.
40. À savoir *batiouchka* et *matiouchka.*
41. E. Radzinsky, *op. cit*.
42. H. Troyat, *op. cit*.
43. La tsarine est la fille cadette du grand-duc Louis IV de Hesse et de la princesse Alice de Grande-Bretagne, seconde fille de la reine Victoria. Complexée, elle a honte de tout, en particulier de son accent anglais. Elle souffre aussi énormément de ses dents.
44. Maladie héréditaire liée à une déficience du processus de coagulation sanguine, si l'hémophilie est uniquement transmise par les femmes, seuls les hommes la contractent. La tsarine a déjà perdu un frère et un oncle en raison de cette maladie. À n'en pas douter, la reine Victoria portait le gène de l'hémophilie.
45. Dont les quatre Abyssins. Reconnaissables à leurs pantalons rouges, ces domestiques portent une veste noire brodée d'or.
46. La mort de Monsieur Philippe remonte au mois de juillet 1905.
47. D'un comportement exemplaire pendant dix ans, Derevenko n'hésite pas à porter l'héritier dans ses bras pour lui éviter la chute. Le « gentil matelot » changera radicalement d'attitude au lendemain de la révolution de février 1917.
48. Henri Troyat, *Raspoutine*, Flammarion, 1996.

Deuxième partie

LE « MAUVAIS ANGE » DE SAINT-PÉTERSBOURG

« Raspoutine était un vagabond intelligent qui savait jouer le rôle d'un innocent sacré. »
Kokovtsov, président du Conseil

5
Cheval de Troie des khlysti ?

« Comment faire pénitence,
si l'on n'a pas tout d'abord péché ? »
Raspoutine

Octobre 1907. Tremblement de terre dans le paysage politique russe. Un moujik illettré jouant les thaumaturges et usant de prophéties bouleverse la famille impériale, intrigue et devient le personnage le plus influent de la Cour en l'espace de quelques mois. Lors de la crise des Balkans en 1908, il réussit à convaincre le tsar de l'inutilité et des conséquences néfastes que pourrait générer une intervention de la Russie. « Non seulement tu ne gagneras pas cette guerre, mais ton peuple risque de se soulever. » Avec dix ans d'avance, Raspoutine prophétise la révolution. De là à imaginer qu'il agit pour le compte de Lénine, il n'y a qu'un pas que d'aucuns n'hésiteront pas à franchir. Aussi décide-t-on de l'écarter au plus vite de l'entourage impérial, quitte à le supprimer. Inquiets de voir ce moine errant diriger l'Empire dans l'ombre du tsar, ses détracteurs tirent à boulets rouges sur l'« imposteur » venu de l'Est. À mesure que son aura s'affirme, les rumeurs s'amplifient. Derrière le sauveur se cacherait un fornicateur invétéré, et derrière l'illettré un débauché pervers et amoral. Tel est du moins l'avis de ses adversaires, en particulier de Stolypine, Premier ministre hors pair qui voit d'un mauvais œil l'influence grandissante de ce paysan hirsute surgi du fond des steppes. Au début du mois de décembre 1907, Raspoutine retourne pourtant sur ses terres. À Pokrovskoïé, où il s'est fait construire une somptueuse demeure, il est même accompagné de quatre belles jeunes femmes[49]*, dont Olga Lokhtina, sa première conquête de Saint-Pétersbourg. Les rumeurs sur son compte n'en cessent pas pour autant. Serait-il un* khlyst, *un adepte de cette secte interdite sacralisant le péché pour mieux l'exorciser ? Dans cette perspective, des enquêtes diligentées en haut lieu sont menées tambour battant au cœur même de la Sibérie. Théophane en personne, le confesseur émérite des Romanov, est dépêché par*

la tsarine pour en avoir le cœur net.

*

La « guérison miraculeuse » d'octobre 1907 est plus qu'une affaire privée, c'est un événement politique. Miracle ou non, Raspoutine fait désormais partie de la grande histoire russe. Certes, avec le recul, nous savons aujourd'hui que l'aspirine prescrite par les médecins avait un effet anticoagulant sur le patient, et qu'en écartant ce médicament, le *starets* a paradoxalement calmé les douleurs de l'enfant. Au diable les bains de boue chaude prescrits par les médecins du tsar, la seule chose dont Alexis avait besoin était la présence rassurante du *starets*.

« Notre Ami »

Ce jour-là, la foi a eu raison de la science. Mais là n'est plus la question. L'important est que la tsarine croit aux dons divins de son visiteur, qu'ils soient réels ou non. En conséquence, à compter de l'automne 1907, Raspoutine devient irréprochable, incontournable, intouchable ! Il est le sauveur du tsarévitch, l'homme du peuple inspiré par le Tout-Puissant, le champion de la Russie profonde et éternelle, en bref le « Nouvel Ami » attitré de la famille royale. En sa qualité de thaumaturge officiel de la Cour, le moine sibérien acquiert un statut inégalé depuis l'avènement de Nicolas II. En cette fin d'année 1907, un moujik illettré devient le « tsar de l'ombre », celui qui peut se permettre d'interpeller les souverains de Russie sur un pied d'égalité et de surgir dans les couloirs du palais impérial comme bon lui semble. Chose impensable quelques mois plus tôt, Grigori intervient à l'improviste à Tsarskoïé Sélo sans qu'il ait même besoin, au préalable, de demander la moindre audience. Une faveur étonnante dont ne peuvent se glorifier même les plus hauts dignitaires de l'Empire ; un privilège irritant qui a tôt fait d'agacer pour ne pas dire contrarier certains intimes du tsar, à commencer par la grande-duchesse Militza elle-même, la princesse monténégrine qui a introduit le « mauvais ange » auprès du couple impérial. Militza reproche ainsi à son protégé de se rendre au palais sans même la prévenir. Pis encore, elle ne supportera pas de savoir le Sibérien se promener dans les rues de son village natal aux bras de simples paysannes. À n'en pas douter, l'emprise grandissante de Raspoutine sur la famille impériale est inséparable de l'hostilité que lui manifeste de nombreux sujets de la Cour. À mesure que l'influence du moujik grandit auprès du couple impérial, le cercle

de ses détracteurs s'élargit. Ainsi commence le temps des suspicions…

L'ombre des khlysti ?

Automne 1907. Le héros de la capitale est de retour en Sibérie ! Pendant cinq longs mois, l'intrus de Tsarskoïé Sélo se taille une véritable réputation d'idole sur ses propres terres. À Pokrovskoïé, tout le monde se presse sur le passage de l'homme qui a poussé les portes du palais impérial et séduit l'entourage des Romanov. Illustration de cette ascension fulgurante, sa nouvelle isba. Plus vaste, plus haute et plus resplendissante que son ancienne demeure, elle traduit à elle seule la renommée récente du *starets*. Et Raspoutine de multiplier les provocations, arborant ostensiblement une croix pectorale en théorie portée par les seuls prêtres. Mais elle lui a été offerte par le tsar. Un tel présent ne se refuse pas ! Aussi l'Ami des Romanov suscite-t-il quelque critique, en particulier de la part de l'évêque de Tobolsk, le pope Pierre Ostroumov.

En janvier 1908, une perquisition est ordonnée au domicile de Raspoutine. Si sa culpabilité est attestée, l'orgueilleux *starets* ne pourra plus fréquenter la famille impériale. Il s'agit entre autres de prouver les liens étroits qu'entretiendrait le « mauvais ange » avec la secte interdite des *khlysti*.

Fondée au XVIIe siècle par un paysan de la Haute-Volga nommé Daniel Philippovitch[50], la secte des *khlysti* « enseignait une sorte de doctrine panthéiste empruntée au christianisme mystico-anarchiste qui s'était développé en Russie au cours des siècles en réaction à l'Église officielle, à sa hiérarchisation et à son étatisation[51] »… Mouvement mystique aussi étrange que dépravé, son principal cheval de bataille, à l'aube du XXe siècle, est de vouloir laver le péché par le péché lui-même. Tout en refusant catégoriquement le mariage et le baptême, les adeptes de cette secte obscure de flagellants s'adonnent en effet aux mœurs les plus dissolues. Sacralisant la fornication collective et le mouvement corporel, les *khlysti*[52] se réunissent clandestinement dans des granges, dans des caves ou encore des abris souterrains pour mieux assouvir leurs besoins sexuels illimités. Un vrai délire érotico-religieux ! Se rassemblant parfois dans des clairières à la faveur de la nuit, les *khlysti* forment alors un cercle et entament une danse en se balançant frénétiquement. De plus en plus vite pour mieux appréhender la présence divine. Une fois cette phase rythmique achevée commencent de véritables bacchanales. Se tordant et se roulant par terre, tous les participants s'enlacent, s'embrassent et forniquent à tout-va.

À les écouter, leur vie débridée serait indissociable de leur vie pieuse. Encourageant le péché de la chair pour mieux l'expier, les *khlysti* bravent les

enseignements de l'Église orthodoxe officielle et se livrent à des danses effrénées où ils louent le repentir pour mieux accéder à la plénitude et au salut. Et là ne s'arrête pas la provocation ! Car selon les adeptes de cette théologie « libératrice », le Christ ne serait nullement consubstantiel au Père. Dissocié de Dieu, Jésus leur apparaît tout au plus comme un homme fait de chair et de sang, un éducateur et un guide spirituel. Mieux encore, « chaque homme peut devenir le Christ et chaque femme une mère de Dieu ».

Apôtre des vertus du péché

Que serait un monde sans tentations ? Aux dires des *khlysti*, il n'y aurait alors pas de péché, et ainsi pas de pénitence possible ; en conséquence, les portes du salut demeureraient fermées. La meilleure façon de servir Dieu est donc de céder à la tentation pour ensuite mieux goûter au plaisir du repentir ! Céder au péché pour mieux s'en délivrer, telle est leur philosophie. Les hommes ne pourraient apprécier le Bien s'ils ne connaissaient pas au préalable tous les effets du Mal. Bref, seul le pardon mène à l'extase.

Cette théorie, Raspoutine semble la défendre avec ferveur. Serait-il un *khlyst* pour autant ? Là est toute la question. Car il en accuse tous les symptômes, même si rien ne permet de prouver son appartenance manifeste à cette secte. À l'exemple des flagellants, Raspoutine boit, chante et danse en tournoyant sur lui-même jusqu'à en perdre l'équilibre. Dans les rues de son village, il n'hésite pas à enlacer et à embrasser ses admiratrices, et ce sous le nez même de sa propre femme, laquelle feint l'indifférence.

La marque de la secte *khlyst*, Raspoutine la porte aussi bien dans son comportement, sur les plis de sa tunique qu'au cœur de ses pensées. Et, pourtant, Raspoutine nie catégoriquement tout lien avec la secte interdite. Au grand dam de ses détracteurs, de Beriozkine, l'inspecteur du séminaire de Tobolsk à Militza, rien ne permet d'attester l'appartenance du moujik à cette clique de dépravés, ni même à aucun autre mouvement sectaire. « Les tableaux et les icônes trouvés dans la maison de Raspoutine "n'ont pas été décrits alors qu'ils sont souvent révélateurs de l'hérésie *khlyst*"[53] », souligne l'envoyé de Tobolsk. Malgré le manque de résultats de l'enquête policière, les ennemis du « mauvais ange » n'en démordent pas : Raspoutine est un imposteur doublé d'un hérétique ; il ne doit en aucun cas regagner Saint-Pétersbourg. Un véritable travail de sape de la réputation de Raspoutine est entrepris auprès de la tsarine. Au printemps 1908, cédant à l'insistance de Militza, Alexandra décide d'en avoir le cœur net. Elle envoie donc à Pokrovskoïé son propre confesseur : Théophane…

Quand Théophane défend Raspoutine

Si l'appartenance du *starets* à une secte est prouvée, alors le couple impérial sera obligé de s'en séparer ; car les *khlysti* sont des hérétiques, des criminels d'inspiration mystique mélangeant habilement fornication et prédication, des contestataires du régime des Romanov. Mais l'équation n'est pas si simple. À aucun moment, Raspoutine ne se réclame du mouvement *khlyst*. Mieux encore, le moujik sibérien se fait le champion du tsarisme et clame à qui veut l'entendre que Nicolas II aura toujours le soutien de son peuple. Raisonnable sans être servile, respectueux sans être admiratif, le *starets* est le meilleur ambassadeur du tsar. Ce qu'il entend défaire, c'est avant tout l'armada bureaucratique qui entoure le régime des Romanov.

Après avoir vécu pendant près de quinze jours chez le « mauvais ange » et rendu visite au *starets* Macaire, toujours en poste au monastère de Verkhotourié, le confesseur attitré des Romanov en conclut à l'innocence de son hôte. Mieux, il n'est pas loin de penser que l'esprit divin habite cet étrange moujik. Il en veut pour preuve le récit de ses apparitions. Car, aux dires de Raspoutine, la Vierge mais aussi les apôtres Pierre et Paul seraient descendus du ciel pour l'assurer de leur soutien. Convaincu non seulement de l'honnêteté intellectuelle mais aussi de la « sainteté » du moujik, Théophane repart de Sibérie pour la capitale avec le sentiment d'avoir côtoyé le « sauveur de la Russie ». Arrivé au pied d'Alexandra Feodorovna, le théologien attitré de Sa Majesté ne peut cacher son enthousiasme pour Grigori. Des propos qui ne peuvent qu'encourager l'impératrice à continuer à croire à sa bonne étoile.

Un saint doublé d'un satyre

De retour à Saint-Pétersbourg, au printemps 1908, Raspoutine ne peut que constater qu'il bénéficie d'un surcroît de popularité. On lui fait bien des honneurs ; partout où « l'homme de Dieu » passe, en particulier dans le cercle de sa maîtresse Olga Lokhtina, c'est l'effervescence des grands jours. Les grandes dames de la capitale brûlent d'envie de voir, d'entendre sinon de toucher le Sibérien qui a séduit l'impératrice, le « phénomène des steppes ». Et Raspoutine d'enlacer, d'embrasser et de danser, manifestant ainsi sa joie ! On l'honore comme le nouveau messie, on lui prête de nombreux dons. Assurément, l'année 1908 consacre l'apogée de la vague raspoutinienne.

Un véritable mythe commence à se former autour de la personnalité de Raspoutine. Homme exceptionnel, il est aussi à l'aise à la ferme que dans un salon. « Dans son village, il laboure et ensemence la glèbe, alors qu'en ville il

laboure et ensemence les âmes[54]. » Au fil des semaines, le *starets* de Pokrovskoïé hypnotise son auditoire, ébranlant les préjugés de la haute société pétersbourgeoise. Il a beau heurter les mots et manquer parfois d'éloquence ou de vocabulaire, il n'en marque pas moins ceux qui l'entourent, par la simplicité et la justesse de ses propos. Les hommes s'extasient devant son discours, et certaines femmes fantasment sur ses performances sexuelles ! D'aucunes dissertent même sur son pénis, qui serait d'une taille exceptionnelle. Cet étonnant mariage entre le plaisir charnel et la foi intrigue autant qu'il agace.

Plus encore que son aura, son influence sur les décisions de l'empereur se met à en offusquer plus d'un, à commencer par le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, surnommé l'« Oncle redoutable », et les anciennes protectrices de Grigori, les princesses monténégrines. Celles-ci s'indignent[55] en particulier de l'influence grandissante, irrationnelle, qu'exerce Raspoutine dans le cercle pourtant très fermé de la famille impériale. Militza estime qu'il abuse de la fragilité psychologique de l'impératrice. Derrière le masque du devin et du thaumaturge se cacherait le visage d'un homme beaucoup moins respectable, coureur de jupons invétéré aux dires de l'une des deux sœurs monténégrines. Avec sa barbe hirsute, son long nez et ses petits yeux bleus rapprochés, Raspoutine n'obéit pourtant pas aux canons classiques de la beauté. C'est sans compter la fascination qu'il exerce.

Pis encore, ce moujik illettré, alcoolique et dépravé fait bientôt figure de nouveau ministre des Affaires étrangères ! Lors de la crise des Balkans de 1908, il intervient ainsi directement sur l'échiquier des relations internationales en incitant le tsar à renoncer à la guerre. Un scandale aux yeux des détracteurs du *starets*. Partisane de l'intervention russe contre l'Autriche, la presse tire à boulets rouges contre
ce moujik qui ose s'ingérer dans les affaires de l'État…

Grigori prophétise la Révolution !

Tout commence en octobre 1908, à la faveur de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Empire austro-hongrois. S'ensuit un énorme émoi dans la péninsule Balkanique. Les Serbes, les premiers, s'insurgent de voir leurs « frères » asservis par les impérialistes autrichiens. Et les Monténégrins de leur emboîter le pas. En dignes orthodoxes, ils se tournent les uns comme les autres vers la Sainte Russie. À Saint-Pétersbourg même, l'initiative de Vienne soulève l'indignation générale. Des journalistes aux milieux de la finance en passant par le sujet lambda, tous brandissent l'étendard de la revanche. Apparemment,

l'entourage impérial, à l'exception de la tsarine, milite en faveur d'une intervention armée de la Russie pour chasser les Autrichiens de Bosnie. L'Oncle redoutable est particulièrement remonté et les sœurs monténégrines[56], directement impliquées, pressent le tsar de se porter au secours de ses « frères slaves ».

Malgré le climat belliciste qui prévaut, Nicolas II temporise. Outre sa femme, son Premier ministre Stolypine le met en garde contre toute précipitation guerrière. Si elle avait lieu, la guerre déborderait rapidement le cadre des Balkans et s'étendrait à l'ensemble de l'Europe. Le tsar sait pertinemment qu'une guerre contre l'Autriche impliquerait obligatoirement un élargissement du conflit à l'Allemagne. Et la Russie n'est pas encore prête à relever le défi.

Il y a de cela trois ans à peine, en 1905, le pays des Romanov a subi un sévère rappel à l'ordre contre le Japon. Une humiliation qui a ébranlé les bases mêmes de l'Empire comme l'a attesté la vague révolutionnaire qui s'en est suivi. Cinq ans après la défaite de Tsoushima, la Russie souffre toujours des mêmes maux. L'archaïsme de ses structures industrielles et la déficience de son système de transport[57] sont toujours visibles. De ces faiblesses récurrentes, Raspoutine est parfaitement conscient. Si la Russie prête main-forte aux Serbes, professe-t-il, non seulement elle risque une défaite mais le régime peut s'écrouler très vite après un brutal soulèvement du peuple, révolte sans précédent en comparaison de laquelle les soubresauts de l'année 1905 paraîtraient tout à fait anodins. Bref, la guerre accouchera nécessairement de la révolution[58].

Le moujik sibérien se prononce ainsi ouvertement contre l'intervention de la Russie aux côtés de la Serbie et du Monténégro. Et, contre toute attente, après moult hésitations, Nicolas II renonce à secourir ses « frères slaves ». Une prise de position qui ne tarde pas à ulcérer les partisans de l'option militaire. À compter de cet instant, Raspoutine devient la cible de toutes les rancœurs, de toutes les suspicions et de toutes les haines. Aux yeux de la presse revancharde, le rôle déterminant de ce simple moujik dans les affaires de la Russie ne peut qu'écorner durablement le prestige de
la Couronne. Il en irait aussi de l'honneur des ministres de la Cour et de celui du pays. Lui aussi partisan de la non-intervention, Piotr Stolypine est directement éclaboussé par ces attaques…

Dans l'œil de mire de Stolypine

« Hérétique », « grossier », « falsificateur », « imposteur », « débauché »… les qualificatifs fleuris ne manquent pas pour définir le nouvel homme fort de Saint-

Pétersbourg. Malgré le rapport favorable de Théophane auprès de l'impératrice, les ennemis du moujik ne désarment pas. Qui plus est, depuis la crise des Balkans, d'aucuns se demandent si Raspoutine n'œuvre pas carrément en faveur de Berlin. Un espion allemand ? Les preuves sont encore trop minces pour étayer cette hypothèse. En attendant de détruire politiquement l'intrus de Sibérie, on s'efforce de saper sa réputation. Même s'il s'est aussi prononcé contre l'intervention russe dans les Balkans, Stolypine est maintenant l'un des hommes politiques les plus remontés contre la présence de Raspoutine au palais impérial. Plus que tout autre, le Premier ministre de Nicolas II ne supporte pas l'influence manifeste de ce moujik illettré auprès des Romanov. Non seulement la famille impériale ne jure que par lui, mais l'homme des steppes se targue de donner des leçons en matière de politique internationale. Autant
le nommer dès à présent au poste de Premier ministre !

Stolypine n'est pourtant pas un champion de l'immobilisme social. Depuis sa nomination à la tête du gouvernement russe en 1906, cet homme brillant doué d'une voix de stentor a engagé de sérieuses réformes pour démocratiser et consolider le régime. Préférant l'évolution à la révolution, Stolypine a ainsi assuré aux paysans les mêmes droits civiques qu'aux autres sujets de l'Empire, et a amélioré la condition de vie des ouvriers. Des réformes qui indisposent les plus conservateurs du régime, lui suscitant quelques inimitiés[59]… Or, voici qu'en cet automne 1908, un paysan surgi de nulle part se voudrait l'équivalent d'un Premier ministre, voire du tsar. Pis, les détracteurs du moujik soupçonnent Stolypine de collusion avec Raspoutine. S'il veut arrêter le torrent des calomnies à son égard, le Premier ministre doit à tout prix se dissocier du prédicateur sibérien.

Pour redresser sa cote de popularité, Stolypine ne voit pas d'autres moyens que de mettre à l'écart le prétentieux *starets*. À compter de l'hiver 1908-1909, son objectif affiché est d'éloigner définitivement Raspoutine du tsar, si ce n'est de Saint-Pétersbourg. Une fois encore, une enquête policière est diligentée au cœur de la Sibérie, à Pokrovskoïé même. Il s'agit de prouver la conduite irresponsable et impardonnable de Raspoutine auprès de la gent féminine. Une rumeur persistante accuse nommément le *starets* de fréquenter des prostituées aux bains de vapeur et de s'adonner à des jeux douteux. Nu comme un ver, le *starets* « se fouettait furieusement le corps avec un balai de brindilles pour activer la circulation sanguine. Rougi et luisant de transpiration, il se frappait, se punissait, expiait avec délices la faute d'être un homme à l'épiderme salissant, tout en encourageant son accompagnatrice à l'imiter[60] ». À n'en pas douter, l'ombre des

khlysti plane de nouveau sur ce séducteur sans égal…

Interdit de séjour à Saint-Pétersbourg

Et l'étau de se resserrer autour de Raspoutine. Dès le début de l'année 1909, le rapport du général Guerassimov est catégorique : l'homme de Sibérie est un imposteur, un illusionniste hors pair qui a su habilement profiter de la crédulité de ses interlocuteurs, si prestigieux soient-ils. Mais là n'est pas le plus grave : l'affabulateur se servirait de son ascendant sur les femmes pour en abuser sexuellement. En entendant le rapport du chef de l'Okhrana, Stolypine ne peut cacher son dégoût et sa répulsion pour ce personnage aussi menteur que dépravé. Aussi décide-t-il d'en avertir immédiatement le tsar ; il en irait de la survie politique de l'Empire. À Tsarskoïé Sélo, il demande formellement à l'empereur de fermer sa porte à cet imposteur. C'est sans compter l'attachement profond qui unit Raspoutine à la famille impériale. Éperdument amoureux de sa femme, laquelle ne jure que par son « Nouvel Ami », Nicolas ne peut se résoudre à congédier l'homme qui a guéri Alexis. Dénonçant un tissu de calomnies, le tsar rétorque à Stolypine : « N'aurions-nous pas le droit, l'impératrice et moi, d'avoir nos propres relations, de voir qui bon nous semble[61] ? » Devant l'insistance de son interlocuteur, Nicolas promet du bout des lèvres de ne plus voir l'Ami de se femme…

Dépité par l'attitude du tsar, le Premier ministre ne se décourage pas pour autant. Loin d'abandonner la surveillance policière de Raspoutine, Stolypine décide d'agir au plus vite, décrétant son expulsion de la capitale puis sa déportation en Sibérie. Ordre est d'abord donné d'arrêter l'imposteur à son retour de Tsarskoïé Sélo, sur les quais mêmes de la gare de Saint-Pétersbourg.

Peine perdue. Averti des projets de l'Okhrana par un aide de camp du tsar, Raspoutine fausse compagnie aux policiers qui le suivent et file droit vers la campagne[62]. Quelques jours plus tard, le trouble-fête de Saint-Pétersbourg réintègre sa maison de Pokrovskoïé. En apprenant la nouvelle, Stolypine ne paraît pas contrarié pour autant. Après tout, l'essentiel est que Raspoutine se soit éloigné de la capitale. Qu'il s'installe en Sibérie et qu'il y reste, c'est le vœu le plus cher exprimé par le Premier ministre ! Aussi l'ordre de déportation n'est-il plus de mise…

Au secours d'Iliodore

L'éclipse de Raspoutine est cependant de courte durée. Elle ne dure pas plus de quelques semaines. Entre-temps, son adversaire le plus coriace, le général

Guerassimov, a été remplacé par Kourlov, un officier qui se montre beaucoup moins intransigeant à l'égard du moujik perturbateur.

De retour à Saint-Pétersbourg, le *starets* honni se refait en effet une santé politique. Renonçant désormais à le poursuivre, par peur de se mettre les Romanov à dos, Stolypine laisse l'intrus de Sibérie errer dans les rues de la capitale comme bon lui semble. Il n'en faut pas plus à notre visiteur pour se remettre d'aplomb. Et Raspoutine de se mêler à présent des affaires du Saint-Synode[63]… Il s'attaque notamment au cas Iliodore.

Hiéromoine[64] de son état, ce fils de sacristain âgé de vingt-huit ans défraie la chronique, et à plus d'un titre. Avec ses pommettes saillantes, son large visage, il proclame haut et fort être le nouveau roi de Galilée tout en niant catégoriquement la résurrection du Christ. À ses yeux, seule serait éternelle la parole de Dieu. Serge Troufanov – son vrai nom – est aussi un va-t-en-guerre permanent, un trublion incontrôlable. Alors en poste à Tsaritsyne[65], prédicateur exalté, antisémite, il ne reconnaît aucune autorité, qu'elle soit laïque ou religieuse, et se montre tout aussi implacable envers les extrémistes de gauche[66]. À ses yeux, seul le tsar, maître de l'éternelle Russie, mérite le respect. Au diable les capitalistes, clique de francs-maçons et suppôts de la bourgeoisie, tout au plus une bande de « youpins et d'intellectuels, de richards et de fonctionnaires » qui vivraient aux dépens du peuple, plongé dans la misère. Une misère bien sûr ignorée de Nicolas II selon Iliodore, car « l'odieuse bourgeoisie » cacherait au souverain l'état réel des Russes.

Au début de l'année 1909, ces invectives incessantes contre l'État et surtout contre l'Église orthodoxe finissent par courroucer le haut procureur du Saint-Synode. Aussi l'impétueux hiéromoine est-il muté dans un monastère à Minsk. Il n'en faut pas plus à Raspoutine pour prendre la défense de son ami Iliodore. Hormis leur délire mystique, leur dégoût pour les bureaucrates et leur admiration sans bornes pour le tsar, rien ne rapproche pourtant les deux prêcheurs. Raspoutine et Iliodore paraissent même aux antipodes l'un de l'autre. Certes, tous les deux sont des hommes de Dieu, des prophètes et des exaltés, mais quand l'un verse dans la haine et la révolte à outrance, l'autre prêche l'amour et la réconciliation de tous. Quoi qu'il en soit, Raspoutine plaide la cause de son ami devant Nicolas II. Une intervention payante. Connaissant le jeune hiéromoine pour l'avoir déjà rencontré chez Anna Vyroubova, le tsar obtempère, nouveau « miracle » à mettre sur le compte du Sibérien. Oublié, le fornicateur, passé sous silence, le falsificateur, Raspoutine est redevenu une personne respectable et fréquentable. Contre toute attente, Iliodore réintègre son monastère de

Tsaritsyne…

« Mes enfants, voici votre bienfaiteur ! »

Reconnaissant envers son « libérateur », le banni de Minsk invite Raspoutine à le rejoindre. Accompagné d'Hermogène, le *starets* de Pokrovskoïé reçoit un véritable triomphe dans les rues de Tsaritsyne. « Mes enfants, voici votre bienfaiteur ! s'exclame Iliodore. Remerciez-le ! » Et la foule de se presser autour de Raspoutine. Certains se jettent à ses pieds, d'autres lui baisent les mains. Qu'ils soient riches ou pauvres, les sujets de Tsaritsyne semblent lui vouer un véritable culte. Le Messie lui-même n'aurait pas pu imaginer meilleur accueil. Peu habitué à déchaîner une telle liesse populaire, Raspoutine s'enthousiasme à son tour et bénit cette foule si acquise à sa cause. « Chers Papa et Maman, écrit-il le soir même à propos de son triomphe au couple impérial, des milliers de gens me courent après… Il faut donner une mitre au petit Iliodore[67]. » Nonobstant, Grigori invite à son tour le jeune hiéromoine à découvrir son lointain village. En novembre 1909, l'enfant terrible de Tsaritsyne est l'invité d'honneur de Pokrovskoïé. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette visite en apparence anodine va être lourde de conséquences.

Quand Raspoutine se vante

Sans présager du futur, une fois n'est pas coutume, Raspoutine reçoit Iliodore dans le confort tout neuf de sa demeure. Se laissant aller aux confidences, le *starets* sibérien se vante alors de la fascination qu'il exerce auprès de la famille Romanov, en particulier sur l'impératrice et ses filles. À ses dires, Alix et les grandes-duchesses seraient passées littéralement sous sa coupe. Preuve à l'appui : il sort de ses tiroirs une lettre de la tsarine datant de quelques mois. En lisant les mots de l'impératrice, Iliodore écarquille les yeux, s'étonnant de tant de candeur et d'intimité : « Mon inoubliable ami et maître, sauveur et conseiller, écrit-elle, combien ton absence me pèse ! Mon âme ne trouve la paix et je ne me sens détendue que lorsque toi, mon maître, tu es assis à mes côtés, que je te baise les mains et que je pose ma tête sur ta sainte épaule. Ô combien je me sens alors légère et je n'ai qu'un seul désir : m'endormir pour l'éternité sur ton épaule et dans tes bras… Reviens vite. Je t'attends et souffre sans toi… Celle qui t'aime pour l'éternité[68]. » Signé *M* comme « Maman » ! Un document aussi étonnant qu'explosif.

Les lettres des grandes-duchesses sont du même acabit. De Tatiana à Maria en passant par Olga et Anastasia[69], toutes expriment avec la même naïveté que leur

mère la tendresse infinie qu'elles éprouvent pour le « saint homme ». Pour Iliodore, ces révélations sont de véritables bombes à retardement. Des lettres intimes frappées du sceau impérial ? Le trublion de Tsaritsyne n'en revient pas. Comment son interlocuteur a-t-il pu ainsi séduire à ce point la tsarine et les siens ? À n'en pas douter, ces documents sont authentiques. Iliodore a-t-il déjà l'idée d'utiliser ces lettres pour saper la réputation de son ami ? Sans doute envieux de la place privilégiée occupée par le *starets* sibérien auprès de la famille impériale, Iliodore décide d'en dérober quelques-unes. La vantardise de Raspoutine risque de lui coûter cher…

Accusé de viol !

Se confier à Iliodore a sans doute été l'une des plus grandes erreurs du moujik. Ambitieux et sans scrupules, le jeune prédicateur est jaloux de la popularité de son « sauveur ».

De retour à Tsaritsyne, les deux prêcheurs provoquent un véritable mouvement de foule. Mais, au grand dam d'Iliodore, Raspoutine a maintenant largement la faveur du public. On se presse autour de lui, pour mieux le toucher, le sentir ou encore écouter sa voix. Les larmes le disputent aux rires, les cris aux prières. Parmi ceux qui entourent Grigori de tous les superlatifs, les plus exaltés sont sans conteste les femmes ; une adoration qui confine à la superstition la plus échevelée. Un simple bout de ficelle rappelant une bague leur procure la joie la plus absolue, croyant à tort ou à raison que ce cadeau, venant d'un supposé saint, est synonyme de mariage et de bonheur dans un avenir proche. Plongé dans cette ambiance de délire mystique, Raspoutine se sent on ne peut plus à l'aise. Lors de son grand départ de Tsaritsyne, en décembre 1909, la gare est inondée d'admirateurs, lesquels ne peuvent cacher leur émotion de voir partir le « saint homme ». Le tsar lui-même n'aurait pu rêver mieux. Une atmosphère de liesse et de ferveur qui tranche singulièrement avec l'accueil reçu à Saint-Pétersbourg…

Loin des clameurs de Tsaritsyne, Raspoutine n'est en effet plus en odeur de sainteté dans les salons feutrés de la capitale. L'heure est aux railleries, aux accusations et aux complots de toutes sortes. À son grand étonnement, Raspoutine est la cible de critiques tous azimuts. À commencer par celles de son ancien protecteur, Théophane en personne. Lui qui encore deux ans plus tôt faisait l'éloge du *starets* sibérien auprès de l'impératrice est maintenant l'un de ses plus impitoyables détracteurs. Le nouvel évêque de Saint-Pétersbourg[70] accuse sans détour le *starets* d'« égarement spirituel ». Et l'accusation d'appartenir à la secte des *khlysti* de refaire surface.

La raison ? Le témoignage accablant de plusieurs dames. L'une d'elles, Khiona Berladskaïa, crie au démon. Selon cette dernière, le « saint homme » aurait abusé d'elle dans un wagon de chemin de fer ! À nouveau, Théophane va trouver Alix[71]. Et il ne mâche pas ses mots : « Raspoutine est un violeur et un débauché ! » Mais la tsarine fait la sourde oreille. Car critiquer son ami, le « sauveur de son fils », revient à critiquer le trône. Et Alexandra Feodorovna d'excuser le comportement singulier de l'illustre moujik. Elle prétend ainsi que ses qualités de saint ne l'empêchent pas de rester un homme ; ainsi peut-il parfois céder à la tentation de la chair. Des propos qui laissent sans voix l'ecclésiastique. Devant une telle mauvaise foi, Théophane préfère se retirer…

Les scandales se rapprochent du trône

La protection de « Maman » ne fait qu'attiser la haine contre le « saint démon ». Dépité et ulcéré, Théophane jure dorénavant la perte de l'imposteur venu de Sibérie. « Un démon sous les apparences d'un saint », telle apparaît la véritable personnalité de Raspoutine selon le recteur de l'académie de Saint-Pétersbourg. En février 1910, la presse elle-même renchérit. À l'exemple des *Nouvelles moscovites*, dirigées par le monarchiste Novosselov, elle s'émeut de voir un mythomane surgi des steppes prendre les rênes de l'Empire russe. Aux dires des journaux de droite mais aussi des intellectuels de gauche, Raspoutine ternirait durablement le prestige de la Couronne. À leurs yeux, la Russie ne pourrait plus longtemps être dirigée par un tsar de l'ombre à la fois débauché, analphabète et hérétique. Un « monstre » jugé aussi rusé que dangereux pour la société. Aussi les détracteurs du moujik redoublent-ils de violence dans leurs attaques, n'hésitant pas à faire courir les bruits les plus incroyables sur l'hôte indésirable de Tsarskoïé Sélo…

Le palais même de Tsarskoïé Sélo bruisserait de rumeurs selon lesquelles Raspoutine aurait littéralement choqué la nurse du petit Alexis, ainsi qu'une demoiselle d'honneur de Sa Majesté. Cela vire au feuilleton de mauvais goût. Répondant aux noms de Marie Vichniakova et de Sophie Tioutcheva, les deux femmes s'indignent ouvertement du comportement de l'hôte de la famille impériale. Quand la nurse prétend carrément avoir été violée[72], la demoiselle d'honneur parle d'attitude ambiguë du *starets*, lequel s'infiltrerait la nuit dans la chambre des grandes-duchesses, alors qu'elles ne sont vêtues que de simples chemises de nuit. Une ambiance malsaine aux dires de Sophie Tioutcheva, femme approchant la cinquantaine. Elle ne lésine pas sur les mots. Selon elle, Raspoutine est un adepte de la secte *khlyst* doublé d'un pervers patenté ; il

prendrait un malin plaisir
à déshabiller les princesses et se livrerait à des attouchements
à caractère sexuel. En entendant ces commérages, la tsarine ne peut contenir sa colère. « Ce sont là les calomnies habituelles contre ceux qui vivent comme des saints ! » Sur ces fortes paroles, elle décide de congédier sur-le-champ et la nurse et
la demoiselle d'honneur[73]. Mesure disciplinaire sanctionnant le « mauvais esprit » de ces femmes qui n'ont pas su reconnaître un saint parmi les hommes…

« Un loup sous la peau d'un agneau »

Automne 1910. À mesure que l'étau se resserre autour de son Ami, la tsarine se radicalise. Conformément à ses ordres, les deux femmes accusatrices sont expulsées du palais de Tsarskoïé Sélo. Au rectorat de l'académie de théologie, cette décision impériale provoque l'indignation et la fureur. Théophane, le premier, ne décolère pas. Sa rage est d'autant plus folle qu'il avait lui-même précipité Marie Vichniakova et Sophie Tioutcheva dans les bras du prétendu « saint homme ». Considérant désormais son ancien protégé comme un pestiféré, le nouvel évêque de Saint-Pétersbourg se reproche sa trop grande naïveté à l'égard d'un homme qui l'a sensiblement trompé. Expulsé à son tour de Saint-Pétersbourg vers la Crimée par Alix, Théophane n'en continue pas moins sa contre-offensive. Relégué au diocèse de Tauride, à Simféropol, l'ancien recteur de l'académie de théologie a perdu son titre de confesseur privilégié des Romanov ! Assurément, il ne fait pas bon critiquer Raspoutine en présence de la tsarine. Et, pourtant, Théophane n'en démord pas. À tous ceux qui l'écoutent, à commencer par les sœurs monténégrines et l'évêque Hermogène, l'ancien confesseur de Leurs Majestés dénonce le double jeu du *starets* de Pokrovskoïé – « un loup sous
la peau d'un agneau », commente-t-il amèrement.

À compter de l'automne 1910, le nom même de Raspoutine est devenu une insulte, il devient synonyme de « dépravé ». Au temps de l'envoûtement succède désormais celui de la disgrâce…

49. Outre Olga, trois jeunes admiratrices font partie du voyage, dont une infirmière célibataire et la veuve d'un ingénieur.
50. Aux dires de la légende, Philippovitch serait descendu du ciel à bord d'un char de feu.
51. Y. Ternon, *op. cit.*
52. La plupart du temps, les *khlysti* s'affublent d'une tunique blanche dont les manches très amples descendent jusqu'aux chevilles. Ils la surnomment leur « tunique de ferveur ».

53. E. Radzinsky, *op. cit*.
54. H. Troyat, *op. cit.*
55. Elles sont surtout jalouses de la relation privilégiée qu'entretient Raspoutine avec Anna Vyroubova.
56. N'oublions pas que Militza et Anastasia sont les filles du roi du Monténégro.
57. Voir prologue, p. 22
58. Une opinion également partagée par le général Bogdanovitch, mais aussi par François-Ferdinand d'Autriche-Hongrie. En véritable visionnaire, l'archiduc héritier d'Autriche (le futur assassiné de Sarajevo) déclare dès 1908 : « Je ne ferai jamais la guerre contre la Russie, je ferai tous les sacrifices pour l'éviter. La guerre entre l'Autriche et la Russie finirait soit par la chute des Romanov, soit par la chute des Habsbourg, peut-être par celle des deux. » (Jean-Louis Thiériot, *François-Ferdinand d'Autriche*, Éditions de Fallois, 2005)
59. Piotr Stolypine désire transformer les paysans en véritables propriétaires. Ce réformiste affirmé ne dirige pas moins la Russie avec une main de fer, comme l'attestent de nombreuses exécutions publiques. Quelque 3 000 exécutions sommaires sont recensées entre 1906 et 1909. Les gibets sont surnommés « cravates de Stolypine ». Profondément libéral, Stolypine se heurte à la droite mais aussi à la gauche la plus extrême. Lénine, le premier, craint que les réformes de Stolypine ne réussissent, évitant ainsi à la Russie la Révolution tant attendue. Combattant l'antisémitisme du Saint-Synode, le Premier ministre n'est pas non plus en odeur de sainteté auprès de ses membres les plus radicaux.
60. V. Fedorovski, *op. cit*.
61. Général Guerassimov, *Tsarisme et terrorisme*. *Souvenirs 1909-1912*, Plon, 1934.
62. Les circonstances de sa fuite en Sibérie sont encore obscures.
63. Il entend surtout occuper le poste de Jean de Cronstadt, lequel est mort en décembre 1908.
64. Prêtre oriental qui appartient à l'ordre monastique.
65. L'ancien nom de Stalingrad.
66. Tout en fustigeant les exploiteurs du peuple, Iliodore est le plus implacable des orthodoxes et se montre particulièrement hostile à toute idée de révolution.
67. Andréi Almarik, *Raspoutine*, Seuil, 1982.
68. H. Troyat, *op. cit.*
69. Âgées de huit à quatorze ans.
70. Promu évêque en février 1909.
71. Pour ne rien arranger, la rencontre se fait en présence d'Anna Vyroubova, une inconditionnelle de Raspoutine.
72. Âgée de trente-sept ans, cette jeune femme blonde était vierge tout en étant d'une extraordinaire beauté.
73. Sophie Tioutcheva n'aurait pas agi de sa propre initiative. Ce serait une amie d'Ella, sœur de la tsarine et ennemie résolue de Raspoutine. Placée à la tête du couvent Marthe-et-Marie, elle est aussi très proche du prince Félix Youssoupov, un homme amené à jouer un rôle capital dans la disparition finale du Sibérien.

6
La conjuration des prophètes

« Raspoutine est un réceptacle du Diable,
le temps viendra où le Seigneur le punira,
lui et ceux qui le protègent. »
Théophane

La gloire de Raspoutine est inséparable des interrogations qui l'entourent et le temps de son ascension indissociable de celui de sa disgrâce. Source de tous les scandales et de toutes les rumeurs, Raspoutine ne tarde pas à être la cible de tous les complots. Désormais, à Saint-Pétersbourg, l'homme des steppes fédère tous les mécontentements : ceux du Parlement, de la presse et de l'Église. Un véritable tour de force. Ses adversaires refusent qu'un paysan dépravé et illettré puisse avoir plus d'influence sur le devenir du pays que les ministres eux-mêmes. Pire, son intimité excessive avec la famille impériale, en particulier avec la tsarine, contrarie ses ennemis et indispose ses amis. À compter des années 1910-1911, rien ne va plus entre Raspoutine et ses anciens protecteurs. Le divorce est consommé entre le protégé de la tsarine et le Saint-Synode. Autour de Raspoutine, les rumeurs grandissent en même temps que son influence occulte. L'assassinat de Stolypine ne fait qu'aggraver les choses. L'Église, la Cour et la presse accusent ouvertement Raspoutine de mener le régime tsariste à sa perte. Son pèlerinage à Jérusalem n'arrange rien. Tous ceux qui le soutenaient se retournent contre lui ; l'homme providentiel de 1905 n'est plus. Raspoutine, un saint ermite ? Pas le moins du monde au regard de ses détracteurs ; tout au plus un exalté de la foi, qui ose justifier la débauche et sacraliser l'acte sexuel. Devant tant de turpitudes affichées, l'évêque Théophane n'hésite plus à qualifier le starets *sibérien de « réceptacle du Diable ». Même le moine Iliodore finit par se retourner contre Raspoutine. En décembre 1911, « l'homme le plus indésirable de la Cour » est victime d'un guet-apens. Ses anciens protecteurs tentent de le tuer…*

*

Incontestablement, le mystère qui entoure la famille Romanov exacerbe les ressentiments contre Raspoutine. En s'isolant de la société pétersbourgeoise par souci de préserver des regards la maladie de leur fils, Alix et Nikki ont suscité inquiétudes et suspicions. Or, voici qu'un « sale moujik » illettré s'est invité au palais impérial en passant par la petite porte, est devenu l'intime des princesses Romanov, tutoie le couple impérial et se permet de donner des conseils en matière de politique. Des prérogatives insupportables aux yeux des courtisans du couple impérial. Alors même que d'aucuns attendent parfois plusieurs mois de se voir accorder une audience auprès du tsar. Pour couronner le tout, Raspoutine se révèle un pervers sexuel qui déshonore le pouvoir. Ses ennemis n'en démordent pas, ce prédicateur « rusé et faux » risque de désacraliser la fonction impériale, voire de précipiter la chute du régime.

Raspoutine tente en vain de devenir prêtre

À Tsarskoïé Sélo même, la tsarine vitupère toutes les calomnies proférées contre « l'homme de Dieu ». Persuadée d'avoir affaire à un saint, elle décrète la guerre aux ennemis de son Ami. La tsarine est particulièrement remontée contre Stolypine. À force de réclamer le départ du *starets*, le plus grand réformateur de Russie a perdu ses bonnes grâces. Il risque même son poste ! En cette fin d'année 1910, des rumeurs circulent sur une éventuelle destitution du Premier ministre et son probable transfert dans le Caucase. Il serait alors relégué au poste de gouverneur général.

Quoi qu'il en soit, pour faire taire le flot incessant des calomnies et autres attaques de la part de la presse et de l'Église, le couple impérial se résout à ne plus rencontrer Grigori dans l'enceinte même du palais. N'allons pas croire pour autant que les entrevues cessent entre la tsarine et son Ami ! À défaut de voir l'Ami à Tsarskoïé Sélo, Alix le rencontre en effet secrètement chez Anna Vyroubova.

De son côté, Raspoutine ne comprend pas l'acharnement de ses adversaires. Serait-ce parce qu'il serait un simple moujik ou ne ferait pas partie du Saint-Synode et de la hiérarchie ecclésiastique ? Pensant à tort que son engagement dans la prêtrise pourrait freiner les ardeurs de ses adversaires, le « *starets* indésirable » s'empresse alors d'ingurgiter les Évangiles. En vain. Non seulement il se révèle incapable de retenir le moindre passage des textes sacrés, mais il interprète le message de Dieu à sa guise, ne tenant nullement compte des remarques de son instructeur Iliodore. Le hiéromoine de Tsaritsyne ressort lui-

même de cette expérience complètement déboussolé. Après le choc des révélations des lettres de la tsarine, l'affaire de la prêtrise le fait d'autant plus douter de la nature divine de son illustre « élève ». Et le fossé de s'agrandir entre les deux religieux à l'occasion de la mort de Léon Tolstoï. Nous sommes en novembre 1910. Quand Raspoutine défend avec ferveur la mémoire de l'illustre écrivain, faisant surtout référence à ses talents de prédicateur, Iliodore profère des imprécations contre l'auteur de *Guerre et Paix*, n'hésitant pas à hisser un portrait du célèbre écrivain dans son monastère pour inviter ses sujets à cracher dessus ! Et, pourtant, Raspoutine ne lui en tient nulle rigueur. Preuve en est son attitude quand il apprend que Stolypine a de nouveau décidé d'exclure Iliodore de Tsaritsyne et de le transférer au monastère de Novossil, dans l'évêché de Toula…

De la Sainte Russie à la Terre sainte

Une fois encore, Grigori interfère auprès du tsar pour invalider la décision de son Premier ministre. Le *starets* sait que Nikki apprécie l'impétueux hiéromoine. Mais le scénario de 1909 ne se répète pas. Cette fois, Nicolas II se rallie à l'opinion de Stolypine. Non seulement Iliodore doit cesser ses attaques incessantes contre le gouvernement, mais son dévoué Raspoutine est prié de mettre fin au plus vite à ses turpitudes. Pis encore, le tsar prie l'Ami de sa famille de quitter Saint-Pétersbourg. Une nouvelle qui sidère littéralement le *starets*. Serait-il tombé en disgrâce aussi auprès des Romanov ? Pas tout à fait. Plus que jamais, la tsarine songe à la santé du tsarévitch, lequel a besoin de Raspoutine pour triompher de son mal. Une question alors se pose : les Romanov doivent-ils sacrifier leur enfant pour garantir leur pouvoir et leur autorité ? Entre la survie du régime tsariste et celle d'Alexis, le choix est cornélien.

Pour faire taire les rumeurs, Nikki et Alix suggèrent à leur Ami de se faire oublier quelque temps et de partir en pèlerinage à Jérusalem. Une sanction pour Grigori le débauché ? Non, une récompense pour l'homme de Dieu qui a dû supporter toutes les railleries et toutes les critiques de ses adversaires. Ce voyage en Terre sainte est un acte de foi indispensable pour tout orthodoxe digne de ce nom.

Parti en mars 1911 d'Odessa, Raspoutine traverse la mer Noire sur un bateau à vapeur. En compagnie de six cents autres pèlerins, le Sibérien s'extasie devant la sérénité et la majesté de la mer. Et de clamer à qui veut l'entendre qu'une telle manifestation de beauté ne peut qu'exprimer la toute-puissance créatrice du

Seigneur. Après avoir fait escale à Constantinople, l'Ami des Romanov débarque en Terre sainte et arpente les rues de Jérusalem. Un véritable choc mystique. Du Saint-Sépulcre au jardin de Gethsémani, Raspoutine est dans tous ses états. « Que Dieu me donne une bonne mémoire afin que je n'oublie jamais cet instant[74] ! », confie-t-il.

La « bataille » de Tsaritsyne n'aura pas lieu

Pendant toute la durée de son pèlerinage au Proche-Orient, soit plus de trois mois et demi, le « banni » de Saint-Pétersbourg ne cesse d'écrire à Anna Vyroubova, laquelle informe directement la tsarine des impressions du « saint homme ». Les deux femmes en conviennent : la nature divine de leur visiteur de Pokrovskoïé ne peut être remise en doute. Et la tsarine de militer maintenant en faveur du maintien d'Iliodore à Tsaritsyne ! Car, de Jérusalem, Raspoutine continue de défendre le hiéromoine, lequel s'est échappé du couvent de Novossil pour rejoindre son monastère préféré. De retour à Tsaritsyne, l'impétueux ecclésiastique galvanise ses partisans et provoque les autorités locales. La foule est proprement déchaînée et menace de mettre toute la ville à feu et à sang si le hiéromoine adulé est de nouveau chassé de Tsaritsyne.

En apprenant la fuite et la révolte d'Iliodore, Stolypine tape du poing sur la table ; son ministre adjoint de l'Intérieur Kourlov donne alors l'ordre aux troupes de s'emparer des émeutiers.

Assiégeant littéralement le monastère où se sont réfugiés les « iliodoriens[75] », les soldats s'apprêtent à en donner l'assaut. Mais le gouverneur militaire de la région hésite. Devant le fanatisme affiché de la foule, les conséquences d'un affrontement pourraient être incalculables. Perturbé, le gouverneur en appelle au jugement de Nicolas II. À Tsarskoïé Sélo, le tsar lui-même doute du bien-fondé de l'intervention de la troupe et tempère l'ardeur de son Premier ministre. Craignant que le mouvement de Tsaritsyne ne fasse tache d'huile, il demande à Stolypine de faire preuve de sagesse. Il faut à tout prix éviter un bain de sang entre Russes ! Le Saint-Synode est lui-même prié de revenir sur sa décision. Un vrai retournement de situation… Miracle du pèlerinage de Raspoutine sur les Lieux saints, seraient tentés d'affirmer les partisans du *starets*. En attendant, l'intervention de Nicolas II dans l'affaire de Tsaritsyne réhabilite durablement Raspoutine.

De retour à Saint-Pétersbourg à l'été 1911[76], notre pèlerin a le vent en poupe. De nouveau reçu chez le couple impérial, il mesure toute l'étendue de son influence. Oubliées, les rumeurs et toutes les calomnies proférées à son égard :

Nikki et Alix écoutent avec passion et affection le récit du périple de Raspoutine en Terre sainte. Assurément, Grigori est redevenu leur Ami ; le temps de la disgrâce est vraiment révolu.

Le nouveau conseiller politique des Romanov

Raspoutine réhabilité dans ses « fonctions » et dans son aura, il n'en faut pas moins pour discréditer l'action de Stolypine. Mieux encore, le tsar songe à muter son Premier ministre et il prend conseil auprès du moujik quant à la nomination du futur chef du gouvernement[77] ! Un comble pour les détracteurs de Grigori. Non seulement les attaques de la presse sont restées sans suite, mais le *starets* sort ragaillardi de cette épreuve de force. Devenu principal conseiller politique dans l'entourage des Romanov, Raspoutine est même envoyé à Nijni-Novgorod pour surveiller un futur candidat au poste de ministre de l'Intérieur, un certain Alexis Khvostov. L'intéressé ne cache pas sa surprise de voir débarquer dans son fief un barbu illettré venu lui susurrer dans le creux de l'oreille qu'il scrute son âme… Croyant à une simple supercherie, Khvostov songe un instant à le faire éconduire avant de changer d'avis quand il apprend que l'hurluberlu en question n'est autre que l'envoyé spécial du tsar. C'est la copie d'un télégramme de Grigori à Anna Vyroubova qui lui met la puce à l'oreille : « Bien que Dieu lui accorde sa confiance, il lui manque quelque chose[78] », commente Raspoutine au sujet de Khvostov.

De son côté, Stolypine comprend que le prophète sibérien est désormais intouchable. S'il veut préserver son poste, mieux vaut arrêter ses attaques incessantes contre le *starets*. Aussi adopte-t-il un profil bas. En septembre 1911, Stolypine est à Kiev. En présence du couple impérial, de leurs cinq enfants mais aussi de Raspoutine, il doit inaugurer un monument édifié à la mémoire d'Alexandre II, le tsar qui a libéré les serfs en 1861[79]…

Fin des espoirs de libéralisation

En ce 1er septembre 1911, c'est l'affluence des grands soirs à l'opéra de Kiev. Le théâtre a revêtu ses habits d'apparat et la famille impériale est au complet dans la loge d'honneur. Le spectacle n'a pas encore commencé. Stolypine se tient en contrebas, près de la scène, quand un inconnu s'approche de lui et tire deux balles à bout portant. Le Premier ministre s'écroule, grièvement atteint. Puis, calmement, Stolypine retire lui-même ses gants et ouvre son gilet ; il constate alors l'ampleur de ses blessures. Il se tourne vers la loge impériale et fait un signe de croix. Étonnamment, Nicolas II n'affiche pas la moindre

émotion.

L'agonie du Premier ministre dure plus de quarante-huit heures. Quant à son meurtrier, un certain Dimitri Bogrov, c'est un révolutionnaire patenté. Condamné à mort par un tribunal militaire, il est pendu deux semaines plus tard à la forteresse de Kiev…

Avec la disparition de Stolypine s'évanouissent les derniers espoirs de libéralisation et d'occidentalisation du régime tsariste. Tout comme Alexandre II, le tsar réformateur, l'homme le plus ouvert de Russie a été brutalement assassiné, et ce en pleine représentation théâtrale, sous les yeux mêmes de l'empereur. Des circonstances pour le moins étranges qui suscitent bien des interrogations. D'une certaine façon, elles rappellent l'assassinat d'un autre libérateur, des esclaves celui-ci : Abraham Lincoln…

Les balles d'un révolutionnaire ?

« La mort est derrière lui… elle le suit ! », avait prophétisé Raspoutine trois jours avant les événements tragiques de Kiev. Une prédiction interprétée comme un aveu de complicité par ses détracteurs. L'attentat contre Stolypine ne manque pas par ailleurs de zones d'ombre. À commencer par l'attitude du tsar lui-même. Loin d'être accablé par la disparition de son Premier ministre sous ses propres yeux, Nicolas II continue de célébrer les cérémonies du cinquantenaire de l'émancipation des serfs. Comme si de rien n'était. Le meurtre arrangerait-il les volontés d'immobilisme social affiché par la haute noblesse russe ? De là à croire que les autorités policières ont laissé délibérément Bogrov pénétrer dans l'opéra, il n'y a qu'un pas, que d'aucuns n'hésitent pas à franchir. Une chose est cependant certaine : ni Spiridovitch, le chef de la sécurité impériale, ni même Kouliabko, le responsable de la police secrète de Kiev, n'ont su anticiper les événements. Affichant même une confiance excessive, les autorités policières n'ont tenu aucun compte des avertissements de Bogrov lui-même, lequel avait annoncé la veille des festivités qu'un attentat se préparait contre Stolypine. Une passivité étonnante quand on sait que l'assassin du Premier ministre est un ancien indicateur de la police secrète. Aurait-il agi seul ou pour le compte d'une organisation révolutionnaire[80] ? L'Okhrana elle-même n'aurait-elle pas armé le bras du meurtrier de Stolypine ? Autant de questions demeurées sans réponse. Exécuté dès le 14 septembre, Dimitri Bogrov a emporté avec lui les secrets de l'attentat de l'opéra de Kiev…

Le tournant de septembre 1911

En attendant d'identifier d'éventuels complices du tueur, l'assassinat de Stolypine fragilise d'autant plus le trône des Romanov. Aussi réformateur qu'il fût, Stolypine n'en incarnait pas moins le pouvoir tsariste, un régime autoritaire, abhorré de ses sujets. L'homme qui avait osé s'attaquer aux privilèges fiscaux et à l'inégale distribution des terres a été paradoxalement tué par un anarchiste révolutionnaire ! Une contradiction en soi, que les détracteurs de Raspoutine ne manquent pas de mettre sur le dos du *starets* sibérien lui-même. Ce dernier paie ainsi la précision de ses prophéties.

Les mystères qui entourent les réelles motivations de Bogrov ne font en effet qu'alimenter les rumeurs autour de la personnalité ambiguë de Raspoutine. Indéniablement, elles élargissent le fossé qui sépare le pouvoir impérial du peuple russe. Du statut de sauveur de la monarchie et de la vieille Russie en 1905, Raspoutine est rétrogradé au rang de dépravé sexuel et de fossoyeur du régime tsariste.

En hissant un moujik illettré au rang d'unique conseiller politique du trône, Nicolas et sa femme auraient durablement désacralisé la fonction impériale. Aussi Bogrov n'aurait-il pas tiré sur Stolypine le réformateur mais sur le chef du gouvernement d'un empereur détesté. Outre le « Cercle de Moscou[81] », une coalition hétéroclite rassemblant de hautes personnalités de la ville rivale de Saint-Pétersbourg, les ennemis les plus irréductibles de Raspoutine sont sans conteste ses anciens amis, c'est-à-dire les représentants de l'Église orthodoxe traditionnelle. Outre l'incontournable Théophane et l'évêque Hermogène, Iliodore rallie à son tour le camp des « antiraspoutiniens ».

« Il faut tuer Grichka »

Décembre 1911. Le retour du trublion de Tsaritsyne dans la capitale russe est pour le moins houleux. Loin d'être ovationné par ses collègues pour avoir tenu tête à l'armée, celui qui s'autoproclame « le nouveau roi de Galilée » est sévèrement pris à partie. On lui reproche maintenant ouvertement son amitié avec l'indésirable Raspoutine. Et Iliodore de ne pas se faire prier plus longtemps. Loin de louer tous les actes du *starets* sibérien, il s'emploie à le déconsidérer depuis que Grigori a commis l'imprudence et la naïveté de lui lire les lettres très intimes de l'impératrice. Le moine de Tsaritsyne n'a jamais vraiment supporté le mysticisme béat de son collègue. Mais, plus encore, il jalouse sa notoriété et sa proximité avec la famille impériale. Apprenant que Raspoutine n'est désormais guère en odeur de sainteté à la Cour, Iliodore jubile et retourne soigneusement sa veste.

Car Raspoutine est devenu un épouvantail. Par ses propos et son comportement, il encombre. C'est un véritable « boulet » pour le jeune hiéromoine, encore pétri d'ambitions. Et la fronde des évêques contre Raspoutine lui fournit l'occasion rêvée d'en finir avec ce moujik illettré qui lui fait de l'ombre. Trois ans d'amitié superflue, cela a assez duré ! Aussi Iliodore se retourne-t-il contre son ancien défenseur. Pis, il lui voue maintenant une haine sacrée. C'est alors qu'il rencontre Mitia Kozelski. Décharné et boiteux, affublé de vêtements rapiécés, cet ancien favori de la tsarine ne paie pas de mine. Sa place de devin auprès d'Alix, il l'a perdue le jour où Raspoutine s'est présenté devant la famille impériale… Sa rancune est totale. Persuadé qu'il existe une relation sexuelle entre le moujik et l'impératrice, le devin éconduit ne cache plus son exaspération. Et de trouver un écho auprès d'Iliodore, lequel est toujours en possession des lettres de la tsarine volées à Raspoutine. Aussi violent que vindicatif, Mitia n'a qu'une obsession : éliminer physiquement l'imposteur de Sibérie. « Il faut tuer Grichka », répète-t-il. Et, à défaut de pouvoir le faire, il faut le chasser de Saint-Pétersbourg, voire le jeter aux fers, le castrer…

L'impensable guet-apens

Iliodore et Mitia, deux prophètes en mal de notoriété et de reconnaissance. Minés par la haine et la jalousie, ils n'ont d'autre ambition que de briser la vie du prophète de Pokrovskoïé. Un objectif que partage aussi l'ancien recteur de l'académie de Tiflis[82], l'évêque de Saratov, plus connu sous le nom d'Hermogène. Viscéralement révolté contre les turpitudes de Raspoutine, le religieux entend chasser définitivement de Saint-Pétersbourg « ce réceptacle du Diable[83] ». Ensemble, les trois hommes fomentent un véritable guet-apens contre Raspoutine. Un « complot religieux et aristocratique », selon les mots d'Henri Troyat. Celui-ci est prévu dans la demeure même d'Hermogène, la procure de Yaroslav. Nous sommes le 16 décembre 1911.

Le premier acte de la conspiration est signé Iliodore. Profitant du retour de Raspoutine[84] à Saint-Pétersbourg, l'hiéromoine l'invite à le rejoindre au plus vite chez Hermogène. Sans la moindre méfiance, l'infortuné Grigori répond à son appel et franchit la porte de la procure. Lui qui avait fait preuve de tant de prescience jusqu'à présent ne se doute absolument pas de ce qui l'attend. Une fois à l'intérieur, Raspoutine est en effet l'objet d'un véritable procès de la part d'une demi-douzaine de religieux complètement déchaînés. De prophètes, ses « amis » s'érigent en procureurs. Pis encore, en inquisiteurs, si ce n'est en

rapaces. Pour la première fois depuis son arrivée dans la capitale, Raspoutine est molesté par ses détracteurs. Le premier, Mitia, boiteux et le bras ballant, l'accuse de coucher avec la tsarine, l'empoigne sévèrement et tente de lui saisir les parties. Il est littéralement hors de lui. Et Hermogène de prendre le relais de Mitia, frappant à son tour Raspoutine à la tête avec un crucifix. « Tu es le Diable ! », lui assène-t-il à plusieurs reprises. Un autre évêque, Rodionov, le menace carrément avec un sabre. Complètement interloqué, « l'âme damnée » recule devant tant de violence et de haine. Prostré sur son canapé, il tente en vain d'échapper aux coups de pied donnés par Mitia. La scène de violence à proprement parler dure cinq longues minutes. Pour avoir la vie sauve, le *starets* finit par souscrire aux demandes des prophètes. Tout en embrassant la croix, Raspoutine promet de quitter au plus vite le palais impérial comme l'exigent ses détracteurs. Puis, miraculeusement,
le *starets* honni parvient à échapper à ses agresseurs.

La faillite de la conjuration des prophètes

Les ennemis de Raspoutine ont donc opté pour la stratégie du pire. Choqué par l'ingratitude d'Iliodore, la véhémence d'Hermogène ou encore la violence de Mitia, Raspoutine se réfugie chez Olga Lokhtina et s'empresse d'envoyer un télégramme à Alix. Et il ne mâche pas ses mots. Lui d'habitude si conciliant et si compréhensif crie désormais à la trahison et réclame vengeance. « On a voulu me tuer, Maman », écrit-il à la tsarine. En lisant ses propos, la tsarine ne peut cacher son chagrin et sa colère. Son Ami victime d'une tentative d'assassinat ? Et qui plus est accusé d'avoir fauté avec elle ? Il n'en faut pas moins à la tsarine pour réclamer la tête des conjurés. En particulier celle d'Hermogène, le pasteur qui a osé jeter l'anathème contre son Ami. Sous la pression des Romanov, l'évêque de Saratov est démis de ses fonctions du Saint-Synode puis chassé de Saint-Pétersbourg, le 17 janvier 1912. Il est même assigné à résidence au monastère Jirovitski. De son côté, Iliodore subit à son tour les foudres de la tsarine. Le procureur de Raspoutine est ainsi expulsé à l'ermitage Florichtchev.

Loin de s'effrayer des décisions du Saint-Synode, les deux intéressés en dénoncent l'iniquité. Malgré la publication du décret impérial, le ministre de l'Intérieur Makarov hésite à appliquer les ordres d'expulsion. L'arrestation des deux accusés risquerait au contraire de transformer ces « scélérats » en véritables martyrs de l'arbitraire tsariste. Bref, ni Hermogène ni Iliodore ne quittent Saint-Pétersbourg[85]. Défiant ouvertement et publiquement le pouvoir tsariste, ils passent même à la contre-offensive. Quand Hermogène réaffirme l'appartenance

de Raspoutine à la secte *khlyst*, Iliodore[86] rédige un mémoire accusateur contre le moujik sibérien… Intitulé *Grichka*, ce manuscrit est un véritable pamphlet dénonçant pêle-mêle les turpitudes du moujik dans les bas-fonds de la capitale et la relation plus qu'ambiguë entretenue par le *starets* non seulement avec la tsarine mais aussi avec les quatre grandes-duchesses. Et de citer l'intégralité du texte des correspondances passionnées d'Alix avec Grigori… Des copies compromettantes des lettres sont ensuite distribuées aux députés de la Douma. Via son médecin tibétain Badmaiev, Iliodore fait parvenir son manuscrit à Rodzianko, le président de l'Assemblée[87]. En son for intérieur, Badmaiev sait pertinemment que ces lettres ne prouvent rien. L'intimité entre la tsarine et le *starets* ? Une simple complicité née de la présence rassurante de Raspoutine auprès de son fils hémophile. Cette maladie cachée au peuple provoquait chez Alix une grande souffrance. « Seul Raspoutine savait soulager ses crises de neurasthénie aiguë, précise Edvard Radzinsky. Et, afin que sa lettre fût compréhensible pour le *starets*, Alix s'efforçait d'utiliser son langage à lui, solennel et plein d'amour[88]. » Le seul fait que la tsarine signe « Maman » exclut toute relation charnelle entre elle et le moujik. La maladie d'Alexis, tel est le vrai trait d'union entre l'impératrice et Grigori.

En septembre 1912, lors d'un voyage de la famille impériale en Pologne, dans une réserve de chasse, le tsarévitch est de nouveau sujet à une très grave crise. Les médecins sont catégoriques : le petit prince n'a aucune chance de s'en sortir. Désespérée, l'impératrice fait appel au *starets*. Miraculeusement, l'hémorragie s'arrête. À compter de cet instant, Raspoutine devient intouchable.

74. H. Troyat, *op. cit.*
75. Hermogène fait aussi partie des défenseurs inconditionnels de Tsaritsyne.
76. Il élit domicile chez son ami, le journaliste Sazonov.
77. Nicolas II hésite entre Serge Witte et Vladimir Kokovtsov.
78. E. Radzinsky, *op. cit.*
79. Intervenue cinquante ans plus tôt, l'abolition du servage est une réforme trompeuse qu'a tenté de corriger Stolypine. En 1861, malgré l'émancipation des serfs, les paysans restaient des sujets de seconde classe. Juridiquement libres, les paysans n'étaient pas propriétaires des nouvelles terres. Ils étaient obligés de les racheter à l'État tsariste, lequel avait indemnisé les anciens propriétaires nobles avec des bons du Trésor.
80. Aucune organisation terroriste n'aurait revendiqué l'acte de l'assassin de Stolypine.
81. Le Cercle de Moscou regroupe, outre la propre sœur d'Alix, la grande-duchesse Elizabeth, Vladimir Djounkovski, le gouverneur même de la province de Moscou, et Alexandre Goutchkov, le président de la Douma. Arrière-petit-fils de serf, Goutchkov est l'un des principaux fondateurs du mouvement octobriste en 1905, qui avait abouti à octroyer un peu plus de libertés civiques aux sujets de l'Empire. Tout au moins en apparence.
82. Séminaire au sein duquel il sanctionnait sévèrement tout élève marquant un penchant inexcusable pour les idées libérales, notamment

un certain Joseph Djougachvili, le futur Staline.
83. Expression de Théophane.
84. Il revient directement de Yalta.
85. Ils reçoivent aussi l'appui de la presse d'extrême droite, à l'exemple de la brochure de Novosselov : *Grégoire Raspoutine, le Débauché mystique*.
86. Il se cache dans la datcha d'un médecin tibétain nommé Badmaiev. Surnommé « le rusé Chinois » par Raspoutine, ce médecin est issu d'une grande famille de la noblesse bouriate.
87. Tactique payante de la part de Badmaiev. Hermogène et Ilidore rejoignent alors leurs lieux d'exil sans opposer la moindre résistance, après avoir obtenu la promesse du gouvernement qu'il leur affrète un wagon spécial. Leur départ de Saint-Pétersbourg est ainsi présenté comme une « récompense » et non comme une sanction.
88. E. Radzinsky, *op.cit.*

7
Au chevet du tsarévitch

« Ce n'est pas moi qui guéris, c'est Dieu ! »
Raspoutine

« Ce n'est plus le tsar qui gouverne la Russie mais le chevalier d'industrie Raspoutine », écrivait dans son journal la générale Bogdanovitch. Le guet-apens du 16 décembre, orchestré contre leur Ami, et la campagne de presse haineuse qui s'en est suivie ont profondément indigné et attristé le couple impérial : « Je suffoque dans ce cloaque de ragots et de méchanceté, s'emporte le tsar. Il faut mettre un terme à cette répugnante affaire. » Dans un premier temps, les Romanov prient leur protégé de s'éloigner de la capitale et de rejoindre la Sibérie. « Pour mettre fin aux rumeurs », précisent-ils. Une séparation de courte durée. Car la grave maladie du prince rappelle cruellement au couple impérial le caractère indispensable du starets. *Cinq ans après la très grave crise d'octobre 1907, Alexis est en effet de nouveau victime d'une hémorragie consécutive à une chute, en apparence anodine, dans une barque. Mais la famille impériale se trouve en Pologne et Raspoutine est loin, très loin dans son village natal de Sibérie. Qu'à cela ne tienne, prévenu par télégramme, le* starets *en transe « opère » à distance, devant une icône de la Vierge de Kazan. Et le miracle de se produire. Contre toute logique, en dépit du diagnostic pessimiste des médecins qui ont condamné l'enfant, et alors que toute la Russie prie pour la survie du tsarévitch, les souffrances d'Alexis cessent. Un événement de première grandeur – dans tous les sens du terme. À compter de l'automne 1912, la tsarine vit avec la conviction inébranlable que la vie de son enfant et l'avenir de la dynastie dépendent du bon vouloir du prophète des steppes. La guérison « miraculeuse » de Spala est l'acte fondateur du mythe raspoutinien.*

Après la fronde de l'hiver 1911 et l'éclipse du printemps 1912, l'automne consacre la renaissance voire la résurrection du mage sibérien…

*

Authentiques ou non, les lettres de la tsarine font l'effet d'une bombe. Le « Celle qui t'aime pour l'éternité ! » alimente les ragots les plus extravagants. Raspoutine stigmatise tous les mécontentements et devient la cible de toutes les conversations, l'objet de toutes les rumeurs. Dans les salons de la capitale, il est de bon ton de plaisanter voire de parier sur la réalité d'une relation amoureuse entre le paysan sibérien et la tsarine « allemande ».

Le scandale des « lettres dévoilées »

Sous l'impulsion du Cercle de Moscou, la campagne de presse redouble de violence. La censure impériale elle-même est dépassée par l'ampleur du phénomène. De prétendues copies des lettres de la tsarine sont ainsi vendues sous le manteau à des prix astronomiques ! D'aucuns comparent ce scandale à celui du « collier de la reine », l'affaire qui avait à jamais terni l'image de Marie-Antoinette dans la France prérévolutionnaire. Le tapage est tel que l'impératrice mère, Alice elle-même, s'en émeut. Loin de défendre sa belle-fille Alexandra, elle parle de conduite irresponsable et suicidaire. « Ma bru ne s'aperçoit pas qu'elle est en train de se perdre et de perdre la dynastie », affirme-t-elle…

Devant l'ampleur des rumeurs et des calomnies, Nicolas II fait saisir toutes les publications relatant les relations intimes de Raspoutine avec sa famille. Une mesure impériale qui met le feu aux poudres. Le 26 janvier 1912, Goutchkov accuse Raspoutine de désacraliser la fonction impériale et de mener la Russie à sa perte. Selon lui, la place privilégiée de ce moujik auprès des Romanov n'est ni justifiée ni judicieuse. À Tsarskoïé Sélo, Nicolas II ne cache pas son étonnement et son amertume devant une telle audace. En conséquence, non seulement l'interpellation de la Douma reste sans suite, mais il est désormais interdit à ses députés de remettre le *starets* sur le gril. S'il cède aux caprices de l'Assemblée, Nicolas II sait qu'il en coûtera, à son autorité comme pour l'avenir du régime. Selon le successeur d'Alexandre III, ce n'est pas tant Raspoutine, qui est visé, que le trône même des Romanov.

De son côté, le *starets* sibérien a toujours préféré la conciliation à la confrontation. Pour faire baisser la tension qui règne à Saint-Pétersbourg, il propose au tsar de regagner sa Sibérie natale. Une initiative acceptée par Nicolas II. Mais c'est sans compter les jusqu'au-boutistes de la Douma. D'aucuns entendent empêcher le *starets* de Pokrovskoïé de rentrer à Saint-Pétersbourg. À commencer par l'imposant Rodzianko, le président de ladite Assemblée. Dès le 26 février, celui qui se définit lui-même comme « l'homme le

plus gros de Russie » rencontre le tsar et réaffirme l'appartenance de Raspoutine à la secte *khlyst*. Malgré les conclusions de l'enquête de Tobolsk, Rodzianko n'en démord pas : le père Grigori est un imposteur doublé d'un fornicateur. Alors, en proie au doute, le tsar demande à son interlocuteur, qui est catégorique, de rassembler des preuves et d'éplucher le dossier de Tobolsk, lequel est toujours conservé au Saint-Synode. Rodzianko rencontre même le tsarévitch. En voyant l'héritier, le président de la Douma croit avoir enfin obtenu gain de cause. Triste désillusion. Loin de faire confiance aux dires de Rodzianko, Nicolas II ne lui a présenté son fils que pour mieux lui démontrer que Raspoutine n'a pas perverti l'âme de l'enfant. Aussi le président de la Douma n'est-il pas reçu une seconde fois par le tsar. Malgré son insistance, les portes du palais lui restent fermées. À la Douma même, Gouchtkov ne lâche pas la bride. Prenant à partie les députés, il prononce l'un des discours les plus virulents de sa carrière. Parlant encore de Raspoutine, il affirme ainsi que le *starets* sibérien est « une sorte de fantôme ou de vestige de l'ignorance séculaire »…

L'étonnante mise en scène de Yalta

Malgré le démenti impérial, les frasques de Raspoutine ne cessent d'alimenter les potins et de nourrir les attaques de l'opposition au régime. Pour la première fois depuis sept ans, la tsarine elle-même doute quelque peu de la sincérité du Sibérien. Tout en fustigeant les ennemis du *starets* – « Groutchkov et Rodzianko méritent d'être pendus ! », déclare-t-elle à la mère de Félix Youssoupov[89]. Alix se désole de voir cet homme de Dieu forniquer à droite et à gauche et se vanter d'avoir une relation avec elle. Pourquoi a-t-il révélé publiquement les lettres qu'elle lui a adressées ? Le père Grigori abuserait-il de sa confiance ? Elle lui envoie alors un télégramme dans lequel elle le prie de s'expliquer. Et Raspoutine de clamer son innocence. Relativement aux lettres, le *starets* accuse nommément Iliodore de les lui avoir subtilisées, à son domicile même. Une honte à ses yeux. Raspoutine se dit par ailleurs victime d'une machination politique et réfute catégoriquement tout ce dont on l'accable.

Son Ami innocent ? En son for intérieur, Alix le croit ; cet être inspiré par le divin ne pourrait lui mentir. Quoi qu'il en soit, le moujik ne peut revenir au palais comme si de rien n'était. Pour faire taire toutes les rumeurs, il est désormais nécessaire de maintenir une distance entre le prophète sibérien et la famille impériale. Tout au moins en apparence. Pour preuve, l'épisode du voyage des Romanov en Crimée : si, en théorie, Raspoutine n'accompagne pas Alix et Nikki, en réalité il a embarqué à bord du convoi impérial, même s'il se trouve

dans une autre voiture. Pour tout dire, il y a été introduit grâce à la complicité d'Anna Vyroubova…

Quand Nicolas II apprend la présence du moujik dans son train, il feint la colère. Et, devant tout le personnel,
il l'oblige alors à descendre sur-le-champ. Une simple mise en scène. Car, en pratique, Raspoutine prend le train suivant et rejoint trois jours plus tard la famille impériale à Yalta. Où il est chaleureusement accueilli dans leur tout nouveau et luxueux palais de Livadia[90] le 19 mars 1912.

L'éclipse du printemps 1912

Quand Alexis aperçoit son « sauveur », il se précipite dans ses bras. S'ensuit une longue étreinte au cours de laquelle Grigori lui promet de toujours veiller sur lui. De leur côté, les grandes-duchesses ne peuvent cacher leur joie de voir arriver cet homme qu'elles considèrent comme un véritable père spirituel. Alix et Nikki sont pareillement émus. Rassuré, ragaillardi, Raspoutine leur raconte avec humour son rocambolesque voyage en train, tout en se moquant de ceux qui le traînent dans la boue. En écoutant leur idole, les filles, d'Anastasia à Olga en passant par Marie et Tatiana, arborent leur plus beau sourire.

Une joie de courte durée car dans la ville de Yalta se répand bien vite une rumeur selon laquelle l'indésirable *starets* aurait rejoint clandestinement la famille Romanov… Contrarié et profondément attristé, le tsar demande alors à l'Ami de prendre congé des siens, pour un long moment. Il en irait du salut de la dynastie, lui confie-t-il. Dépité mais compréhensif, Raspoutine quitte alors Yalta pour Pokrovskoïé. Le divorce est-il pour autant consommé entre le *starets* et les Romanov ? Pas le moins du monde. Le séjour mouvementé de la famille impériale en Pologne est ici pour en témoigner. C'est après leurs vacances en Crimée que les Romanov rejoignent leur lieu de villégiature de Bielowiégé, en Pologne. Une réserve de chasse unique en Europe, où se sont éteints les derniers aurochs[91]. C'est alors qu'Alexis se blesse. Il est en effet victime d'une grave crise d'hémophilie, sans doute la plus grave de sa courte existence[92]…

Alexis au bord de l'agonie

16 septembre 1912. Tout commence à la suite d'une banale balade en barque. En voulant regagner la berge, le jeune prince, toujours aussi agité, glisse sur l'embarcation et se cogne violemment l'aine. Un léger hématome se forme, qui semble d'abord se résorber. L'impératrice respire, car elle a tout de suite craint le pire. Cependant, le jour même de cet incident, la tsarine et les siens quittent la

réserve de Bielowiégé pour gagner celle de Spala. À tort. La route est en effet trop cahoteuse, percée de trop nombreuses ornières. Avec des conséquences dramatiques sur la santé du tsarévitch. Pendant le voyage en calèche, les secousses à répétition du véhicule ont tôt fait d'indisposer le jeune Alexis, lequel finit par s'évanouir avant même d'arriver dans la résidence impériale de Spala. Pire encore, l'hématome qui diminuait de taille à Bielowiégé reprend rapidement du volume au niveau de l'aine. L'épanchement inguinal augmente dangereusement…

19 septembre. Devant l'aggravation de l'hémorragie, l'enfant se tord littéralement de douleur, la jambe constamment repliée sur sa poitrine. Recroquevillé et livide sur son lit, Alexis semble au bord de l'agonie. Jamais il n'a paru aussi mal. Ses souffrances sont telles qu'il refuse que le médecin de famille l'ausculte. La moindre palpation du docteur Botkine est en effet un pur calvaire. Alexis n'a même plus la force de crier, sinon de gémir. Les douleurs de l'enfant n'ont d'écho que les pleurs de ses sœurs et la détresse de sa mère. Devant l'impuissance du docteur Botkine, Alexandra Feodorovna s'empresse alors de faire appel aux spécialistes de Saint-Pétersbourg. Mais, quoique parvenus en un temps record dans la réserve forestière de Spala, les médecins Feodorov et Ostrogonski ne rencontrent pas plus de succès que leur collègue. Ni la glace, ni les pansements compressifs ne semblent enrayer l'hémorragie. À compter du 6 octobre, un nouveau palier est franchi : le tsarévitch ne peut plus manger ni même dormir. Chacun de ses mouvements est une véritable lutte contre le mal qui le ronge, la distension générant d'impensables tortures. Sa température corporelle frôle désormais les quarante degrés et les douleurs atroces gagnent l'articulation du genou. L'infection se généralise, les membres s'ankylosent et la peau distendue se durcit sous la pression du sang. Secoué de spasmes et paralysé par la douleur, Alexis en appelle maintenant à la mort pour abréger ses souffrances. Devant l'inéluctabilité du mal, ses parents décident alors d'avertir l'opinion publique.

La Russie prie pour l'héritier

Alerter l'opinion publique de l'état critique du tsarévitch ? Une option encore impossible à concevoir quelques semaines plus tôt pour l'autocratie impériale. La transparence sera-t-elle totale ? Pas tout à fait. Il est en effet hors de question de révéler l'affection congénitale qui mine la santé du tsarévitch. Il s'agit dans un premier temps de mettre fin aux rumeurs ; depuis quelques jours, des bruits alarmants se répandent dans la capitale, comme une traînée de poudre : le

tsarévitch aurait sauté sur une bombe posée par des révolutionnaires ! À défaut d'avouer au monde extérieur l'origine du calvaire, ordre est donc donné au comte Frederiks, alors ministre de la Cour, de faire taire les rumeurs d'attentat contre la personne du tsarévitch. Le 8 octobre, les sujets de l'Empire sont avertis de la gravité du mal qui ronge le petit prince de huit ans.

Quand la nouvelle de la maladie de l'enfant paraît dans les journaux, elle soulève immédiatement une énorme émotion dans tout le pays. De Saint-Pétersbourg à Vladivostok en passant par Yalta et Tobolsk, le peuple se rassemble dans les églises, les chapelles et même les champs pour entonner des chants à la gloire du tsar et de sa famille. Nombreux sont alors ceux qui prient et qui pleurent sur le sort du tsarévitch agonisant. Alexis va mourir et Nicolas II n'aura plus d'héritier, telle est maintenant la conviction profonde de la majorité de la population. Une fois n'est pas coutume, même les Polonais se joignent aux Russes, dans un climat de ferveur exacerbée. Quoique catholiques et profondément russophobes, les habitants de Spala ont été touchés par la gentillesse, la jeunesse et le courage d'Alexis. Ce n'est pas tant le fils du tsar qu'ils pleurent que l'enfant d'une femme en détresse, une tsarine qui ressemblerait à toutes les mères devant l'agonie de son petit garçon. Enfin, le 10 octobre,
on administre les derniers sacrements à Alexis…

Le « miracle » de Spala

Les derniers sacrements donnés à Alexis ? Non, ce n'est pas possible. En elle-même, la tsarine ne peut croire à l'inévitable. Dieu n'est pas injuste, il doit y avoir un moyen de sauver son fils chéri ! Elle pense alors à son *starets* de Sibérie, au seul homme qui, jusqu'à présent, a pu arrêter les crises de son enfant, grâce à ses prières : Raspoutine. Mais voilà, son Ami est loin, plus de 3 000 kilomètres les séparent, et elle ne l'a pas revu depuis plus de six mois. Qu'à cela ne tienne, Alix décide de prévenir l'homme de Dieu par télégramme[93], convaincue que la force de ses prières sera capable de guérir Alexis à distance…

À Pokrovskoïé, Raspoutine est à table avec sa famille quand il reçoit l'inquiétant message. C'est sa fille Maria qui lui lit la dépêche impériale de Spala : « Médecins désespérés. Vos prières sont notre seul espoir », souligne laconiquement le télégramme. Sitôt la nouvelle lue au *starets*, Grigori quitte la table et se dirige précipitamment dans une petite pièce remplie d'icônes, notamment celle de la Vierge de Kazan. À genoux et en état de transe devant la Sainte Image, il y accomplit alors un rite singulier, demandant à ses proches de

ne le déranger, surtout, sous aucun prétexte. Tombant à la renverse sur le sol, il implore le Seigneur de transférer toute sa force et toute son énergie au petit corps malade de Spala. « Son visage blanc était défiguré par la douleur, sa respiration devenait haletante, commente sa fille Maria. La sueur coulait de son front. Il tomba sur le parquet, sa jambe gauche repliée sous lui[94]… » Cette incantation terminée, son visage redevient serein. Il télégraphie alors à la tsarine : « La maladie n'est pas aussi grave qu'il semble. Dieu a vu tes larmes et écouté tes prières… Ton fils vivra. » Et d'ajouter que les médecins doivent surtout laisser leur patient tranquille.

À la lecture du télégramme en provenance de Pokrovskoïé, l'impératrice ressent une immense quiétude. Dans les deux heures qui suivent, la fièvre du tsarévitch retombe, l'inflammation se résorbe et l'hémorragie cesse. Le soir même du 10 octobre, les douleurs cessent. Assurément, Alexis n'est plus aux portes de la mort. Contre toute attente, le fils du tsar est même sauvé ! Guérison aussi inattendue que miraculeuse…

Supercherie ou miracle, la tsarine ne tarde pas à trancher : c'est Dieu lui-même qui aurait agi à distance, par l'intermédiaire de son *starets* préféré. À compter du 11 octobre 1912, l'enfant sauvé *in extremis* entre en convalescence. Un mois après avoir littéralement agonisé, Alexis se remet lentement à marcher. Son genou gauche étant encore difficile à mouvoir, l'enfant porte une prothèse métallique. Dès le 1er novembre, l'état d'Alexis ne procure plus d'inquiétudes. Même s'il n'a pas encore pleinement recouvré l'usage de sa jambe, on le proclame hors de danger. À l'annonce de sa guérison, les cloches de toutes les églises de Russie carillonnent…

L'imprévisible alliance du sceptre et de la faucille

À bien des égards, la guérison inattendue d'Alexis place Raspoutine au firmament du ciel des Romanov. Les médecins impériaux ont beau parler de simple coïncidence ou d'étrange effet psychologique[95], Alix défend son prophète bec et ongles. Elle est maintenant intimement persuadée que Raspoutine est détenteur de dons exceptionnels, qu'il possède des qualités de guérisseur octroyées par le Très-Haut. À défaut de convaincre ses détracteurs, Raspoutine se réhabilite auprès d'Alexandra. Et de façon définitive… Inattaquable, indispensable, intouchable, l'homme providentiel de Sibérie a droit à tous les honneurs. Au mois de décembre, il est invité à Saint-Pétersbourg avec toute sa petite famille, à savoir sa femme et ses deux filles, Maria et Varia[96]. Il est ainsi reçu à dîner, en présence de la tsarine, chez Anna Vyroubova. Grigori ne

s’embarrasse pas de détails. Il mange avec ses mains et finit sa soupe en mettant la langue dans l’assiette !

Ce repas, c’est plus qu’une rencontre entre deux familles, c’est la fusion improbable entre deux mondes qui, il y a encore peu, s’ignoraient : la sphère des salons dorés de la capitale et l’univers des isbas de la Sibérie profonde. « Un tsar, un peuple, une foi », proclame l’éternelle devise de la Sainte Russie. En ce mois de décembre 1912, ces mots n’ont jamais été aussi chargés de sens. Plus que tout autre événement, le dîner chez Anna Vyroubova exprime l’alliance du sceptre et de la faucille.

Éminence grise des Romanov, Raspoutine est devenu indéboulonnable. Les campagnes de presse restant sans effet, les ennemis du *starets* savent désormais que seule l’élimination physique de l’indésirable pourra mettre fin à ce « tsar de l’ombre » qui ne porte pas encore ce titre. Par-dessus le marché, le *starets* dissuade expressément Nicolas II d’intervenir dans les Balkans, lui prédisant l’apocalypse si les troupes russes s’aventuraient dans la péninsule. Une option qui contrarie radicalement les bellicistes, à commencer par l’Oncle redoutable. Indubitablement, Raspoutine gêne,
il indispose, même. Il est devenu l’homme à abattre, la cible privilégiée des détracteurs du régime tsariste…

89. Le futur assassin de Grigori.

90. Sa construction s’est achevée en septembre 1911. Édifiée en marbre de Carrare blanc, cette résidence impériale est située à 3 kilomètres de la ville balnéaire de Yalta. C’est dans ce même palais que sera organisée, en février 1945, la fameuse conférence réunissant Staline, Churchill et Roosevelt.

91. Nicolas II est un grand chasseur. L’éminent historien Marc Ferro rapporte ainsi que le tsar aurait plus de 10 000 loups à son actif. Plus passionné par les parties de chasse que par les affaires de l’État, Nicolas passe le plus clair de son temps à organiser de grandes battues.

92. Le prince Alexis sera exécuté avec tous les siens le 18 juillet 1918
par les bolcheviks. Il était alors âgé de quatorze ans. *Cf.* Luc Mary, *Les Derniers Jours des Romanov*, L’Archipel, 2008.

93. C’est Anna Vyroubova qui est chargée de télégraphier dans l’urgence le message à Raspoutine.

94. V. Fedorovski, *op. cit*.

95. Selon les médecins modernes, Alexis devait ressentir l’angoisse de sa mère, laquelle accentuait le mal. Sitôt que la tsarine a reçu le télégramme de Raspoutine, sa tension nerveuse s’est apaisée. Une quiétude palpable, immédiatement ressentie par l’enfant.

96. Respectivement âgées de quatorze et douze ans. Sur l’insistance d’Alix, Maria entre dans une grande école de Saint-Pétersbourg, le lycée Stehline-Kamenska.

Troisième partie
L'ÉMINENCE GRISE DU TSAR

« Tant que je serai vivant, la dynastie vivra. »
Raspoutine

8
La monarchie à trois têtes

« La guerre risque de déstabiliser la Russie et de précipiter le pays dans la spirale de la révolution. »
Raspoutine

Apparemment, le pouvoir du tsar sort renforcé par l'épreuve de Spala. Dans le même temps, la situation se détériore de nouveau dans les Balkans. Le Monténégro menace les positions de l'Empire ottoman. Tout comme en 1908-1909. Raspoutine fait alors pression sur le tsar pour qu'il ne prête pas main-forte aux frères slaves de la péninsule. Une attitude qui ne fait qu'envenimer les relations entre le couple impérial et son entourage belliciste. Non seulement le moujik illettré s'érige en guérisseur, mais il intervient dans les affaires extérieures du pays, damant le pion aux ministres de la Cour et ridiculisant la Russie aux yeux du monde. En d'autres termes, l'homme de Pokrovskoïé s'érige en juge et en acteur de l'Histoire. Le thaumaturge légitimerait-il le diplomate ? Celui qui a sauvé le tsarévitch peut-il panser les plaies de l'Empire ? Déterminante ou non, l'influence de Raspoutine sur les Romanov est réelle. A-t-il pour autant évité la guerre à la Russie en 1913 ? Là est toute la question. Loin d'être convaincu par la nécessité de la guerre, Nicolas II entend avant tout honorer sa dynastie. Car en février 1913 débutent les fêtes somptueuses du Tricentenaire des Romanov. Là encore, Raspoutine a droit à une place d'honneur. Un privilège qui indispose, qui irrite ses détracteurs. Dans la cathédrale même de Kazan, le président de la Douma n'hésite pas à chasser le starets*, en pleine cérémonie. Entre Raspoutine et la sphère politique russe, la cassure est irréversible…*

*

Plus encore qu'en octobre 1907, la guérison de Spala forge le mythe de Raspoutine. De là à penser que le *starets* de Sibérie est le nouveau messie, il n'y

a qu'un pas que la tsarine s'empresse de franchir. Le tsar lui-même ne jure que par « le saint homme ». En délivrant son fils Alexis du mal qui l'étreignait, Raspoutine a démontré à la Russie entière que le trône des Romanov était vraiment placé sous la protection du Tout-Puissant.

L'avènement de Grigori Ier

Indéniablement, le pouvoir tsariste est conforté par l'épreuve polonaise. Se croyant désormais protégé par Dieu, Nicolas II est d'excellente humeur et il « lâche du lest ». Tout en gardant les habits de l'autocratie, il se montre moins autocrate[97]. Le petit-fils d'Alexandre II multiplie ainsi les gestes de bonne volonté, comme en témoigne par exemple la grâce d'un soldat condamné aux travaux forcés.

De son côté, le tsarévitch se remet peu à peu de la crise aiguë survenue en Pologne. Neuf mois après l'avertissement de Spala, il marche encore avec un appareillage orthopédique et prend encore des bains de boue. Mais, de retour dans la résidence impériale de Yalta, il joue avec ses sœurs, plaisante avec les domestiques et se montre toujours aussi dissipé. C'est alors qu'il est victime d'une nouvelle chute. Dans les minutes qui suivent, un œdème se forme au niveau du genou, la peau vire au bleu et les douleurs réapparaissent. Loin de s'effrayer de cette nouvelle attaque, la tsarine fait d'emblée venir Raspoutine au palais de Livadia. Une fois encore, ses prières et ses incantations rassurent Alexis et les souffrances de l'héritier de l'Empire cessent dans les jours qui suivent. Les médecins ont beau proclamer que ceci n'est que pure coïncidence et que le résultat aurait été le même si le *starets* n'était pas intervenu, la tsarine n'en démord pas : Raspoutine est un saint homme envoyé par Dieu. Des propos qui ne font qu'exacerber les passions autour de ce moujik que l'on surnomme, par dérision, Grigori Ier. Plus Alix se rapproche du prophète et plus les attaques contre « le mauvais ange de Pokrovskoïé » redoublent de violence. En 1913, elles atteignent même leur paroxysme. Cela est dû sans doute à la propension qu'a le moujik illettré à s'illustrer de plus en plus souvent sur l'échiquier international. Lors de la première guerre balkanique de 1912, Raspoutine professe sans détour la non-intervention de la Russie, au nom de la paix sociale. Et de convaincre le tsar ! En apprenant la nouvelle, les bellicistes ne décolèrent pas…

« Une croix pour Sainte-Sophie ! »

9 octobre 1912. Alors même qu'Alexis est à l'article de la mort à Spala, le

Monténégro ouvre les hostilités contre l'Empire ottoman, « l'homme malade de l'Europe ». Une dizaine de jours plus tard, la Serbie, mais aussi la Bulgarie et la Grèce lui emboîtent le pas. Est-ce une redite de la crise de 1908 ? Pas vraiment. Cette fois, ce ne sont plus de simples bruits de bottes ; la guerre est déclarée et elle embrase l'ensemble de la péninsule Balkanique. Devant ce scénario qui implique ses frères slaves, Saint-Pétersbourg ne peut rester de marbre. De toutes parts, de la Cour à
la presse en passant par la jeune bourgeoisie russe, on presse le tsar de prêter main-forte au Monténégro et à ses alliés. Des manifestations sont même organisées en faveur de la guerre. « Une croix pour Sainte-Sophie ! », lit-on sur les banderoles. Et l'Oncle redoutable et les sœurs monténégrines de militer activement pour une intervention armée rapide et massive de la Russie aux côtés des forces chrétiennes.

C'est oublier les mises en garde répétées de Raspoutine. « La guerre risque de déstabiliser la Russie et de précipiter le pays dans la spirale de la révolution », a averti le *starets*. D'après Raspoutine, l'armée de Son Altesse n'est toujours pas remise de sa déroute contre le Japon. Dix ans après l'humiliante défaite de Tsoushima, la Russie souffre toujours des mêmes maux : des infrastructures et un matériel de guerre obsolètes, un commandement militaire déficient et des troupes mal armées…

Le triomphe de Grigori le Pacifiste

Le tsar hésite d'autant plus à mobiliser ses troupes (plus de 10 millions de soldats) que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie menacent à leur tour d'intervenir en cas d'élargissement du conflit à la Russie. Dans la mer Adriatique, Vienne a même expédié sa flotte face aux côtes monténégrines. Et Raspoutine de redouter un conflit germano-russe : « Les Allemands sont une force, déclare-t-il, mais les petits frères[98], ce sont de vrais cochons, qui ne valent pas la peine qu'on perde ne serait-ce qu'un seul Russe pour eux[99]… » Ce que le *starets* redoute plus que tout, ce sont les conséquences pour son propre peuple d'un conflit à grande échelle. Les premiers à souffrir, estime Grigori, ce seront les petits paysans, dont les récoltes seraient réquisitionnées par l'État pour être expédiées sur le front, au risque de les affamer. Pis encore, si le conflit se déroulait sur le sol russe, ils seraient les premiers à pâtir de l'occupation ennemie. La tsarine est la première à partager l'avis de son Ami. Non seulement elle considère l'opinion du guérisseur de son fils comme inspirée par Dieu mais elle n'aspire pas du tout à voir la Russie entrer en conflit avec son pays d'origine, l'Empire allemand de

Guillaume II.

La guerre imminente ? Partout dans le pays, on s'enthousiasme pour un conflit auquel la Russie n'est pourtant absolument pas prête. Et le tsar le sait. Après avoir longuement hésité entre le secours à porter aux frères slaves et la voie de l'apaisement, Nicolas II opte finalement pour une solution négociée, quitte à se mettre à dos la droite revancharde et la masse silencieuse du peuple russe[100]. Un tsar coupé de sa population ? Pas réellement. Car, en février 1913, les fêtes du Tricentenaire de la dynastie Romanov seront l'occasion pour Nikki de mesurer sa popularité auprès du peuple russe. *A priori*, elle devrait être intacte.

L'humiliation des fêtes du Tricentenaire

À défaut des clameurs des champs de bataille, le tsar entend offrir à ses sujets des célébrations qu'ils n'oublieront pas de sitôt. Il s'agit de fêter l'arrivée sur le trône du premier Romanov, quelque trois cents ans plus tôt. Trois siècles en arrière, la Russie était encore un État embryonnaire, en proie à la fois aux troubles, aux appétits étrangers et aux usurpateurs. En février 1613, alors que les soldats polonais venaient tout juste d'être chassés de Moscou, le *zemski sobor*, congrès de la Terre russe, avait choisi un jeune adolescent de seize ans pour diriger l'Empire naissant. Répondant au nom de Michel Romanov[101], il était alors retenu dans un couvent par sa mère et fut porté sur le trône en raison de ses liens de parenté avec Ivan le Terrible. C'était en effet le petit-fils du boyard Nikita Romanov, frère de la deuxième femme de ce tsar haut en couleur. Hissé au sommet de l'Empire malgré l'opposition de sa mère moniale, Michel Romanov fut le seul tsar jamais élu dans cet immense pays…

Tout commence à Saint-Pétersbourg, au petit matin du 21 février 1913, par une grande salve d'artillerie. Loin d'annoncer la guerre, les canons de la forteresse Pierre-et-Paul signalent le coup d'envoi des festivités du Tricentenaire. En tout et pour tout, trente et un coups sont tirés. Pour ce jour de fête, les troupes impériales ont revêtu leurs habits d'apparat. Elles sont impeccablement alignées entre le palais d'Hiver et la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan. La foule des grands jours est massivement présente. Enthousiaste, elle semble avoir fait table rase de la défaite devant le Japon et des massacres du « dimanche rouge[102] » de janvier 1905. C'est à qui apercevra le cortège impérial au-delà de la colonne des soldats et de l'escadron de cosaques en manteau écarlate. Les hommes se découvrent devant le tsar et les femmes acclament son nom. Certains essaient en particulier de repérer le petit prince, porté par un soldat de haute stature au crâne rasé.

Factice ou non, la joie populaire est palpable et le tsar en tire la conclusion erronée qu'il est toujours aimé de son peuple. La tsarine, elle, affiche un visage beaucoup plus circonspect. Fuyant les bals, les cérémonies et les fêtes en tout genre, Alexandra Feodorovna n'a jamais été friande de bains de foule. En ce 21 février, coiffée de sa tiare, elle n'a qu'une obsession : la santé de son cher fils. Et celle-ci est étroitement liée à la présence de Grigori. Grigori ? Elle espère le retrouver dans la cathédrale de Kazan… Vêtu d'un grand manteau noir et chaussé de bottes impeccablement lustrées, pour une fois, le moujik abhorré siège aujourd'hui parmi les invités d'honneur. Un comble pour ses détracteurs !

Quand il aperçoit le *starets*, Rodzianko ne cache pas son amertume. Jusqu'où cet imposteur des steppes va-t-il poursuivre sa provocation ? Il ose s'asseoir au milieu des sénateurs et devant les députés de la Douma ! Pour le président de la digne Assemblée, c'en est trop. Le moujik a beau être le protégé du couple impérial, Rodzianko laisse éclater sa colère. S'avançant vers le *starets*, l'imposant président l'apostrophe sévèrement et le prie de quitter sur-le-champ l'enceinte de la cathédrale. Surpris et décontenancé par l'attitude de Rodzianko, Raspoutine préfère s'éclipser. Tout en rétorquant à son interlocuteur qu'il a été invité par le tsar, Grigori se retire. En particulier pour ne pas provoquer de scandale. En franchissant le portail de Notre-Dame, Raspoutine se contente de murmurer : « Oh, mon Dieu, pardonnez-lui son péché ! »…

« Que Dieu protège le tsar ! »

L'éviction de Raspoutine de la cathédrale de Kazan n'empêche pas les festivités de se poursuivre[103]. Et les risques de guerre généralisée de s'éloigner. Dès le mois de mai 1913, le couple Romanov est chaleureusement reçu à Berlin, à la faveur du mariage de la princesse Victoria-Louise de Prusse et du duc Ernest-Auguste de Brunswick. C'est pour le tsar l'occasion de rencontrer le *Kaiser* Guillaume II et le roi d'Angleterre George V[104]. Ensemble, les trois monarques décident de calmer le jeu dans les Balkans. Même la reprise des hostilités, un mois plus tard, entre la Bulgarie et ses anciens alliés ne débouche pas sur une guerre généralisée[105]. Nicolas II réaffirme en particulier son renoncement à conquérir Istanbul, l'ancienne Constantinople. Car l'Allemagne, tout comme la Russie, veut par-dessus tout éviter de jeter de l'huile sur le feu. Berlin et Saint-Pétersbourg savent pertinemment que leurs régimes sont encore trop fragiles pour entreprendre une aventure militaire. En attendant, les Balkans restent une poudrière ; les risques de guerre européenne sont toujours d'actualité.

Mais qu'importe, les festivités du Tricentenaire continuent de plus belle. À leur retour de Berlin, les Romanov les complètent par un immense périple à travers la Russie. Partout dans l'immense Empire, d'Iaroslav à Moscou, le tsar et sa famille sont accueillis en héros. Des inaugurations de monuments aux poses de première pierre, Nicolas II est acclamé comme un dieu par une foule en liesse. Du pain et du sel lui sont offerts, en témoignage de l'hospitalité du peuple russe[106]. « Que Dieu protège le tsar[107] », entonnent les paysans massés le long de la Volga. Pas de cris hostiles. Aucun signe de mécontentement n'est perceptible, aucun attentat n'est perpétré. En apparence, le tsar ne fait plus qu'un avec la Nation – l'alliance du sceptre et de la faucille semble définitivement scellée…

Séjour risqué à Yalta

Le point d'orgue du voyage impérial est sans conteste la cérémonie commémorative à Kostroma. Pour la circonstance, Raspoutine est présent à l'office donné au monastère Ipatiev, l'ancienne résidence forcée du premier Romanov. Malgré l'incident de la cathédrale de Kazan, « l'odieux moujik » fait plus que jamais partie de l'entourage impérial. Une fois encore, les détracteurs du *starets* ne décolèrent pas de voir ainsi leur « pire ennemi », tout fringant et en chemise de soie, pénétrer le plus naturellement possible dans le monastère en compagnie du couple impérial. Quant à Nicolas II, il a endossé son uniforme du régiment d'Erevan. Pour couronner le tout, hormis le haut procureur Sabler, aucun grand dignitaire n'est autorisé à assister à la cérémonie du Tricentenaire. Le premier, Vladimir Djounkovski[108], gouverneur de Moscou, s'indigne de la place privilégiée accordée au *starets* sibérien. À Yalta même, où Raspoutine vient de nouveau de débarquer, le général Doumbadzé ne supporte plus la présence du moujik au palais Livadia. Il envisage carrément de le supprimer au cours de l'un de ses périples en mer…

Commandant de la garnison de Yalta, le général Doumbadzé s'insurge de voir Raspoutine surgir dans la cité balnéaire. Avant même l'arrivée du *starets*, l'officier rebelle prévient ses supérieurs[109] de son intention d'attenter aux jours de Raspoutine. « Je le ferai noyer dans les eaux de la mer Noire », précise-t-il dans un télégramme.

À Nicolas II en personne, Doumbadzé fait part de son désagrément de voir le moujik errer dans les couloirs du palais. D'après lui, ce paysan illuminé ne peut que desservir le régime et nuire à son prestige. « La population de Yalta déteste ce moujik ! », martèle-t-il à l'empereur. Ce à quoi le tsar lui répond qu'il entend agir à sa guise et recevoir qui bon lui semble. De son côté, Beletski informe le

général de Yalta qu'il désapprouve formellement ses intentions de tuer Raspoutine. Résultat : non seulement Grigori revient sain et sauf de Crimée, mais un appartement personnel, très cossu, lui est même alloué à son retour dans la capitale. Il s'installe alors au 64 de la rue Gorokhovaïa[110], à deux pas de la gare de Tsarskoïé Sélo, accompagné de ses deux filles. Son influence et sa renommée n'ont jamais été aussi grandes. Mais loin de désarmer ses adversaires, sa gloire ne fait qu'alimenter leur haine.

97. Des propos qu'il faut toutefois nuancer. Tout en se montrant magnanime avec certains condamnés, Nicolas II fait preuve d'une extrême fermeté lors d'une grève de mineurs en Sibérie. La troupe n'hésite pas à tirer sur les ouvriers. On dénombre deux cent soixante-dix morts.
98. À savoir les pays slaves de la péninsule Balkanique.
99. E. Radzinsky, *op. cit.*
100. L'influence de Raspoutine dans le conflit balkanique n'est pas déterminante. Si Nicolas II a écouté Raspoutine, il a surtout choisi de ne pas intervenir pour ne pas contrarier l'Allemagne de Guillaume II.
101. Lors de sa désignation par l'Assemblée, le jeune Michel se trouve
à Kostroma, au monastère Ipatiev.
102. Voir chapitre 3, p. 52.
103. Alix n'a cependant pas manqué de montrer sa vive désapprobation en apprenant ce qui était arrivé à son Ami.
104. Physiquement, George V et Nicolas II se ressemblent comme deux frères jumeaux.
105. La seconde guerre balkanique, déclenchée le 16 juin 1913, oppose la Bulgarie, frustrée des gains obtenus à l'issue du premier conflit,
à la Serbie et à la Grèce. Elle s'achève un mois plus tard, le 18 juillet, par la défaite totale des troupes de Sofia.
106. Une offrande traditionnelle russe rappelant que le tsar protège les paysans et préserve le bétail des loups. Le tsar est celui de tous les sylvains.
107. L'hymne de l'Empire russe.
108. Gouverneur chargé de veiller à la sécurité de la famille Romanov pendant les cérémonies du Tricentenaire.
109. Notamment Beletski, le commandant du département de la Police.
110. Dans un premier temps, Raspoutine et ses filles se sont installés au
3 avenue d'Angleterre. Le vaste appartement, de plus de cinq pièces, est toutefois trop peu confortable. Curiosités, un loup et un ours empaillés se dressent dans l'entrée.

9
La cible

« Si cette maudite bonne femme
[Khionia Gousseva] *ne m'avait pas coupé les intestins, il n'y aurait pas eu de guerre…*
Et pendant que mes intestins guérissaient, l'Allemand a commencé la bagarre. »
Raspoutine, au lendemain
de l'attentat à Pokrovskoïé

Raspoutine ? L'homme de toutes les divisions et de toutes les rumeurs. Non seulement il trouble la Russie, mais il scinde la Cour en clans et divise la famille des Romanov elle-même. Réuni autour d'Elizabeth Feodorovna, la propre sœur de l'impératrice, le Cercle de Moscou n'en démord pas : il faut se débarrasser coûte que coûte de l'odieux imposteur. Une situation d'autant plus urgente que le starets *abhorré prend de plus en plus ses aises dans la capitale. Il est maintenant le maître du jeu politique russe. Non seulement il fait démettre un Premier ministre, Vladimir Kokovtsov, mais il « nomme » un certain Bark au ministère des Finances, domaine dans lequel il est par ailleurs parfaitement ignorant. À Saint-Pétersbourg même, le* starets *séduit autant qu'il agace. Cependant il est devenu incontournable, l'éminence grise du tsar. Les ministres, les banquiers et les femmes du monde se pressent chez lui pour l'écouter, mais aussi pour le séduire. La conquête de Raspoutine est devenue le tremplin nécessaire à tout ambitieux désirant s'approcher du tsar et réussir dans le grand monde. Fort de cette nouvelle notoriété, le* starets *le plus connu de l'Empire revient en triomphateur dans son village natal. Pour son plus grand malheur. Seulement quinze jours après son retour, une femme au visage défiguré par la syphilis le poignarde gravement à la sortie de l'office du dimanche. On craint pour sa vie. Son hospitalisation est d'autant plus inquiétante qu'elle intervient au moment où la situation politique se dégrade dans les Balkans. Contrairement aux crises précédentes, Raspoutine ne parvient pas à arrêter la grande marche de la guerre…*

*

Sitôt revenu dans la capitale, Raspoutine est accueilli en véritable roi de Saint-Pétersbourg. Il est l'homme qui a sauvé le fils du tsar de la mort ; c'est un héros de la Sainte Russie. Anna Vyroubova l'introduit dans tous les salons, à l'exemple de celui de la baronne Rosen. C'est l'occasion pour Raspoutine de côtoyer les plus grands, tant dans le domaine de la finance et de l'industrie que dans ceux de la politique et de la presse. On y croise ainsi le comte Witte, le prince Mechtcherski, mais aussi le banquier Rubinstein ou encore l'industriel Poutilov.

Quand un simple paysan thaumaturge fait et défait les ministres

Loin de se moquer du langage familier du *starets* ou de rire ouvertement de son allure, ses nouveaux amis ont à cœur de le séduire, pour mieux gagner les faveurs des Romanov. Raspoutine, un homme d'influence ? C'est trop peu de le dire. Après le « miracle de Spala », il est devenu le tsar de l'ombre, celui dont l'avis peut briser en un instant la carrière d'un ministre ou hisser au plus haut rang un individu en apparence sans envergure. Preuve en est la destitution du comte Vladimir Kokovtsov. Chargé par Alix « d'examiner l'âme » du Premier ministre, Raspoutine en brosse un portrait peu flatteur. Non seulement il ne le trouve pas à la hauteur de sa fonction mais il rapporte à la tsarine la recommandation expresse que lui a suggérée Kokovtsov, de regagner au plus vite la Sibérie. Une recommandation en forme de menace. Qui plus est, le ministre s'oppose catégoriquement à l'initiative de Grigori, lequel entend faire fermer tous les cabarets pour lutter contre l'alcoolisme. Le verdict d'Alix ne se fait pas attendre : Kokovtsov est démis de ses fonctions et remplacé immédiatement par le docile Ivan Goremykine[111]. Nous sommes en janvier 1914. Selon la logique impériale, qui se dresse contre le *starets* se dresse inévitablement contre l'Empire lui-même. L'option de la tsarine est désormais de tourner le dos à toutes les réformes libérales entreprises sous le défunt Stolypine. Une grande erreur d'analyse. Et Raspoutine de se mêler d'affaires qui lui sont totalement étrangères. Sous sa pression, Piotr Bark hérite du ministère des Finances[112]. D'une certaine façon, le moujik devient le garant de la restauration de l'Empire autoritaire du tsar…

Le nouveau monarque de Saint-Pétersbourg

À mesure que son influence grandit, le cercle de ses ennemis s'élargit. Mais qu'importe, l'essentiel pour Raspoutine étant de s'assurer le soutien inébranlable

du couple impérial.

Cette place unique, il la doit d'abord à ses pouvoirs paranormaux. Une légitimité médicale, serait-on tenté de dire. La maladie du tsarévitch est la meilleure garantie de sa survie politique. Pour les Romanov, en mal de légitimité, Raspoutine est plus qu'un *starets*, c'est l'incarnation même du lien indéfectible qui unit le tsar à ses sujets. Il est devenu le symbole de la trinité Tsar-Église-Peuple[113].

De retour à Saint-Pétersbourg au début de l'année 1914, Raspoutine peut mesurer cette nouvelle popularité. Son parler a beau être saccadé, son vocabulaire approximatif et ses tournures de phrase toujours mal appropriées, il fascine littéralement le Tout-Saint-Pétersbourg. Sa foi naïve et enthousiaste est communicative. Dans son nouvel appartement du 64 rue Gorokhovaïa[114], lequel est placé sous la protection permanente de l'Okhrana[115], Raspoutine est désormais entouré de ses admiratrices, de tout âge et de toute condition sociale. À leur entrée dans l'appartement, il les serre chaleureusement dans ses bras et les embrasse même sur la bouche, au grand étonnement des hommes qui les accompagnent. Qu'elles soient riches, jeunes, veuves, ouvrières, duchesses, divorcées ou abandonnées, les femmes lui vouent un véritable culte. « Tout se mêle autour de cette table, précise Radzinsky[116] : le chinchilla, la soie et le drap sombre, les diamants de la plus belle eau et les fines aigrettes dans les cheveux, les fichus blancs des sœurs de charité et les foulards des vieilles femmes. » Une dizaine de femmes et quelques hommes sont ainsi quotidiennement attablés autour de cet homme énigmatique. Tout en dégustant le thé et en distribuant des coupes de fruits et quelques gâteaux secs à ses invités, Raspoutine martèle toujours les mêmes mots et les mêmes phrases : « Le royaume de Dieu est en nous. Trouve Dieu et vis en lui et avec lui. » D'Olga Lokhtina, sa première maîtresse pétersbourgeoise, à Anna Vyroubova, cette grande blonde corpulente au visage ingrat, en passant par la naïve Alexandra Pistolcors[117], l'éblouissante princesse Chakhovskaïa et la scandaleuse Olga Golovina, elles considèrent leur hôte comme un véritable saint et Grigori ne les détrompe pas. Après avoir rompu le pain et mangé avec ses mains, le *starets* sibérien invite ses invitées à entonner des cantiques célébrant l'amour divin… Quoi de plus étonnant, alors, que de voir ces femmes si dissemblables, dont la plupart ne se supportent pas, chanter à l'unisson des psaumes pour le simple et bon plaisir d'un simple moujik, illettré et illuminé[118] ? Un chant qui invite à la danse la plus effrénée. Dans les moments de grande exaltation, Raspoutine n'hésite pas à monter sur la table et à tourner sur lui-même, emporté par l'ivresse de sa communion avec le Très-Haut. Des

mouvements rappelant curieusement ceux de la secte des *khlysti*[119]…

En l'espace de quelques semaines, la rue Gorokhovaïa devient un condensé du monde russe et le seul endroit de la Russie où toutes les classes sociales se retrouvent. Chaque visiteur est convaincu des dons divins de Raspoutine et tous espèrent obtenir la grâce du Seigneur. L'homme qui a guéri l'enfant du tsar ne peut que descendre du ciel… Quand les puissants lui offrent de l'argent, espérant ainsi conserver leurs privilèges puis gagner le royaume des cieux, Raspoutine le redonne aux pauvres, lesquels aspirent à devenir riches à leur tour. Le *starets* le plus influent de Russie amasse ainsi l'argent pour mieux le redistribuer. On sollicite le *starets* guérisseur au sujet de toutes sortes de problèmes. Des entrepreneurs aux fonctionnaires, civils ou militaires, en passant par les prostituées ou les mendiants, tous demandent le secours du protégé de l'impératrice, parfois pour favoriser une promotion, ou même échapper à un contrôle du fisc ! Chaque jour, Raspoutine reçoit plusieurs centaines de lettres, du courrier en provenance de toutes les régions de Russie et venant de toutes les couches de la société. On s'adresse au moujik comme à un messie ; en l'espace de quelques semaines, le paysan de Pokrovskoïé devient l'homme du dernier recours ou de la dernière chance. Quand ce n'est pas une femme qui intervient pour éviter le renvoi de son mari, c'est un père qui interpelle le prophète pour sauver son fils qui croupit dans les geôles du tsar…

Raspoutine sévèrement blessé par une marginale

À l'approche de l'été 1914, les bruits de bottes se font de nouveau entendre dans les Balkans. Fidèle à sa ligne de conduite, Grigori exprime son désaccord quant à toute intervention russe dans une guerre européenne ; mais cette fois, Nicolas II ne l'écoute plus. Seule son épouse brandit encore le drapeau du pacifisme. Dépité et fatigué par le climat belliciste de la capitale, Raspoutine aspire désormais à regagner sa Sibérie natale. Ce que l'impératrice accepte, car, pour Alix, les désirs de son *starets* sont des ordres…

Accompagné de sa fille Maria, et de deux admiratrices dont l'une est l'incontournable Anna Vyroubova, Raspoutine prend le train jusqu'à Tioumen[120] avant de rejoindre en calèche son village de Pokrovskoïé. Il y parvient le 14 juin[121]. À son grand étonnement, une foule dense et exaltée l'attend à l'entrée du village. Tout le monde veut voir, toucher et entendre l'idole de Saint-Pétersbourg, le sauveur attitré du tsarévitch. Des jeunes filles le comblent de présents dans l'attente de sa bénédiction. La liesse populaire est telle que Raspoutine a peine à se frayer un chemin jusqu'à sa demeure, une belle bâtisse

où l’attendent sa femme et ses deux autres enfants. Quoi qu’il en soit, cette joie est de courte durée. En effet, dès le lendemain de l’arrivée triomphale de Grigori dans son village, un inquiétant télégramme arrive en provenance de Saint-Pétersbourg : l’archiduc d’Autriche, François-Ferdinand, vient d’être victime d’un attentat dans les rues de Sarajevo. Aux dernières nouvelles, son assassin serait un nationaliste serbe. Désormais, la guerre est inévitable. Contrairement aux précédentes crises balkaniques, les grandes puissances européennes expriment cette fois sérieusement leur envie d’en découdre. L’Autriche-Hongrie et l’Empire allemand sont en première ligne, Vienne et Berlin semblent déterminés à en finir avec la Serbie. Une option qui ne peut laisser indifférente la Sainte Russie. À Tsarskoïé Sélo, Nicolas II sait qu’il ne pourra plus éviter ce grand bouleversement. Hormis la tsarine, tout son entourage milite pour l’entrée en guerre du pays. Se sentant complètement désemparée face à cette coalition de bellicistes, la tsarine ne voit plus qu’un seul moyen de parer à l’inévitable, rappeler d’urgence Raspoutine à Saint-Pétersbourg. C’est alors qu’une nouvelle tout aussi inconcevable lui est télégraphiée de Sibérie : Raspoutine vient d’être blessé à coups de couteau par une femme sans nez à la sortie de la messe ! L’événement dramatique se produit le 28 juin dans le calendrier russe, soit le 11 juillet pour les Occidentaux[122]. Étrange coïncidence.

De l’Antéchrist au martyr

Ce dimanche 28 juin 1914, Raspoutine vient tout juste de sortir de l’église de Pokrovskoïé. S’approche alors de lui une mendiante, ou supposée telle, qui lui tend la main et lui demande l’aumône. Elle a le visage défiguré par la maladie. Sans crainte, Raspoutine fouille méthodiquement ses poches à la recherche de quelque pièce. L’horrible mendiante en profite alors pour le poignarder au ventre, au moyen d’une baïonnette-sabre cachée sous ses haillons ! L’événement se produit devant des dizaines de témoins. Sitôt commis son méfait, la jeune femme ne fuit pas mais affronte la foule en criant : « J’ai tué l’Antéchrist ! Louez Dieu, l’Antéchrist est mort ! » Elle est rapidement saisie par les gens du village et échappe de peu au lynchage. Raspoutine, quant à lui, peine à se remettre de ses blessures. Au prix d’efforts démesurés, il se traîne jusqu’à sa demeure. Pendant plusieurs jours, le *starets* sera entre la vie et la mort. Sans l’arrivée en urgence d’un médecin en provenance de Tioumen[123], peut-être le moujik aurait-il succombé à ses blessures…

L’enclume d’Iliodore ?

Chapelière de son état, la femme en haillons qui a agressé Raspoutine n'a pas eu le temps de réitérer son geste. À peine a-t-elle eu le temps de professer sa haine du « faux prophète », qu'elle a été immédiatement ceinturée par les villageois, plaquée au sol et remise à la police. Devant ses interrogateurs, elle dit s'appeler Khionia Gousseva. À aucun moment, elle ne désavoue son geste. Bien au contraire. Selon elle, c'est une action préméditée de longue date. Ruminant sa haine du *starets* depuis plus de quatre ans, elle prétend avoir rencontré Raspoutine en 1910, lors d'une cérémonie rituelle de la secte *khlyst* à Tsaritsyne. Le « faux prophète » aurait alors abusé de la confiance d'une religieuse, une certaine Xénia, pour la violer. Khionia, dès lors, n'a eu qu'une obsession : venger l'honneur de son amie !

En réalité, les dires de cette malheureuse sont un véritable tissu de mensonges. Gousseva n'a jamais croisé la route de Raspoutine. Sa haine du *starets*, elle la tient d'Iliodore, le prophète chassé de Tsaritsyne. Après enquête, il s'avère que cette jeune femme, autrefois belle et équilibrée[124], aurait été complètement manipulée par Serge Troufanov, alias Iliodore, l'ennemi implacable de Raspoutine depuis près de trois ans. Depuis l'échec de la conjuration des prophètes en décembre 1911, Iliodore voue une haine sacrée au *starets* de Pokrovskoïé. Dans l'intervalle, destitué de ses fonctions par le Saint-Synode, l'incontrôlable ex-hiéromoine a créé une association de femmes censées avoir été victimes de « l'odieux moujik ». Appelé « La Nouvelle Galilée », ce groupe féminin extrémiste s'est fixé pour but de castrer Raspoutine. Et Khionia Gousseva fait partie de cette secte de furies !

Depuis son lit d'hôpital de Tioumen, tenu au courant du développement de l'enquête, Raspoutine reste persuadé qu'Iliodore a armé le bras de Gousseva. Et le *starets* est d'autant plus convaincu de la culpabilité de l'ancien prêtre de Tsaritsyne qu'il a reçu une lettre menaçante de l'intéressé. « Je suis le vengeur ! », lui a-t-il écrit. Dès le 2 juillet, la fuite d'Iliodore à l'étranger sonne comme un aveu. Pour gagner la Suède via la Finlande, le fondateur de la Nouvelle Galilée se serait rasé la barbe puis déguisé en femme…

Un geste qui hypothèque la paix dans le monde

Déclarée irresponsable de ses actes, Khionia Gousseva est envoyée à Tomsk, dans un asile psychiatrique[125]. Pendant ce temps, affaibli et encore hospitalisé, Raspoutine essaie en vain de retenir le bras armé de Nicolas II dans le conflit qui embrase de nouveau la péninsule Balkanique. Pendant plusieurs jours, l'empereur oscille entre sa volonté de ne pas provoquer l'Allemagne et celle

d’honorer son alliance avec la France. Le 7 juillet, il confirme ses engagements auprès du président français Raymond Poincaré, alors en visite à Saint-Pétersbourg. Après moult hésitations, le tsar cède finalement à la pression de ses généraux, notamment celle de l’Oncle redoutable ; le 18 juillet 1914[126] (soit le 31 juillet dans notre calendrier), il publie l’ordre de mobilisation générale, espérant ainsi dissuader les Allemands d’entrer dans le conflit. Trois jours plus tôt, le 15 juillet, l’Autriche-Hongrie a en effet ouvert les hostilités avec la Serbie. Le 1er août, l’événement que Raspoutine redoute par-dessus tout se produit : Berlin déclare la guerre à Saint-Pétersbourg. La déclaration à proprement parler est remise à Sazonov par l’ambassadeur d’Allemagne en Russie, le comte Pourtalès. Toujours cloué sur son lit d’hôpital, Raspoutine enrage de n’avoir pu enrayer la machine infernale. Et le *starets* de maugréer : « Si cette maudite bonne femme ne m’avait pas coupé les intestins. Il n’y aurait pas eu de guerre… Et, pendant que mes intestins guérissaient, l’Allemand a commencé la bagarre ! »

Quand Nicolas II apprend la nouvelle de l’entrée en guerre de l’Allemagne, il est visiblement atterré. « C’est arrivé quand même… », commente-t-il amèrement. L’impératrice est tout aussi émue. D’origine allemande et de surcroît cousine germaine du *Kaiser* Guillaume II, Alexandra Feodorovna a le cœur brisé. Elle est au bord des larmes.

111. Jugé trop réformateur et trop libéral, le comte Witte n’est pas reconduit dans ses fonctions.
112. Un poste qu’il gardera jusqu’à la fin de l’Empire, c’est-à-dire jusqu’à la révolution de février 1917.
113. Raspoutine incarne « l’orthodoxie du peuple », selon l’expression d’un prêtre contemporain du *starets*.
114. Situé au troisième étage, cet appartement de cinq pièces est totalement pris en charge par le tsar. Raspoutine s’y installe à partir du printemps 1914.
115. Deux agents de l’Okhrana, Terekhov et Svistounov, surveillent quotidiennement son immeuble, tant pour le protéger que pour l’espionner.
116. E. Radzinsky, *op. cit*.
117. Alors enceinte, Alexandra Pistolcors est accompagné de son mari, employé à la chancellerie.
118. Parmi les raspoutiniennes les plus inconditionnelles, on distingue la Sibérienne Elena Patouchinskaïa, la séduisante Volynskaïa et la baronne Koussova.
119. Voir chapitre 5, p. 82.
120. Un long voyage : près de 90 kilomètres séparent Tioumen de Pokrovskoïé.
121. Dans le calendrier russe.
122. Treize jours séparent donc les deux attentats, qui ont lieu à la même date dans les deux calendriers. Ils vont précipiter l’Europe dans la guerre.
123. Il est appelé par télégramme par le fils de Raspoutine, Dimitri. La constitution très robuste de Grigori – il pèse plus de cent kilos – peut également expliquer sa survie. Il est aussi à noter qu’aucun organe vital n’a été touché. La tsarine elle-même envoie son propre chirurgien à Tioumen, le docteur von Breden.
124. Puis elle aurait contracté la syphilis au cours d’un pèlerinage à Jérusalem. Son visage aurait alors été

ravagé par la maladie.
125. Elle n’en sortira qu’à la faveur de la Révolution bolchevique, en novembre 1917.
126. Dans un premier temps, Nicolas II a annulé l’ordre de mobilisation générale, ayant reçu de Raspoutine deux télégrammes véhéments qui lui annonçaient la fin de la Russie et la Révolution en cas de conflit avec l’Allemagne. La Cour est alors partagée entre les partisans de l’Entente avec la France et les germanophiles. La plupart des monarchistes, résolument hostiles à tout accord avec les Anglais, suggèrent aussi une alliance entre les trois dynasties impériales.

10
Le fossoyeur de la Russie tsariste ?

« Sans Raspoutine, il n'y aurait pas eu Lénine. »
Kerenski

Été 1914, la Russie entre en guerre dans la liesse générale. Malgré l'influence qu'on lui octroie, Raspoutine n'a pas pu empêcher l'inévitable. Cependant, l'illusion de puissance de l'armée russe est de courte durée. À compter de l'année 1915, l'horizon s'assombrit. Devant le rouleau compresseur allemand, l'armée tsariste cède la Galicie, la Pologne et une partie des territoires baltes. En l'espace de quelques semaines, l'allégresse cède le pas à la suspicion ; on se met bientôt en quête de boucs émissaires. Après avoir emprisonné le ministre de la Guerre, on soupçonne Raspoutine de faire le jeu de Berlin, voire celui des révolutionnaires bolcheviques. Mais toutes ces attaques demeurent vaines. Et ce, malgré la vie débridée de Raspoutine, les scandales qui la ternissent et qui rejaillissent sur le couple impérial. Contre vents et marées, la tsarine soutient l'indésirable Raspoutine ! Mieux encore, après un court moment de disgrâce, l'exilé de Sibérie revient en position de force à Petrograd. Il devient même le véritable maître de la Russie. Gouverné par un moujik illettré, l'Empire paraît moribond. Le tsarisme se lézarde avant même le renversement du tsar. D'une certaine façon, Raspoutine fraie le chemin à Lénine…

*

Jusqu'au bout, le tsar a espéré éviter le conflit avec l'Allemagne de son « cousin » Guillaume II. Mais ç'eût été trahir ses engagements vis-à-vis de la France. Désormais, Nicolas II ne peut plus reculer, quitte à voir son trône basculer. Et pourtant, en entrant dans la guerre, le dernier des Romanov signe son arrêt de mort.

« Vive la France ! »

Le 20 juillet 1914[127], au palais d'Hiver, l'empereur de toutes les Russies se ressaisit. Devant la Cour au grand complet, rassemblée dans la galerie Saint-Georges, Nicolas reprend à son compte un discours prononcé un siècle plus tôt par son prédécesseur Alexandre Ier, au moment de l'invasion napoléonienne : « Je déclare ici solennellement que je ne signerai pas la paix avant que le dernier soldat ennemi ait quitté notre sol… » L'émotion est à son comble. Enthousiasmés par les paroles de Nicolas II, les dignitaires de la Cour entonnent un *Te Deum*, puis acclament le couple impérial. « Vive la France ! », n'hésitent pas à crier certains militaires. « Nous ne signerons la paix qu'à Berlin », répètent-ils. Des officiers aux évêques, en passant par tous les hauts fonctionnaires de l'État, c'est à qui s'approchera au plus près du tsar et de l'impératrice pour les toucher, les congratuler ou les embrasser.

Parvenu difficilement au balcon du palais d'Hiver, le couple impérial n'est pas moins impressionné par les clameurs venant de la rue. La ferveur de la populace n'a en effet rien à envier à celle des dignitaires. Plusieurs milliers de Russes acclament leur souverain, brandissant son portrait. À la vue du souverain et de sa femme, une énorme émotion s'empare de la foule massée au pied du palais. Les étendards s'abaissent et tous, riches et pauvres, jeunes et vieux, hommes et femmes s'agenouillent devant les Romanov, entonnant à leur tour l'hymne national, « Dieu protège le tsar ». Puis tous se relèvent et s'ensuit une ovation interminable. Neuf ans après le « dimanche rouge », le peuple aurait-il pardonné à son souverain ? Le tsar en est intimement convaincu. Une impression déjà ressentie à la faveur des fêtes du Tricentenaire. Ragaillardi par ces ovations inattendues, Nicolas II est maintenant persuadé d'avoir reçu une mission divine. Son rêve le plus ambitieux est de conquérir Constantinople et de dresser la croix orthodoxe sur le toit de la basilique Sainte-Sophie. De son côté, Alexandra est loin de partager l'enthousiasme de son mari. Cette ferveur populaire la gêne. N'est-ce pas le sang de ses compatriotes que la Russie appelle à répandre sur son sol ? À défaut d'arrêter la guerre, Alix et ses filles préféreront travailler en tant qu'infirmières à l'hôpital du palais de Tsarskoïé Sélo. Pour la première fois dans sa vie d'impératrice mal-aimée, Alix se sentira utile…

Quand Raspoutine feint de se ranger à l'engouement patriotique

« La guerre a mis fin à toutes nos dissensions intestines… Le peuple russe n'a pas éprouvé une pareille secousse de patriotisme depuis 1812. » Ainsi s'exprime le président de la Douma, Mikhaïl Rodzianko, au soir de la journée historique du

20 juillet. Raspoutine lui-même semble emporté par cet incontrôlable élan patriotique. Mais ce n'est qu'une manœuvre pour échapper au lynchage ! Finies les prophéties apocalyptiques, abandonnée la rhétorique du peuple qui souffre, l'heure est à l'unité, pour ne pas dire à l'union sacrée[128]. Mieux encore, le *starets* feint de partager l'idée commune selon laquelle la guerre allait être courte. Et la Russie en serait la grande bénéficiaire ! Triste illusion. En son for intérieur, Raspoutine considère toujours la guerre comme une aberration. Mais il est fataliste : « Les gens cesseront de faire la guerre quand les gamins cesseront de se bagarrer », se lamente-t-il…

De retour dans la capitale, rebaptisée en raison des circonstances de la guerre Petrograd[129], Grigori abandonne son combat contre l'entrée de la Russie dans le conflit. Un revirement de façade. D'apparence spontanée et bon enfant, il n'en est pas moins rusé et calculateur. Même s'il continue à critiquer le bien-fondé de la guerre, il admet qu'elle a enfin permis l'union sacrée entre le tsar et son peuple. Le conflit contre l'Allemagne a aussi un autre avantage : celui de renforcer la lutte contre le « serpent vert » (la vodka), un thème cher au protégé de la tsarine… Mais, paradoxalement, le chantre de la fermeture des cabarets sombre dans l'alcool, la fête à outrance et la débauche. Comme si la guerre autorisait tous les excès ! À défaut de boire de la vodka, il ingurgite des tonnes de vin, en particulier du madère. Durablement choqué par l'attentat de Khionia Gousseva, Raspoutine montre en effet une insatiable soif de plaisirs. Et ne pouvant concevoir de vivre sans être ivre, l'homme de Dieu confond allègrement camaraderie, beuverie et orgie.

Informée des débordements de son moujik, Alix ne cesse pas de le défendre. Quand on lui apporte la preuve des soûleries de Grigori, elle manifeste la plus parfaite mauvaise foi en prétendant que la police a simplement confondu le saint homme avec un monstrueux imposteur. De ce soutien inconditionnel, Raspoutine est parfaitement conscient. Et le *starets* de s'en vanter au cours de soirées bien arrosées. Les scandales ? Il s'en moque ou, plutôt, il les provoque. Car chacun d'eux renforce sa célébrité et sa place tant convoitée auprès du couple impérial. À compter de l'automne 1914, Grigori le Débauché a définitivement pris le pas sur Grigori le Pacifiste. Tandis que, sur le front, les soldats russes, mal armés, mal équipés et mal commandés, essuient leurs premiers revers…

Un ramas de soldats sans bottes ni fusils

Les prévisions pessimistes de Raspoutine se révèlent très vite d'une triste exactitude. Loin de ressembler au rouleau compresseur annoncé, l'armée tsariste

fait davantage figure de tigre de papier. Plus de la moitié des réservistes ne sont pas mobilisables[130] et un bon tiers des appelés ne possèdent pas de fusil. Qui plus est, la faiblesse du réseau ferré et surtout l'extrême lenteur des trains, qui ne dépassent pas 30 km/h, constituent un véritable frein à la guerre de mouvement. Plusieurs jours sont nécessaires pour mobiliser les hommes. La pénurie de matériel est un problème récurrent. On manque de camions pour transporter les soldats, de mitrailleuses pour protéger les troupes et de téléphones de campagne pour coordonner l'action des généraux. Quand les appareils russes tombent en panne, on ne trouve pas de pièces de rechange.

Cette absence de mobilité contraste singulièrement avec l'armée allemande, un modèle d'efficacité en matière de logistique et de discipline. Outre leur matériel déficient, les Russes sont le plus souvent fatigués et démotivés par d'interminables heures de marche. En guise de bottes, les hommes ont les pieds entourés de chiffons. La plupart des soldats n'ont jamais tenu de fusil et leurs officiers pensent davantage à leur carrière qu'au bien-être des hommes de troupe. Face au problème récurrent du manque d'armes et de munitions, les soldats russes s'équipent en dépouillant les morts : non seulement en volant les fusils de leurs camarades décédés mais en s'emparant de ceux des Allemands et des Autrichiens tués sur le champ de bataille. Autre singularité, les fantassins disposent d'un nombre limité de cartouches : pas plus de dix par homme et par jour ! Lors des offensives ennemies, la consigne la plus répandue est de s'abstenir de riposter pour éviter de gaspiller les munitions. Un comble en période de guerre !

Une armée sans fusils et sans bottes, commandée par une caste d'officiers sans talent et sans scrupules : c'est ainsi que se présente la « première armée du monde »… sur le papier. Les troupes de Nicolas II ? Des « ours » dirigés par des « ânes » pour reprendre l'expression de l'état-major allemand. Pour couronner le tout, cette armée impériale a été placée sous les ordres du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, un géant de deux mètres aussi arrogant qu'incompétent. Le tsar lui-même est en permanence sur le front. Au moment de la révolution de février 1917, il sera ainsi à la Stavka, le grand quartier général de l'armée russe. Dès le début du conflit, la défaite des troupes russes à Tannenberg sonne comme un cruel avertissement…

L'avertissement de Tannenberg

26 août 1914. *A priori*, les chiffres plaident en faveur d'une victoire russe écrasante. Placées sous le commandement de l'Oncle redoutable, les Ire et IIe

armées russes comptent plus de 650 000 soldats, contre seulement 135 000 Allemands. Cette énorme supériorité numérique cache cependant de graves dysfonctionnements,
à commencer par les communications. Quand les armées russes livrent leurs positions respectives, elles ne prennent même pas soin de coder leurs conversations téléphoniques. Résultat : les Allemands sont immédiatement informés d'une éventuelle manœuvre de diversion. Non seulement la logistique, l'intendance et le ravitaillement des troupes russes laissent à désirer, mais les hommes sont fatigués par plusieurs jours de marche forcée à travers les marécages. Et leurs généraux ne s'entendent pas. Pavel Rennenkampf et Alexandre Samsonov sont en effet aux antipodes l'un de l'autre. Le premier est aussi fougueux que le second est réservé. Entre les deux hommes, la rivalité confine à la haine. Pendant la guerre contre le Japon, en Mandchourie, les deux protagonistes en sont même venus aux mains, au point de rouler dans la boue devant l'œil médusé de leurs subalternes.

Côté allemand, Hindenburg et Ludendorff constituent au contraire un tandem redoutable. Les avions de reconnaissance et la précision de leur artillerie confèrent en outre aux Allemands une nette supériorité technologique. L'issue de la bataille ne fait aucun doute. Profitant de l'isolement de l'armée de Samsonov, les artilleurs allemands pilonnent pendant quatre jours et quatre nuits les positions de leurs adversaires. En cette fin août 1914, les unités russes sont littéralement taillées en pièces. C'est la première grande boucherie de la Grande Guerre : plus de 60 000 soldats russes périssent. Indéniablement, la suffisance et l'orgueil mal placé de Rennenkampf et de Samsonov[131] ont scellé la défaite de Tannenberg. Leur seule satisfaction est d'avoir permis à la France de desserrer l'étau allemand : grâce à la diversion russe, Joffre gagne la bataille de la Marne et sauve Paris[132]…

L'illusion de la guerre

Malgré l'avertissement de Tannenberg, les généraux russes affichent une confiance inébranlable en leurs troupes, et l'empereur lui-même n'en démord pas. À tort, Nicolas II reste persuadé que la guerre est le seul moyen de souder le peuple russe, alors en proie à de multiples tourments. Alors que, au contraire, ce nouveau conflit contre l'Allemagne met rapidement en relief les carences de l'industrie et de la société russes. Loin de renforcer le pouvoir tsariste, la guerre en souligne toutes les errances. À l'image du conflit contre le Japon en 1905, elle accélère la décomposition de l'État russe et favorise la propagande

révolutionnaire.

De son refuge en Suisse, Lénine a compris d'emblée toute la portée sociale et économique de la guerre. « C'est le plus beau cadeau fait à la révolution », commente-t-il avec lucidité. D'une possible défaite et de la révolution qui s'ensuivrait, le tsar ne veut pas convenir. En permanence sur le front depuis le début du conflit, il affiche un optimisme à toute épreuve. Illusion entretenue par les quelques victoires sans lendemain obtenues par les Russes sur les Austro-hongrois. Car, dès septembre 1914, les troupes tsaristes s'emparent de Lvov et investissent la Galicie. Une illusion de courte durée, car l'armée autrichienne est sans commune mesure avec celle des Allemands[133]. À compter du mois de février 1915, les faibles gains acquis au début de l'automne précédent sont réduits à néant. Non seulement les Russes accusent des pertes sévères, mais ils sont contraints à une humiliante retraite. Au grand dam de l'Oncle redoutable, la Pologne et la Lituanie passent sous la botte des troupes de Guillaume II !

À la recherche de boucs émissaires

En apprenant ces déconvenues militaires, les Russes désespèrent. Le climat n'est plus à l'union sacrée, mais à la recherche des coupables. Comment expliquer de tels revers successifs ? Loin d'accuser l'amateurisme de leurs généraux ou d'incriminer le manque de combativité des soldats eux-mêmes, le peuple accuse nommément les Juifs de mener le pays à la ruine. Et l'antisémitisme de se répandre comme une traînée de poudre sur les traces de la défaite. Les responsables de cette déroute imprévue, les espions à la solde de Berlin, ce sont les Juifs, entend-on aux quatre coins de l'Empire. Ces mauvais sujets, ce sont les « Allemands de l'intérieur ». Des exactions sont commises, sans prendre l'ampleur de véritables pogroms. On procède ici et là à des exécutions sommaires, comme en témoigne la pendaison de plusieurs Juifs dans la seule ville de Dvinsk, en Lettonie. À Petrograd même, le climat est électrique. Le gouvernement russe ne cache pas sa volonté d'expulser les Juifs, et ce quelle que soit leur classe sociale. Face à cette montée incontrôlable de l'antisémitisme, Raspoutine s'interpose et s'impose. Très lié au milieu financier juif, comme l'atteste le paiement de son loyer par le banquier Rubinstein[134], le moujik interfère auprès du couple impérial pour éviter l'irréparable…

À défaut de s'en prendre aux Juifs, les Russes ont alors à cœur de trouver d'autres responsables de la défaite. Et le nom de Soukhomlinov d'être sur toutes les lèvres. Le premier détracteur du ministre de la Guerre est sans conteste le commandant suprême des armées lui-même, à savoir l'Oncle redoutable. La

raison ? Soukhomlinov aurait commis « le crime de lèse-majesté » de remettre en question les honneurs de la haute noblesse dans l'armée ; ainsi ne serait-on pas élevé au rang de général sous prétexte de porter le titre de duc. Place au seul mérite et non au droit de naissance en quelque sorte. Une initiative proprement scandaleuse aux yeux de l'Oncle redoutable. Pour couronner le tout, l'un des proches de Soukhomlinov, un certain Serge Miassoedov, est accusé à son tour d'espionnage au profit de l'Allemagne et exécuté après un procès sommaire. Pour un chef du contre-espionnage, c'est un comble. L'affaire Miassoedov a tôt fait de ternir la réputation de Soukhomlinov. Une fois n'est pas coutume, Raspoutine se rallie au grand-duc Nicolas dans la fronde contre le ministre de la Guerre. Isolé et calomnié, Soukhomlinov est finalement arrêté et jeté en prison !

L'œil de Berlin ?

À n'en pas douter, le ministre de la Guerre du tsar est la première grande victime de la chasse aux sorcières « proallemandes » ou jugées comme telles. Mais, si symbolique soit-elle, la révocation de Soukhomlinov en mars 1915 ne change rien à la situation militaire générale. Le nouveau ministre de la Guerre, Polivanov, se montre tout aussi impuissant que son prédécesseur.

Sur le front, loin de s'améliorer, la situation empire. À la suite d'une brutale offensive des troupes de Guillaume II en Prusse-Orientale et en Pologne, les Russes abandonnent tour à tour leurs forteresses de Grodno, de Kovno et d'Ivangorod. Et les détracteurs du régime de fourbir de nouveau leurs armes contre l'entourage impérial. Les rumeurs d'espionnage vont bon train[135]… Raspoutine et la tsarine sont au cœur de toutes les conversations. Alix « l'Allemande » ne peut être que de mèche avec son cousin Guillaume II et lui fournit selon toute vraisemblance des renseignements stratégiques de première grandeur, telle est la conviction intime des membres du Cercle de Moscou. Regroupée autour d'un certain Samarine, cette association antitsariste s'est fixé pour objectif de salir la réputation de Raspoutine. Après avoir colporté la rumeur selon laquelle le père Grigori était un *khlyst*, voici que le Cercle évoque un « parti allemand », voire un « bloc noir » au sein même de la Cour. Toujours d'après les « Moscovites », Raspoutine et sa clique, à savoir les ultramonarchistes du Conseil d'Empire, comploteraient dans le dos des Russes pour signer une paix séparée avec l'Allemagne.

Le tsar serait manipulé par la tsarine qui elle-même serait sous la botte du moujik guérisseur ! Telle est la vision, erronée, qu'ont les Russes des coulisses

du régime. Ces rumeurs sont totalement fausses. Non seulement Alix n'encourage nullement son mari à cesser les hostilités, mais Raspoutine n'entend rien à la chose militaire. À ce propos, Anna Vyroubova rapportera que le tsar n'évoquait jamais la question de la guerre en famille, et encore moins devant le *starets*. Quand Nicolas II se transformait en chef des armées, il se retirait dans un cabinet secret, qu'il fermait soigneusement à clé.

Garder ou divulguer des secrets d'État ne relève pas de la compétence de Raspoutine ; tout juste peut-on lui reprocher de briser l'élan patriotique du pays. L'ambassadeur de France Maurice Paléologue dresse, le premier, un portrait peu flatteur de l'homme soi-disant le plus influent de l'Empire. D'après ce diplomate, Raspoutine est « un rustre, un primitif d'une ignorance crasse ».

Cheval de Troie de Lénine ?

Incapable d'espionner pour l'Allemagne[136], le moujik n'en milite pas moins pour limiter la souffrance de ses frères. Dès le printemps 1915, Raspoutine ne tarde pas à s'offusquer auprès du tsar du fardeau insupportable qu'on impose aux paysans. « Cessez de réquisitionner la farine, le sucre et le beurre des civils au profit des militaires, lui conseille-t-il, luttez contre les profiteurs de guerre, ces spéculateurs qui font monter les prix et affament le peuple ! » Homme pragmatique, le moujik demande aussi à Nicolas II de surseoir à une nouvelle mobilisation des troupes[137]. Selon lui, à quoi rime d'envoyer de nouveaux soldats sur le front si l'État n'est pas capable de les armer ? Et le *starets* est d'autant plus opposé à un nouvel appel sous les drapeaux que son fils Dimitri est concerné[138]… D'après Raspoutine, la Russie ne pourra gagner la guerre que si elle renonce à sa société sclérosée et décadente. En d'autres termes, le paysan des steppes prêche pour une plus grande union entre le tsar et son peuple, et ce rapprochement est inséparable d'une réforme profonde de la société, qui passerait par la mise à l'écart de la noblesse. De devin et de guérisseur, Raspoutine se transforme en conseiller politique. Et le tsar de souscrire aux demandes du moine de Pokrovskoïé, lequel préconise la militarisation et la nationalisation des usines. Un vrai « communisme de guerre » avant la lettre[139]. *A priori*, Raspoutine n'est pas loin de partager les opinions de Lénine…

Une influence réelle mais surestimée

Un tsarisme plus proche du peuple et guéri du cancer de l'aristocratie, telle est l'option défendue par Raspoutine. Tout en rêvant d'une société plus juste, Raspoutine n'entend pas renverser le régime mais rendre le tsar digne d'exercer

ses fonctions. Plus révolté que révolutionnaire, le moujik se fait l'écho des paysans et veut prévenir Nicolas II des risques d'une guerre prolongée. Prophète et non bolchevik, il n'est en aucun cas un agent de Lénine, même s'il comprend les aspirations exprimées çà et là par les ouvriers et les paysans. Préférant l'évolution à la révolution, Raspoutine connaît plus que tout autre la misère dont souffrent les campagnes. Certes, en voulant rehausser le prestige du tsar, il a abouti au résultat inverse : le désacraliser. Qu'un simple moujik puisse à ce point exercer une influence manifeste à la Cour contrarie la noblesse et indigne l'opinion publique. Chaque scandale, chaque provocation du *starets* est ainsi montée en épingle par une presse en mal de boucs émissaires. Plus les journaux vilipendent le moujik guérisseur et plus le tsarisme vacille sur ses assises. L'opinion publique elle-même commence à manifester sa mauvaise humeur contre le moujik abhorré. À Moscou, sur ce qui deviendra la place Rouge, des troubles éclatent. Non seulement on réclame le renvoi du tsar[140] mais on exige la pendaison haut et court du *starets* sibérien. « Sans Raspoutine, il n'y aurait pas eu Lénine », déclarera en 1917 Kerenski, le chef du gouvernement provisoire, après le renversement du tsar.

Mais le pouvoir du *starets* quant aux choix politiques de la Russie est-il aussi évident qu'on le dit ? Le seul fait que Raspoutine n'ait pu s'opposer au départ de son fils pour l'armée relativise son influence réelle auprès du tsar. Selon Yves Ternon, elle a été surestimée. En vain l'homme le plus proche de la tsarine s'est-il déclaré contre la persécution des Juifs ou encore celle des Tatars de Crimée ; et sa voix n'a pas été plus écoutée quand il défendait l'indépendance de la Pologne. Dans son apologétique *Règne de l'empereur Nicolas II*[141], l'historien Sergueï Oldenburg renchérit quant à lui en analysant toutes les circonstances où Raspoutine a essayé d'infléchir la décision impériale. Sans compter le refus de Nicolas II de nommer Tatichtchev ministre des Finances et le général Ivanov ministre de la Guerre, le tsar s'est moqué ouvertement de l'idole de la famille impériale en se rendant en Galicie et en convoquant la Douma en avril 1915.

Rattrapé par le scandale du Yar

Malgré son aura évidente auprès des femmes de la Cour, ses « miracles » à répétition et ses démonstrations de thaumaturgie[142], Raspoutine n'a plus le vent en poupe dans les couloirs de Tsarskoïé Sélo. Seule la tsarine s'acharne encore à le défendre. La raison de cette disgrâce : le scandale du Yar. Le Yar ? Un célèbre restaurant tzigane de Moscou. Quand on en franchit le seuil, on est alors

immédiatement plongé dans un autre monde, un univers aux antipodes de la Russie, au regard des nombreux cactus et palmiers qui en ornent l'entrée. Assurément, ce restaurant atypique est l'un des points de chute favoris de Raspoutine. Or, en mars 1915, l'Ami de la tsarine s'y serait adonné à une séance d'exhibitionnisme sexuel invraisemblable, sur fond de chants tziganes. Le champagne, le madère et la vodka coulèrent alors à flots.

Tout en montrant ses organes génitaux à une assistance interloquée, Raspoutine se serait vanté de ses relations privilégiées avec l'impératrice, racontant à qui voulait l'entendre que l'élégante chemise en soie dont il était vêtu ce soir-là avait été brodée par les mains d'Alix ! « Je fais d'elle ce que je veux, elle est obéissante », répétait-il, dans un état d'ébriété avancé. Rapportée trois mois plus tard[143] par le chef de la police secrète de Moscou au général Djounkovski, le vice-ministre de l'Intérieur, la soirée du 26 mars provoque une nouvelle fronde contre l'intrépide Raspoutine.

La scandaleuse orgie du Yar scelle *a priori* la mort politique du *starets*. Devant la levée de boucliers de la presse, de la Cour et des ministres, Nicolas II est contraint de chasser Raspoutine de la capitale. Il lui demande instamment de regagner la Sibérie. L'appel sous les drapeaux du fils de Raspoutine le 19 juin augure sans doute de lendemains moins enchanteurs pour le *starets*. Mais c'est oublier le soutien indéfectible de la tsarine. Ayant pris connaissance du rapport Martynov, Alix le qualifie de « papier sale et vil ». Pour la tsarine, le général Djounkovski, en voulant salir l'image de son Ami, a creusé sa propre tombe. « Les ennemis de notre Ami sont nos ennemis », n'hésite pas à écrire la tsarine à son Nikki. La lettre est datée du 16 juin 1915, le lendemain même du retour de Grigori en Sibérie…

L'Oncle redoutable congédié

Non seulement le renvoi de Raspoutine à Pokrovskoïé est de courte durée – pas plus de deux mois –, mais son pouvoir sur le couple impérial sort renforcé du scandale du Yar. D'aucuns défendent même la thèse selon laquelle l'orgie du restaurant tzigane aurait été montée de toutes pièces par Raspoutine pour mieux faire sortir du bois ses détracteurs[144].

Aux sœurs monténégrines venues vilipender le *starets*, Alix oppose une fin de non-recevoir. Le mari d'Anastasia, l'Oncle redoutable, n'est pas davantage en odeur de sainteté. La tsarine lui reproche ouvertement d'avoir épousé une divorcée ; mais surtout elle ne supporte plus ses attaques incessantes contre Raspoutine, son « envoyé de Dieu » comme elle le surnomme. Et Alix d'inonder

son mari de lettres assassines contre le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. Le qualifiant d'incapable – la Pologne et la Galicie étant passées sous la coupe des Allemands –, la tsarine ne cesse de demander à Nikki de se montrer plus autoritaire et d'agir en conséquence. En d'autres termes, de congédier l'Oncle redoutable, surnommé « Nic-Nic » dans l'intimité de la famille impériale. Alors en poste au grand quartier général, la fameuse Stavka, le grand-duc se croit hors d'atteinte, inamovible. C'est oublier le pouvoir de conviction de la tsarine. Harcelant littéralement son mari à propos de Nic-Nic, le tsar finit par céder à sa femme : il décide de renvoyer l'Oncle redoutable de la Stavka. Un geste fort quand on sait que Nicolas II vivait dans une sorte de crainte de son oncle. Le 9 août 1915, malgré son extrême popularité auprès de ses troupes, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, petit-fils de Nicolas Ier, est écarté de son poste de commandement suprême des armées[145]. Une mesure cautionnée par Raspoutine, qui se souciait depuis plusieurs semaines d'un risque de coup d'État. Selon le *starets*, Nicolas Nicolaïevitch se conduisait en véritable « contre-tsar » au grand quartier général, lequel apparaissait comme un second centre de pouvoir en Russie. « Si le tsar n'avait pas pris la place de l'Oncle, il aurait été chassé du trône », déclare péremptoirement le *starets*.

Contre toute attente, l'Oncle redoutable est remplacé par le tsar lui-même ! Depuis Pierre le Grand, aucun empereur n'avait jamais pris la direction des armées. Une nouvelle qui abasourdit la Cour autant qu'elle la révolte. Car personne n'est dupe. À commencer par Nicolas Chtcherbatov, nouveau ministre de l'Intérieur depuis le 5 juin. C'est la faute de l'impératrice et de son moujik ! martèle-t-il. Et le successeur de Maklakov de souligner l'incompétence du tsar en matière militaire…

Alix et Grigori prennent le contrôle de la Russie

S'il est le symbole de la Russie, le tsar s'illusionne en pensant que sa seule présence redonnera à ses soldats l'envie de se battre. L'idée de s'investir pleinement sur le front, Nicolas la nourrit depuis le début du conflit. Calfeutré dans ses salons de Tsarskoïé Sélo, le tsar était frustré de ne pas connaître l'âpreté des combats. Le sifflement des balles,
le grondement des canons, l'odeur de la poudre… Nicolas II rêvait de grandes sensations. Dans le train qui l'emmène sur le front, certains décrivent un empereur s'adonnant à de curieux exercices physiques. Torse nu et vêtu d'un simple short, le tsar effectue des tractions et des barres parallèles dans l'espoir de gonfler des muscles peu saillants…

Loin de rétablir la situation militaire, la présence du tsar sur le front n'est pas considérée par ses détracteurs comme un acte de courage mais comme une manifestation d'autocratie supplémentaire. Quoi qu'il en soit, la Stavka s'établit à Moguilev[146], sur la rive gauche du Dniepr. Nicolas II décide de s'y fixer, assisté de son chef d'état-major, le général Alexeiev. Lui qui était entré à reculons dans le premier conflit mondial escompte désormais y participer directement en prenant la tête des armées. Un orgueil mal placé qui va à long terme hypothéquer l'avenir même du régime… Non seulement la présence de Nicolas II n'arrange rien aux affaires militaires, mais son absence de Petrograd contribue à déchaîner les passions contre lui.

Espérant redresser le moral des troupes par sa seule apparition, le tsar aboutit au résultat inverse. Sa faible stature, son manque d'éloquence et son absence d'autorité ont tôt fait de se retourner contre lui. N'entendant rien aux questions militaires, Nicolas II ne comprend à aucun instant le mal qui ronge ses troupes. La question de l'amélioration de leurs conditions de vie lui est totalement étrangère. Dans les tranchées, la colère monte et les hommes se montrent de plus en plus sensibles aux sirènes des révolutionnaires.

Pendant ce temps, à Petrograd même, les attaques se multiplient contre la tsarine et son inséparable moujik, cette nouvelle monarchie à deux têtes. Ce qui n'empêche pas Alix d'agir à sa guise, comme en témoigne sa double intervention, au Saint-Synode ainsi qu'au ministère de l'Intérieur. Le 26 septembre 1915, le haut procureur Samarine est congédié ; le même jour, l'impétueux Chtcherbatov est à son tour démis de ses fonctions. À leur place, et sous l'influence manifeste de Raspoutine, la tsarine nomme des hommes de confiance, jugés peu charismatiques, Volgine et Khvostov. L'Église orthodoxe et la police sont maintenant placées sous le contrôle d'amis de la tsarine et de son illustre paysan sibérien.

127. Soit le 2 août dans le calendrier grégorien.

128. Seul Lénine, alors réfugié en Suisse, se met à rêver à une future défaite de la Russie. « La guerre est le plus beau cadeau fait à la révolution », proclame-t-il.

129. Le nom de Saint-Pétersbourg avait une consonance trop germanique. En 1924, Petrograd sera changé en Leningrad. La ville portera ce nom jusqu'en 1991, date de la chute de l'Union soviétique. Depuis, elle a recouvré son ancien nom, Saint-Pétersbourg.

130. Théoriquement, les réserves russes sont colossales, plus de 27 millions d'hommes. Mais il faut relativiser ce nombre : les fils uniques, les soutiens de famille et les sujets musulmans sont ainsi exemptés du service militaire.

131. Samsonov se suicide à l'issue de la bataille.

132. Le général allemand von Moltke a en effet péché par excès d'optimisme. Persuadé d'une capitulation prochaine de la France après la défaite sur les frontières, il prélève quatre corps d'armée de son front

occidental pour les expédier contre les Russes, alors menaçants en Prusse orientale.
133. Au surplus, l'Empire ottoman déclare la guerre à la Russie le 29 octobre.
134. Tout au moins un mois sur deux ! Quand Rubinstein ne verse pas le paiement du loyer du 64 de la rue Gorokhovaïa, celui-ci est assuré par le père d'Anna Vyroubova. Raspoutine est aussi très ami avec Aron Simanovitch, bijoutier juif en vogue dans la capitale, qui lui voue une reconnaissance absolue depuis que le *starets* a guéri son fils de la danse de Saint-Guy, maladie à l'époque incurable. Encore un « miracle » qui a contribué à renforcer la réputation de Raspoutine.
135. Des rumeurs sans doute à l'origine du meurtre de Raspoutine en décembre 1916. En avril 1915, la lettre d'Ernie, frère de la tsarine,
demandant à sa sœur d'ouvrir des négociations avec l'Allemagne, a aussi alimenté le mythe du complot allemand.
136. Une vingtaine d'années plus tard, en 1935, sous l'ère stalinienne, le général Spiridovitch affirmera que toutes les rumeurs d'espionnage circulant autour de Raspoutine étaient sans fondements.
137. L'État tsariste veut en effet procéder au rappel de la seconde classe des réservistes.
138. Le 19 juin 1915, le fils de Raspoutine est finalement mobilisé.
139. Quelques mois avant sa mort, en septembre 1916, Raspoutine propose ni plus ni moins à Alix de faire payer les riches !
140. Il est à souligner que les manifestants exigent le remplacement
de Nicolas II par l'Oncle redoutable. Aussi est-ce plus l'homme que
la fonction elle-même qui est contesté.
141. Belgrade, 1939.
142. Dernière démonstration en date, la guérison d'Anna Vyroubova. Au soir du 2 janvier 1915, l'amie préférée de la tsarine est en effet victime d'un très grave accident ferroviaire. Au bord de l'agonie, elle est sauvée par la venue *in extremis* de Raspoutine. Lui prenant la main, il la réveille du coma et déclare à l'assistance médusée : « Elle guérira mais restera infirme. » Prédictions exactes.
143. Le 5 juin 1915.
144. Mettant en avant l'esprit calculateur de Raspoutine, Edvard Radzinsky (*op. cit.*) souligne que le moujik serait allé au Yar en compagnie de deux journalistes. Répondant aux noms de Soedov et de Kou-
goulski, ces deux personnages seraient en fait de vrais policiers ; une information que n'ignorait en aucun cas le perturbateur.
145. Le grand-duc est transféré sur le front du Caucase.
146. Soit à 700 kilomètres à l'ouest de Petrograd.

QUATRIÈME PARTIE

LA CHUTE DU « SAINT DIABLE »

« Je sens ma fin prochaine. Ils me tueront,
et le trône ne durera pas trois mois. »
Raspoutine

11
Rendez-vous au palais de la Moïka

« À ceux qui crient contre moi,
il arrivera malheur ! »
Raspoutine

En cette année 1915, Raspoutine est l'œil du tsar et l'oreille de la tsarine. Ses dons de guérisseur en font non seulement un compagnon incontournable, mais aussi un conseiller politique essentiel. Raspoutine devient l'homme à tout faire et l'homme à tout dire. Ses gestes et ses propos sont sacralisés par la tsarine, quels que soient le degré et la nature des attaques dont il est l'objet. Il fait partie de la famille impériale. On peut même parler d'une véritable monarchie à deux têtes. Mieux encore, il en est le protecteur, le symbole et d'une certaine façon le garde-fou. La montée en puissance de Raspoutine est indissociable du vent de critiques, voire du déluge de haine qui déferle sur lui. Associé à la monarchie moribonde, il cristallise toutes les haines. Loin de l'anéantir, celles-ci renforcent son influence auprès de la tsarine, laquelle inonde son mari de missives déconnectées de la réalité sociale et politique du pays. Elle lui demande seulement d'agir en véritable autocrate, de faire preuve de fermeté et de détermination face à l'adversité. Le tsar, de son côté, a endossé un uniforme trop grand pour lui. À la fin de l'année 1915, la situation militaire empire. Pour sauver la monarchie, ses défenseurs ne voient qu'une seule solution alternative : tuer Raspoutine. Le coup d'envoi de la conspiration est incontestablement donné par le député Vladimir Pourichkévitch, lors d'un discours retentissant à la Douma. L'instigateur du complot est un certain Youssoupov, véritable dandy de salon. Utilisant sa femme comme appât, le prince compte bien en finir avec « l'odieux moujik ». Le 16 décembre 1916, rendez-vous est pris au palais de la Moïka…

*

Un tsar absent, une impératrice sous influence et un moujik thaumaturge, telle apparaît la troïka bancale qui dirige la Russie en cet été 1915. Quand Nicolas II se prend pour un général, son épouse joue à l'infirmière[147] et Raspoutine s'improvise conseiller politique. À défaut de diriger réellement l'immense Russie, le moujik au comportement atypique est l'œil de l'empereur et l'oreille de l'impératrice. Deux semaines tout juste après la mise à l'écart de l'Oncle redoutable, les opposants les plus radicaux à Raspoutine et à sa clique gagnent les élections législatives à la Douma. En regroupant près des deux tiers des députés, le Bloc progressiste entend réduire le rôle du tsar dans le fonctionnement de l'État : en d'autres termes, transformer l'autocratie impériale en véritable monarchie constitutionnelle. Et cette transition vers un régime plus démocratique passe selon eux par l'éviction du sombre Raspoutine. Mais le principal intéressé n'en a cure.

L'autocratie sans autocrate

Le 10 janvier 1916, l'homme le plus haï de Russie fête son quarante-septième anniversaire. Pour la circonstance, des télégrammes arrivent des quatre coins de l'Empire, en particulier ceux d'Alix et de Nikki. Ils sont lus à voix haute par Moudrolioubov, le représentant du Saint-Synode, à la foule des convives qui se sont pressés dans l'appartement de la rue Gorokhovaïa. Dansant et buvant plus qu'à l'accoutumée, Raspoutine finit ivre mort sur son lit. À compter de ce jour, le débauché et le dépravé l'emportent définitivement sur le guérisseur et le prophète. Incontestablement, Grigori est atteint de la folie des grandeurs. Il clame haut et fort à qui veut l'entendre que le couple impérial est à sa botte, qu'il est le seul maître de la Russie après Dieu ; pis, qu'il serait même le démon. Les déclarations intempestives mais aussi les frasques et les beuveries du « saint diable » excèdent la Cour, le Conseil des ministres et une bonne partie de l'entourage impérial. Certains entendent désormais se débarrasser physiquement de Raspoutine et des raspoutiniens. À commencer par le ministre de l'Intérieur.

Dans la ligne de mire de Khvostov[148]

À Petrograd, les ennemis de Raspoutine et du prétendu « parti allemand[149] » ne désarment toujours pas. Notamment Khvostov et Beletski, le nouveau chef du département de
la Police. En surnommant respectivement « le Gros Bide » et « la Queue » ces deux hauts dirigeants de la police, Raspoutine ne cache pas son mépris à leur égard. Quant à eux, ils visent à salir définitivement la réputation de l'odieux

moujik, quitte à l'entraîner dans une bagarre d'ivrognes qui tournerait au scandale politique ; une affaire auprès de laquelle celle du Yar paraîtrait anodine.

Ayant mis dans la confidence Rodzianko, le président du Parlement, ainsi que la princesse Zenaïde Youssoupov, le ministre de l'Intérieur Khvostov[150] est persuadé que son complot va réussir. Il veut utiliser l'attirance irrésistible de Raspoutine pour les belles femmes afin de le faire tomber dans un sordide guet-apens. Croyant qu'il va faire la rencontre d'une dame de la haute noblesse, Raspoutine accepte de se laisser conduire en voiture par des policiers déguisés en simples civils. Selon le plan de Khvostov, ses hommes de main doivent sérieusement corriger l'infâme moujik, après avoir arrêté le véhicule sur le bord de la route. En théorie… Car, en réalité, les sbires du ministre se révèlent de très mauvais acteurs. Au lieu de donner une sévère raclée à Raspoutine, les policiers préfèrent ainsi siroter un verre avec l'argent du ministère de l'Intérieur. La raison ? Leur crainte superstitieuse des pouvoirs du prophète. Au dernier moment, les exécutants ont eu peur d'endosser seuls la responsabilité de l'affaire et de subir le courroux de l'empereur. Dépité et ridiculisé, Khvostov décide alors de passer à la vitesse supérieure. S'il n'est plus possible d'écarter Raspoutine du palais impérial, il n'y a plus qu'une seule solution : supprimer physiquement l'odieux moujik !

« Il faut tuer Raspoutine »

À la mi-décembre 1915, soit tout juste un an avant la nuit fatale du palais de la Moïka, Raspoutine a bien failli passer de vie à trépas à la faveur d'un complot ourdi par le ministre de l'Intérieur en personne. Mais le scénario est mal ficelé et les conspirateurs ne se font nullement confiance… En particulier Khvostov et son chef de la police, Beletski. Le fiasco de la conjuration se déroule en trois actes. Dans le premier, on charge un colonel, un certain Komissarov, de la délicate besogne. Pour ce faire, le ministre de l'Intérieur n'hésite pas à lui proposer plus de 200 000 roubles ! Une somme astronomique. C'est sans compter l'intégrité de Komissarov. Offusqué par cette proposition, le colonel répond que ce n'est pas l'argent mais l'intérêt du pays qui prime dans cette histoire. Et Komissarov de refuser la tâche d'exécuter Raspoutine. Nouveau coup de théâtre pour Khvostov, un revers qui s'explique aussi par l'attitude ambiguë de Beletski. Le chef de la police fait en effet semblant d'adhérer aux plans de son ministre pour mieux le trahir par la suite. L'attrait du pouvoir l'emporte ici sur tout autre argument. Beletski a beau détester le *starets*, il n'ambitionne pas moins de remplacer « le Gros Bide » à la tête du ministère de

l'Intérieur. Aussi décide-t-il de feindre l'entente avec Khovstov, de préparer l'attentat contre Raspoutine, pour, au dernier moment, dénoncer le complot au tsar et en recueillir tous les bénéfices. C'est dans cette perspective que commence l'acte deux de l'attentat contre Raspoutine.

Quand « la Queue » torpille « le Gros Bide »

Dans ce nouveau scénario, on fait appel à un jeune journaliste, un certain Rjevski, mais aussi à un vieil ennemi de Raspoutine : le fameux Iliodore. Depuis l'arrestation en juillet 1914 de Khionia Gousseva, cette marginale qui avait voulu attenter aux jours du *starets* dans son propre village, Iliodore s'était fait quelque peu oublier. Réfugié à présent en Norvège[151], l'ennemi juré de Raspoutine n'avait pourtant rien perdu de sa verve et de sa détermination à vouloir supprimer l'imposteur. Une haine intacte et inexpiable. Preuve en est sa volonté de publier *Un démon saint*, livre dans lequel paraîtraient de larges extraits de la correspondance entre Raspoutine et la tsarine. Loin de vouloir racheter l'ouvrage en question au moine défroqué, Khvostov entend allouer une somme importante à Iliodore afin qu'il organise un nouvel attentat contre le moujik. Cet argent, c'est Rjevski qui est chargé de le lui verser. Et là commence la machination de Beletski…

Conformément à ses plans, l'envoyé de Khvostov simule une véritable crise d'hystérie dans le train qui l'emmène en Norvège. Prétextant être un proche du ministre de l'Intérieur, Rjevski vitupère les policiers qui veulent le contrôler. Descendu du train *manu militari* et conduit au poste de police, il avoue d'emblée fomenter un attentat contre Raspoutine, et ce avec l'aval du ministre de l'Intérieur ! Et le plan de Beletski de fonctionner à merveille. Décontenancé par la tournure des événements, Khvostov prend conseil chez son chef de la police, lequel s'empresse de lui suggérer de tout raconter au tsar avant que la situation ne se retourne contre lui. *A priori*, Beletski a gagné la partie. Mais c'est faire fi de la perspicacité de Khvostov. Contre toute attente, le ministre de l'Intérieur ne présente aucun acte d'accusation contre Raspoutine. Au contraire, il fait endosser à Beletski toute la responsabilité de l'attentat contre le *starets*. Le résultat ne se fait pas attendre : le chef de la police secrète est proprement limogé !

L'éviction de Beletski est un nouveau coup de théâtre. Le double jeu du chef de la police a fini par lui être fatal[152]. Mais quelques semaines plus tard, c'est au tour de Khvostov d'être éconduit. Paradoxalement, Raspoutine a eu raison de ses adversaires sans même intervenir. Au bout du compte, ni Khvostov ni Beletski

ne conservent leur poste. À partir du printemps 1916, le ministère de l'Intérieur est tenu par le président du Conseil[153] en personne, Boris Stürmer.

Triomphe et décadence de l'an 16

De retour de Pokrovskoïé au début du printemps 1916, Raspoutine semble avoir toutes les cartes en main. Il est devenu l'homme le plus écouté mais aussi le plus espionné de Russie. Le Saint-Synode est sous sa coupe[154] et le Conseil d'Empire ne peut plus prendre aucune décision sans son aval. Un pouvoir occulte qui fascine autant qu'il révolte ses adversaires. Mais la roche Tarpéienne est proche du Capitole…

La tsarine subit en effet des pressions de toutes parts. À commencer par la propre mère de Nikki, l'impératrice douairière. Ayant pris la tête de la coalition antiraspoutinienne, elle adjure sa belle-fille de se débarrasser coûte que coûte de l'odieux moujik et de destituer Stürmer, le nouveau Premier ministre ; il en irait de l'avenir de la Russie et de la sacralité du trône. Des attaques qui ne font que renforcer la détermination d'Alix à défendre son Ami. Considérant le *starets* de Pokrovskoïé comme le seul vrai protecteur du tsarisme, Alexandra Feodorovna ignore ces invectives. « À travers Grigori, c'est nous qu'ils veulent atteindre », pense-t-elle. Et la tsarine de regarder son protégé comme un persécuté, un nouveau martyr de la chrétienté. Pour elle, il est la réincarnation du Christ.

Défendre l'autocratie, réduire l'influence de la noblesse et restaurer l'Église orthodoxe, tels sont les objectifs tout à fait honorables définis par Raspoutine. Dans cette perspective, le *starets* demande au tsar de se rapprocher de l'Assemblée, pour mieux la contrôler et la séduire. Le 9 février 1916, à la surprise générale, le tsar et son frère, le grand-duc Michel, franchissent les portes du palais de Tauride. Pour la première fois depuis le début de son règne, Nicolas II prend la parole à la tribune de la Douma. Son discours est simple ; il demande aux députés de le soutenir en ces temps où le pays est sous la menace des armées étrangères, de lui faire confiance malgré le flot des rumeurs calomnieuses. Impressionnés par son audace, les députés applaudissent à tout rompre.

A priori, Raspoutine a gagné son pari. C'est oublier la maladresse du tsar. À compter de ce jour, il se croit tout permis et pense que l'Assemblée répondra favorablement à n'importe quel remaniement ministériel. Grossière erreur. Dépassant le Cercle de Moscou et la haute noblesse, le vent de la fronde gagne le peuple lui-même ; à commencer par les soldats, qui se battent inutilement sur le

front. Raison de cette désillusion : le leurre du succès de l'offensive du général Broussilov. Malgré la mise en déroute des troupes autrichiennes – plus de 600 000 hommes mis hors de combat –, les Russes piétinent littéralement devant les forces allemandes. Pis encore, dans les tranchées, les soldats ne supportent plus les brimades quotidiennes de leurs officiers et refusent d'obéir aux ordres. Propriétaires terriens, banquiers ou hommes d'affaires dans le civil, les gradés représentent l'ordre social abhorré.

De soldats, les Russes se transforment en rebelles. À compter de l'automne 1916, la soif de justice prend le pas sur l'esprit patriotique et l'insubordination chronique se transforme en révolte ouverte contre la hiérarchie militaire. Et les mises en garde de Raspoutine de se réaliser. Les soldats de l'Empire agonisant tendent la main aux Allemands qui, à quelques centaines de mètres de leurs positions, connaissent les mêmes souffrances et les mêmes tourments. En conséquence, les fraternisations avec l'ennemi se multiplient et bien des officiers sont passés à tabac par des hommes affamés et surtout assoiffés de vengeance[155]. Aux drapeaux blancs de la cessation des combats succèdent rapidement les drapeaux rouges de la révolte. Dans l'enfer des tranchées, l'ennemi de classe se substitue à l'ennemi de la patrie.

De ce vent révolutionnaire, les détracteurs de Raspoutine ont pleinement conscience. Et l'Oncle redoutable et ses amis de tout faire endosser au moujik détesté, homme qui selon leurs dires menace les bases mêmes du régime. En octobre 1916, le général Vladimir Soukhomlinov[156] est libéré de la forteresse Pierre-et-Paul et transféré dans un asile psychiatrique. Une mesure vivement encouragée par Raspoutine. Parmi les adversaires les plus irréductibles du moujik sibérien, la famille Youssoupov occupe une place privilégiée. Les Youssoupov comptent parmi les familles les plus en vue et les plus riches de la Sainte Russie. Assurément, la figure de proue de ce clan est le jeune Félix Youssoupov. Âgé de vingt-neuf ans, cet aristocrate hautain et ambitieux a juré de faire passer de vie à trépas l'imposteur de Pokrovskoïé. À compter de l'automne 1916, il met en place une implacable machination.

L'âme du complot

Physiquement et moralement, Félix Youssoupov est l'exacte antithèse de Raspoutine. Autant le *starets*, robuste et mal fagoté, se montre aussi spontané que grossier, autant
le jeune prince, dandy raffiné, efféminé, semble calculateur. La seule chose qui les unit est leur goût partagé pour la débauche et le vice. Poltron, égoïste, Félix

se fiche royalement de l'Empire. Il se soustrait au service militaire et évite de partir sur le front, au prétexte qu'il est le seul héritier de sa famille[157]. Marié à la princesse Irina Romanova[158] depuis le mois de février 1914,
Félix n'en exprime pas moins une sexualité ambiguë. Ses sorties régulières en travesti le prouvent. Se déguisant en femme pour mieux séduire les hommes, cet éphèbe pétri d'orgueil aime être adulé, admiré, complimenté. À l'aise dans tous les milieux, aussi bien dans les cabarets tziganes que dans les grandes fêtes mondaines, Félix Youssoupov n'en traduit pas moins tout ce que Raspoutine abhorre : une aristocratie imbue d'elle-même, coupée du peuple russe. Sa beauté insolente n'a d'égale que son arrogance. Et, pourtant, Raspoutine se prend d'affection pour le jeune Félix, qu'il appelle « le Petit ». Grigori a été subjugué par son élégance innée et se montre flatté par l'intérêt que lui porte le jeune aristocrate. Mais la cordialité et l'amitié de Félix sont complètement feintes. Plus le jeune éphèbe rencontre le moujik[159], plus
il l'exècre. Très vite monte en lui l'envie de se débarrasser de cet encombrant prophète. Il ne supporte plus ses danses effrénées, ses incantations et surtout ses vantardises. Raspoutine raconte ainsi à longueur de journée que le couple impérial est à sa botte ; qu'il lui suffit d'un mot à la tsarine pour que le sort d'un ministre soit scellé.

Mais, en voulant assassiner la « bête immonde », Félix Youssoupov obéit d'abord à un incoercible désir de vengeance : laver l'honneur de ses parents ! Non seulement sa mère, la princesse Zénaïde, a été déclarée indésirable à la Cour, mais son père, ancien gouverneur général de Moscou, a été promptement renvoyé de son poste en 1915 pour avoir émis des doutes sur la volonté du tsar de vaincre les Allemands. Pour Félix, il n'y a aucun doute : Raspoutine est le seul responsable de ces humiliations[160]. D'emblée, le prince parle de son projet de meurtre à deux amis proches : le grand-duc Dimitri Pavlovitch et le lieutenant Sergueï Soukhotine, un brillant officier du régiment d'élite Preobrajenski.

À compter du mois de novembre 1916, les événements s'accélèrent. Le signal de départ de la conspiration est donné par le discours virulent prononcé par Pourichkévitch à
la tribune de la Douma.

Feu vert aux conjurés !

19 novembre 1916. Avec sa voix de stentor, l'ultramonarchiste et de surcroît antisémite Vladimir Pourichkévitch, l'un des futurs meurtriers du *starets*, prononce l'un des réquisitoires les plus violents contre le couple impérial et sa

gestion de la guerre. Et il ne se prive pas d'attaquer Raspoutine : « Le mal provient de ces forces et de ces influences obscures qui […] ont fait accéder à des postes importants des personnes inaptes à les occuper […], de l'influence qu'exerce surtout Grichka Raspoutine. » Des propos immédiatement applaudis par les députés de la Douma. Une véritable incitation au meurtre. Le lendemain même de ce coup d'éclat à l'Assemblée, Vladimir Pourichkévitch est appelé au téléphone par Félix Youssoupov, lequel a lu son fameux réquisitoire dans la presse. Après l'avoir vivement félicité pour son intervention à la Douma, le prince sollicite le député d'extrême droite pour une entrevue des plus urgentes ; ce que Pourichkévitch accepte sans hésiter.

Le 21 novembre, la conjuration entre dans sa phase active. Connaissant désormais le député pour son aversion notoire à l'égard du *starets*, Félix lui expose rapidement son idée d'éliminer physiquement le fossoyeur de la Russie tsariste. Pour le clan Youssoupov, la mort de Raspoutine est le seul moyen d'éradiquer les germanophiles de la Cour. Derrière la volonté d'assassiner le *starets* se cache en effet l'envie d'en finir avec Alexandra Feodorovna. Une fois Raspoutine éliminé ou interné, ses ennemis espèrent que le tsar recouvrera toute sa raison d'homme d'État. En d'autres termes, le prince et sa clique sont les partisans d'une véritable monarchie parlementaire, où le pouvoir législatif ne serait pas subordonné au bon vouloir de l'exécutif.

Malgré son ultramonarchisme, Pourichkévitch ne s'oppose en rien au projet de Youssoupov. Conquis par la grâce ineffable et l'intelligence de son interlocuteur, l'auteur du réquisitoire du 19 novembre approuve sans réserve le projet d'assassinat. S'ensuit une vive accolade entre les deux hommes. Dès le lendemain de cet entretien fondamental, Youssoupov présente le député à ses deux autres camarades, Pavlovitch et Soukhotine. Rapidement, ceux que l'on peut dès lors qualifier de conjurés se mettent d'accord pour piéger Raspoutine. Connaissant l'attirance irrépressible du moujik pour les femmes, Félix suggère à ses amis d'utiliser sa propre épouse comme appât. Irène passe en effet pour la plus belle femme de Petrograd ! Un rendez-vous privé avec la charmante épouse de Félix ? Double mensonge. Non seulement Irène n'éprouve aucune sympathie pour le favori de l'impératrice, mais elle se trouve actuellement en Crimée, chez ses beaux-parents. Mais peu importe la vérité, l'important est d'attirer l'obscur prophète à un endroit déterminé pour mieux l'éliminer. Après avoir pensé au palais Youssoupov, situé juste en face d'un poste de police, Félix choisit une résidence familiale en apparence plus sûre, une riche demeure située sur les bords de la rivière Moïka.

Le docteur Lazovert en première ligne

Le lieu et le prétexte pour attirer Raspoutine dans un guet-apens ayant été précisés, reste à définir les moyens concrets d'en finir avec le *starets*. Le pistolet ou l'arme blanche étant considérés comme peu fiables, les conjurés optent pour une solution plus radicale : le poison ! Dans cette perspective, Pourichkévitch suggère d'engager un homme de confiance : le docteur Stanislas Lazovert…

Le jour fixé pour le meurtre, le vendredi 16 décembre, les cinq conjurés se réunissent au palais de la Moïka[161]. Dehors, il fait un froid glacial. À l'intérieur de la demeure, Félix a aménagé pour la circonstance le sous-sol dallé de granit en petite salle d'apparat. L'atmosphère est sombre, l'éclat des lampes blafard. Les murs sont tapissés de rideaux rouges et le sol recouvert d'un tapis persan et d'une peau d'ours d'un blanc immaculé. Divisé en deux parties par une double arcade, le théâtre du drame comporte d'un côté une salle à manger ornée d'une cheminée en granit rose où le feu crépite, et de l'autre une pièce plus exiguë comportant notamment une grande armoire d'ébène, un meuble à incrustations ornementé d'un splendide crucifix en cristal de roche et argent ciselé.

Dès le début de la soirée, les conjurés mettent leur plan final en action. À commencer par le docteur Lazovert. Conformément aux instructions de Félix, le médecin, ganté de caoutchouc, réduit en fine poudre des cristaux de cyanure puis les place à l'intérieur d'un gâteau fourré de crème rose qu'il a au préalable coupé en deux. Une fois l'opération achevée, Lazovert recolle les deux parties de la pâtisserie désormais empoisonnée puis la replace sur la table. Selon lui, il y a assez de cyanure de potassium pour tuer un éléphant ! Par mesure de sécurité, Lazovert jette ses gants dans le feu de cheminée. Mais voici qu'une odeur âcre et étouffante s'en dégage ; les cinq conjurés sont obligés de quitter précipitamment la salle à manger pour se réfugier provisoirement dans le bureau du prince, via un escalier en colimaçon. L'attente est de courte durée : pas plus d'un quart d'heure. Quoi qu'il en soit, la phase « poison » n'est pas tout à fait terminée. Pourichkévitch et Soukhotine sont à leur tour chargés par Youssoupov de verser deux flacons de cyanure liquide dans deux verres rouge foncé placés sur le dressoir. Ils ont aussi reçu la consigne d'agir seulement vingt minutes après le départ de Félix pour la rue Gorokhovaïa. Afin d'éviter que le poison ne s'évapore !

Pour accueillir leur hôte et future victime, tout a été réglé dans les moindres détails. Feignant une soirée ordinaire, les conjurés ingurgitent ainsi avant son arrivée des gâteaux et ils boivent du thé. Des tasses sont renversées sur la table, des serviettes tachées et plusieurs plats bien entamés. Pour couronner le tout, on

fait fonctionner un phonographe dans les salons situés juste au-dessus du sous-sol. Tout est ainsi préparé pour donner l'illusion à Raspoutine que la fête bat son plein et que la princesse Irène s'apprête à le rejoindre d'un instant à l'autre…

Rendez-vous au palais de la Moïka

Prévenu depuis plusieurs jours du rendez-vous chez Félix Youssoupov, Grigori ne s'en tracassait pas outre mesure. Malgré les coups de fil menaçants et anonymes qu'il recevait à répétition, Raspoutine faisait une confiance aveugle au « Petit ». Et des soirées en compagnie de belles femmes du monde, il en avait connu plus d'une, celle-ci n'était pas une première. Dans la soirée même du vendredi 16 décembre, Raspoutine est une nouvelle fois mis en garde par Anna Vyroubova, son indéfectible amie depuis ses débuts dans la capitale russe. Elle s'étonnait surtout que le prince Youssoupov veuille le recevoir en pleine nuit. Aurait-il honte de le recevoir à la lumière du jour ? Le ministre de l'Intérieur Protopopov[162] partage l'avis d'Anna ; tout cela lui semble bien étrange. Même les deux filles de Grigori, Maria et Varia, ne cachent pas leur inquiétude. Raspoutine leur répond en toute franchise que son rendez-vous chez Félix est salutaire. « Ainsi, les rassure-t-il, je me rapproche des ennemis d'Alix ; mon but ultime est de réconcilier la famille Youssoupov avec le couple impérial. » Ses filles acquiescent, pas vraiment convaincues toutefois. Apparemment, le don de prescience dont se prévaut Raspoutine ne l'alarme pas davantage. Grigori sait pourtant qu'il a de nombreux ennemis dans la capitale et que sa vie est en danger. Deux jours auparavant, le mercredi 14 décembre, il écrivait à son secrétaire Simonovitch ces mots prophétiques : « Je sens ma fin prochaine, ils me tueront, et le trône ne durera pas trois mois. » Cette mort imminente, il ne l'attend pourtant pas en ce soir du 16 décembre 1916. Bien au contraire. Subjugué par la personnalité et la pseudo-amitié du jeune éphèbe, il espère une réconciliation totale avec la noblesse de Petrograd. Pour la circonstance, il a même fait des efforts vestimentaires. Il porte cette nuit-là une chemise de soie brodée de bleu, un pantalon de velours noir et des bottes impeccablement cirées. Sa barbe et ses cheveux ne sont pas hirsutes comme à l'accoutumée, mais admirablement taillés et peignés.

Peu après minuit, une voiture militaire se gare au pied de l'immeuble du 64 de la rue de Gorokhovaïa. C'est celle de Félix Youssoupov. Engoncé dans un épais manteau de fourrure, coiffé d'une casquette à oreilles et affublé d'une fausse moustache noire, le prince est méconnaissable. Le docteur Lazovert s'est quant à lui improvisé chauffeur. Après avoir franchi le portillon de l'immeuble et

emprunté l'escalier de service alors plongé dans le noir jusqu'à la porte de l'appartement de Grigori, Félix actionne la sonnette. La porte s'ouvre, c'est Raspoutine en personne qui l'accueille…

En découvrant la tenue de Félix, un vrai déguisement, Grigori réprime un sourire : « Que me vaut un tel accoutrement ? », l'interroge-t-il, ce à quoi Félix répond que nul ne doit le reconnaître. « Notre rencontre doit demeurer secrète », se contente-t-il de rétorquer. Même si la surveillance policière de l'appartement de Raspoutine a cessé depuis plus d'une demi-heure, le principal instigateur du complot ne veut prendre aucun risque. Plus tard, dans ses *Mémoires*, Youssoupov exprimera des remords en songeant à cet instant. « Soudain, une pitié infinie envers cet homme s'empara de moi, écrit-il. J'avais honte des sales procédés et du monstrueux mensonge auxquels j'avais recouru… À cet instant, je me méprisais et je me demandais comment j'avais pu concevoir un crime aussi lâche[163]. » Ce malaise passager, Raspoutine ne le perçoit pas. À l'instar de la tsarine à son égard, le *starets* exprime une infinie tendresse pour ce jeune Adonis des salons. Sans plus attendre, il enfile sa pelisse de fourrure et sa chapka. Non seulement Raspoutine suit avec une confiance aveugle son futur meurtrier, mais il le guide dans l'escalier de service en lui prenant la main. Lui-même ne nourrissant nulle haine pour son prochain, le *starets* ne peut l'envisager chez les sujets qu'il côtoie. Plus enclin au pardon qu'à la vengeance, Raspoutine a toujours cru à la bonté innée de l'être humain…

Un quart d'heure s'est à peine écoulé depuis l'arrivée de Youssoupov au 64 de la rue Gorokhovaïa que Raspoutine embarque déjà dans la voiture des conjurés. Le véhicule démarre promptement. Pour brouiller les pistes, Lazovert n'emprunte pas le chemin le plus direct mais effectue des détours par des rues adjacentes. Dix minutes plus tard, la voiture arrive aux abords du palais de la Moïka. Une neige mouillée tombe sur la chaussée. Une fois la voiture garée devant le perron de la riche demeure, Lazovert s'empresse de descendre et d'ouvrir la porte à « l'invité privilégié » de cette soirée. En compagnie de Félix, Grigori emprunte alors une porte dérobée, descend un escalier et pénètre dans l'antre préparé à son intention. Ainsi commence la dernière nuit de Raspoutine…

147. Ses soucis prioritaires restent la santé de ses enfants et les blessés des hôpitaux.
148. Raspoutine aurait refusé d'aider Khvostov, qui ambitionnait d'être nommé Premier ministre.
149. À savoir les partisans d'une paix séparée avec Berlin. Il est par ailleurs avéré que des agents allemands parachutés à Petrograd ont tout fait pour alimenter cette rumeur et déstabiliser ainsi le régime russe.
150. Ministre de l'Intérieur du 26 septembre 1915 au 3 mars 1916.

151. Un exil pénible pour l'ex-moine, contraint de travailler en tant qu'ouvrier dans une usine.
152. Une histoire qui finit par rattraper Khvostov lui-même : le 3 mars 1916, le ministre de l'Intérieur est également congédié, à la suite des révélations de Beletski. En partant, celui-ci réussit un dernier tour de force : celui de détourner 1 million de roubles sur les fonds secrets de la police. Quant à Iliodore, il est contraint de quitter la Norvège pour les États-Unis.
153. Il exerce cette fonction depuis le 20 janvier 1916, en remplacement de Goremykine.
154. Il fait même réhabiliter son vieil ennemi Iliodore, lequel est placé
à la tête de son monastère près de Tobolsk.
155. Surtout à compter du printemps 1917, à la suite du renversement du tsar. Mais le mouvement commence dès l'automne 1916.
156. Révoqué en mars 1915. Voir chapitre 10, p. 158.
157. Les fils uniques ne sont pas mobilisés.
158. Une nièce de l'empereur, l'une des plus belles femmes de la Cour. Pour être plus précis, Irène est la fille de la grande-duchesse Xénia, l'une des deux sœurs de Nicolas II. Quittant la Russie en 1919, Irène échappera à la tourmente révolutionnaire. L'épouse de Félix Youssoupov mourra en 1970 à Paris, à l'âge de soixante-quatorze ans.
159. Notamment chez Mlle Mounia Golovina, une inconditionnelle
de Raspoutine.
160. Vexations auxquelles il faut en ajouter une : déguisé en femme, Félix aurait tenté de séduire Grigori, lequel lui aurait alors asséné une claque. Si dépravé soit-il, Raspoutine n'a jamais approuvé l'homosexualité. Grigori menaçant de révéler ses tendances sexuelles au tsar, Youssoupov aurait décidé de le tuer…
161. Le prince Youssoupov lui-même a détaillé avec précision le déroulement des événements dans *La Fin de Raspoutine* (Plon, 1927 ; V&O Éditions, 1993).
162. Lui aussi est l'objet de vives critiques de la part du clan Youssoupov.
163. Anecdote également mentionnée par E. Radzinsky, *op. cit.*

12
L'ASSASSINAT

« L'assassinat de Raspoutine fut un mauvais scénario, mal écrit, mal interprété. »
Yves Ternon

Empoisonné, abattu à bout portant, castré et finalement jeté dans la Neva, Raspoutine ne serait mort que noyé dans les eaux gelées du fleuve qui traverse Petrograd. Cette résistance incroyable va renforcer son statut de « saint diable ». Cependant, le récit rapporté par son principal assassin, Félix Youssoupov, comporte de nombreuses zones d'ombre. Contrairement aux dires des conjurés, il semble que trois balles aient atteint le starets. *Elles auraient été tirées par trois revolvers différents. Au regard de l'analyse des documents, une autre hypothèse se dessine : celle de la piste des services secrets britanniques. Depuis plusieurs années, le* starets *est en effet placé sous la surveillance étroite du SIS, lequel redoute à tout moment que Raspoutine ne convainque le tsar de quitter la coalition antiallemande…*

*

D'emblée, Grigori est saisi par le décor insolite de la pièce : des fauteuils massifs en chêne à haut dossier, de petites tables recouvertes d'étoffes et une invraisemblable quantité d'objets d'art. Le *starets* ne peut s'empêcher d'ouvrir et d'admirer l'armoire à incrustations, avec son étonnant enchevêtrement de petites glaces et colonnettes en bronze. Au-dessus de lui, dans le bureau de Youssoupov où se sont rassemblés les autres conjurés, la musique bat son plein, comme convenu. Bavardant et riant plus que de coutume, les quatre compères de Félix jouent leur rôle sur un fond musical américain, « Yankee Doodle ». Intrigué par cette ambiance décalée, Grigori cesse alors de farfouiller dans l'armoire et demande à son « ami » ce qui se passe à l'étage supérieur. Ce à quoi Youssoupov répond le plus naturellement possible que
la fête est sur le point de s'achever et qu'à n'en pas douter, sa charmante épouse

ne va pas tarder à descendre, sitôt que ses remuants invités auront quitté le palais.

Acte I. Raspoutine survit miraculeusement à l'empoisonnement

En attendant la belle Irène, Félix propose à son invité du vin et des petits-fours. Premier couac de la soirée : Grigori refuse et le vin et les gâteaux, sous prétexte que ces derniers sont trop sucrés[164] ! En revanche, le *starets* demande une tasse de thé. Contrarié sans être décontenancé, le prince Youssoupov revient à la charge et lui propose une part du fameux gâteau de crème rose rempli de cyanure. À la grande joie de Félix, Grigori accepte et en avale carrément deux ! Félix s'attend à tout moment à ce que son hôte s'effondre. Aux dires du médecin, la pâtisserie contient suffisamment de poison pour tuer un homme sur-le-champ. Mais rien ne se passe. Ce *starets* serait-il vraiment invincible ? En attendant une mort incertaine, Raspoutine continue en effet à bavarder comme si de rien n'était en s'étonnant de l'absence d'Irène.

Abasourdi par la tournure des événements, Youssoupov décide de passer à la vitesse supérieure, proposant de verser du vin à son invité. Grigori accepte sans ronchonner. Félix pousse un soupir de soulagement. La chance lui sourirait-elle enfin ? Pas vraiment. Après s'être trompé de verre, il propose enfin à Grigori l'un des deux breuvages préparés par Pourichkévitch et Soukhotine. Une fois encore, le poison devrait agir instantanément. Mais il n'en est rien. Impassible, n'exprimant pas le moindre malaise, le Sibérien boit du madère à plusieurs reprises et demande même à Félix de lui fredonner une petite chanson. « Ce n'est pas l'envoyé de Dieu qui est en face de moi, songe le conspirateur, mais le diable lui-même. » Le prince s'exécute alors, de façon à ne pas soulever la moindre interrogation de la part de son hôte, entonnant un air qui endort presque le *starets*…

Acte II. Félix Youssoupov tire sur Raspoutine

Plus de deux heures se sont maintenant écoulées depuis l'arrivée du *starets* au palais de la Moïka. Raspoutine n'est toujours pas mort. À l'étage supérieur, les autres conjurés s'impatientent. Le ton monte, à un point tel que les bruits parviennent aux oreilles de Raspoutine. S'interrogeant sur les origines de ce vacarme, il questionne « le Petit ».

Après avoir rassuré son hôte, Youssoupov est obligé de le quitter pour rejoindre ses camarades. À leur grand désarroi, le prince leur apprend que le

poison semble sans effet. Chez les conjurés, la panique est maintenant perceptible. Le docteur Lazovert est particulièrement désemparé. Lui qui a saupoudré le gâteau rose rempli de crème d'une quantité invraisemblable de cyanure ne comprend pas que cela soit resté inopérant. Dans un premier temps, les conspirateurs envisagent d'étrangler l'obscur moujik, mais ils se ravisent alors qu'ils s'apprêtent à descendre les marches de l'escalier menant au sous-sol. Au dernier moment, Youssoupov les a en effet arrêtés et leur a demandé de remonter d'urgence à l'étage. « Déjà nous étions dans l'escalier, lorsque la crainte me vint de compromettre par ce moyen toute l'affaire, écrit le prince dans ses *Mémoires*. L'apparition soudaine de personnes étrangères éveillerait les soupçons de Raspoutine et qui sait de quoi était capable cet être diabolique[165]. » « Je préfère agir seul », dit finalement Félix aux autres conjurés. Sur ces mots, il s'empare du revolver de Dimitri Pavlovitch et rejoint son invité dans la pénombre de la pièce. Raspoutine est alors affalé sur la table et se plaint de ressentir une vive douleur à l'estomac. Il demande alors à Youssoupov de lui servir du vin. À peine Félix a-t-il rempli son verre de madère que Raspoutine le vide d'un trait. Oubliant la raison de sa venue au palais de la Moïka, – la rencontre promise avec Irène –, il propose à Félix de quitter les lieux et de rejoindre ses amis tziganes. Ce que refuse son interlocuteur, sous prétexte qu'il est beaucoup trop tard. Le comportement et la naïveté inhabituelle de Raspoutine étonnent singulièrement Youssoupov. D'habitude si intuitif et si génial, précise le prince, ce prophète n'a nullement deviné qu'il cachait une arme…

Tout en tenant son revolver dans son dos, Félix se précipite vers l'armoire d'ébène et se saisit brutalement du crucifix en argent ciselé. Le montrant ostensiblement à son hôte, il change de ton et menace à présent directement Raspoutine, lequel n'a d'yeux que pour l'armoire : « Grigori Efimovitch, vous feriez mieux de regarder le crucifix et de dire une prière ! » Des paroles restant bizarrement sans effet. Aussi étonnant que cela puisse paraître, le prophète, qui avait tant de fois anticipé l'avenir, sauvé de la mort le fils du tsar et prévu son propre assassinat, n'envisage à aucun moment de cette fameuse nuit sa mort comme imminente. En regardant Félix, il semble au contraire absent, voire résigné devant le sort qui l'attend. Il ne tente aucun geste de défense et n'insulte nullement le prince qui le menace. Pointant alors son revolver vers Grigori, Félix vise et tire au cœur. *A priori*, le coup semble mortel[166]. S'effondrant de tout son poids sur la peau d'ours, Raspoutine demeure immobile, étendu sur le dos…

Raspoutine serait mort !

Entendant le coup de feu de Youssoupov, les autres conjurés descendent rapidement l'escalier. Sans doute trop vite, car, dans leur précipitation, ils accrochent le commutateur et éteignent malencontreusement la lumière. Recherchant à tâtons l'interrupteur, ils se heurtent dans l'obscurité, craignant à tout moment de piétiner le cadavre du *starets*. Au bout de quelques instants qui paraissent interminables, l'un des conjurés retrouve l'interrupteur et rallume la lumière. Ils découvrent alors le corps ensanglanté de Raspoutine, toujours étendu sur sa peau d'ours. Sa chemise de soie est tachée de sang et ses yeux sont fermés. Le docteur Lazovert se penche alors sur le corps pour constater le décès. « Il est bien mort » confirme-t-il à ses camarades. À ces mots, les cinq hommes poussent un grand soupir de soulagement. C'est la première fois qu'ils respirent en paix depuis plus de trois heures : l'obscur moujik n'est plus de ce monde ! Une bénédiction. Ils ont tous le sentiment d'avoir accompli leur devoir patriotique. En d'autres termes, d'avoir sauvé la Sainte Russie du « démon des steppes ».

À présent plus détendus, les conjurés décident de déplacer le cadavre de Raspoutine pour le déposer sur les dalles de granit. Afin que le sang ne souille pas la peau d'ours ! Il faut en effet éviter de laisser la moindre trace de meurtre, dans le cas d'une éventuelle enquête policière. Dorénavant, il s'agit de passer au plus vite à la seconde phase de l'opération,
à savoir se débarrasser du corps. Et, d'abord, de ses vêtements ! Dans un premier temps, Soukhotine endosse la pelisse de fourrure du *starets* et se coiffe de sa chapka. Quant à Lazovert, il remet sa tenue de chauffeur. En compagnie du grand-duc Dimitri Pavlovitch, ils doivent retourner ensemble au 64 de la rue Gorokhovaïa. Une mise en scène destinée à faire croire aux éventuels témoins que Raspoutine est bien rentré chez lui. Une fois parvenus au domicile du *starets*, ils rentreront au palais de la Moïka[167] pour procéder au transport du cadavre et le jeter dans la Neva. Tout au moins en théorie. Car les conjurés vont être rapidement confrontés à un nouveau coup de théâtre…

L'impensable résurrection

En attendant le retour de leurs complices, Pourichkévitch et Youssoupov restent seuls sur les lieux du meurtre. Les deux hommes dissertent depuis de longues minutes sur leur exploit dans la pièce du haut quand Félix éprouve soudain l'envie de revoir le corps de cet homme si intrigant. Il redescend alors l'escalier et se dirige vers le cadavre. Apparemment, Raspoutine gît toujours,

mort, sur le carrelage ; son pouls ne bat pas et il continue à perdre du sang. « Sans savoir pourquoi, écrit Youssoupov dans ses *Mémoires*, je l'attrapai et le secouai. Le corps retomba sur le sol. » Mais soudain, Félix exprime un frisson : le cadavre de Raspoutine bouge encore ! Sa paupière gauche vient de tressaillir. « Brusquement, son œil gauche s'entrouvrit, et les deux yeux de Raspoutine, devenus étrangement verts et fixes comme ceux d'un serpent, me transpercèrent d'un regard diabolique, plein de haine[168]. » Youssoupov raconte alors que, saisi d'une brutale frénésie, Raspoutine se redresse d'un seul mouvement et bondit sur lui. Littéralement déchaîné, le *starets* tente d'étrangler le jeune homme, dont il crie à plusieurs reprises le prénom. Le sang coulant de ses lèvres, il écume de rage. Avec grand-peine, Youssoupov parvient à se dégager des mains de fer de son agresseur ; il reste effrayé et complètement interloqué par la résistance incompréhensible du *starets*. Deux fois « ressuscité », comment est-ce possible ? Empoisonné et transpercé d'une balle tirée à bout portant, cet homme survit encore. « Ce ne peut être qu'un démon », songe-t-il.

Dans la bagarre, Grigori a arraché une épaulette de l'uniforme de Félix. À présent, il est de nouveau étalé sur le sol et ne cesse de geindre. C'est le moment d'en finir, une fois pour toutes, pense Youssoupov. Et le prince d'appeler alors son ami Pourichkévitch à l'aide. « Il est vivant ! lui crie-t-il. Tirez, il est vivant ! » Quand le député arrive à son tour au sous-sol, armé lui aussi d'un revolver, Raspoutine s'est éclipsé de la pièce. Rampant, gémissant et rugissant comme jamais, le « saint diable » a eu tout juste le temps de grimper l'escalier et de pousser la seule porte ouverte sur la cour du palais. À présent très affaibli, il titube et se traîne dans la neige telle une bête traquée. « Félix, Félix, je dirai tout à la tsarine », continue à crier l'agonisant. Se lançant à sa poursuite, Pourichkévitch tire deux balles dans sa direction. Il le manque ! Décidément, Raspoutine semble bénéficier d'une divine protection. Mais la troisième balle est la bonne. Frappé en plein dos, Raspoutine met le genou à terre, près d'une congère. Puis il s'écroule dans la neige mouillée au pied de la grille du palais quand une dernière balle le touche à la tête. Face contre le sol, le *starets* abhorré gît bras écartés dans la neige. Dans un accès de rage, Pourichkévitch s'avance à sa hauteur et lui assène un dernier coup de pied dans le crâne[169]. Il reste persuadé de la mort de Raspoutine. À tort.

Acte III. Le cadavre bouge encore

Alertés par les coups de feu en provenance du palais – pas moins de quatre –, des soldats s'avancent vers la grille pour demander ce qui se passe. Et

Pourichkévitch de leur déclarer sans ambages que lui et ses amis viennent d'abattre Grigori Raspoutine, l'homme qui menait la Russie à sa perte[170]. Visiblement impressionné par la position sociale de ses interlocuteurs, un député et un prince de sang, le sergent Vlassiouk promet de garder le silence. Mieux encore, il invite ses hommes à transporter le corps à l'intérieur du palais. Contre toute attente, Raspoutine vit encore, comme en témoignent ses râles répétés. Saisi d'une folie furieuse, Félix s'en va alors chercher une matraque pour mieux fracasser le crâne de la victime. Apparemment, il n'est pas encore revenu du réveil brutal de Raspoutine une heure plus tôt. Il s'acharne sur le *starets*, en particulier sur son visage, avec une violence incontrôlable. Trois hommes sont alors nécessaires pour maîtriser Félix. De retour à son bureau, le prince s'effondre littéralement ; il est épuisé, physiquement et psychiquement. Pendant ce temps, Pourichkévitch enveloppe le corps du moujik dans une toile et le ficelle avec vigueur. C'est alors que la voiture de leurs complices arrive dans la cour. Après leur avoir brièvement exposé les derniers rebondissements, Pourichkévitch demande à ses camarades d'agir au plus vite. La nuit est déjà très avancée, il est plus de 5 h 30, et il faut absolument jeter le cadavre dans la Neva avant le lever du jour. Sans plus attendre, tous les conjurés à l'exception du prince Youssoupov, accompagnés d'un garde, s'empressent de transporter le cadavre dans le véhicule. Direction le pont Petrovski, une passerelle enjambant la Neva. Les tueurs de Raspoutine ont en effet repéré un trou dans la glace, l'endroit idéal où jeter leur encombrant cadavre. Cadavre ? Le soldat qui est assis sur le corps enveloppé est formel : il bouge encore…

Une fois arrivé au pont Petrovski, le grand-duc Dimitri Pavlovitch, qui conduit le véhicule, l'arrête près du parapet. Ses amis ont tôt fait de retirer le corps de la voiture, et de le transporter à la hauteur de la trouée. Pressés, ils ne prennent pas le temps de le lester. Pourichkévitch et ses trois acolytes hissent leur fardeau sur leurs épaules[171] et le jetent dans les eaux glacées de la Neva. Dans leur précipitation, les conjurés oublient l'une des bottes de Raspoutine sur la glace[172]. Nous sommes au matin du samedi 17 décembre 1916, il est 6 h 30. Entre le moment où Raspoutine a franchi le portail du palais et celui où son corps a été précipité dans la Neva gelée,
il s'est exactement écoulé six heures.

Un jour nouveau commence…

L'agent Vlassiouk donne l'alerte

Moins de trois quarts d'heure après l'acte final du meurtre, les principaux

protagonistes de l'affaire se sont séparés. Quand le grand-duc Pavlovitch réintègre son palais, ses trois complices et le garde regagnent la gare de Varsovie, en traîneau. Au voyage de retour, la voiture qui transportait les assassins de Raspoutine a en effet calé à plusieurs reprises.

L'après-midi qui suit la nuit du drame, Youssoupov, Pourichkévitch et Pavlovitch se retrouvent au palais de la grande-duchesse Elizabeth Feodorovna, la sœur d'Alix, qui avait pris la tête de la fronde antiraspoutinienne. Youssoupov est particulièrement nerveux. Il n'a pratiquement pas dormi et boit coup sur coup des verres de cognac et des tasses de café. La suite s'annonce mal. En effet, dès la fin de la matinée, les conspirateurs ont appris que la tsarine était déjà au courant du meurtre et de la visite de Youssoupov à son Ami. « À cause de cette ordure, déclare le prince, j'ai dû tuer un de mes meilleurs chiens et le mettre à l'endroit où la neige était tachée de sang[173]. » Contre toute attente, à peine quelques heures après la disparition de Raspoutine, la capitale russe bruisse déjà de rumeurs faisant état d'un complot mortel contre le *starets*. Pour quelle raison ? Contrairement à ce qu'il avait promis, l'agent Vlassiouk a prévenu ses supérieurs[174], notamment le général Grigoriev, chef du second district de Petrograd. Après avoir vérifié que Raspoutine n'était pas rentré à son domicile, Grigoriev avertit tout le monde. Du gouverneur de Petrograd au ministre de la Police en passant par le chef de l'Okhrana et le ministre de l'Intérieur, l'ensemble des services intéressés sont au courant avant midi. À son tour informée de la disparition de son Ami par Anna Vyroubova, la tsarine prie Maria Golovine de demander au plus vite à Félix Youssoupov s'il n'a pas vu son cher Grigori dans la soirée de vendredi. Interrogé à ce sujet, le prince nie catégoriquement avoir rencontré le *starets* la nuit précédente. Pis, au général Grigoriev venu le voir en personne au palais de son beau-père le grand-duc Alexandre, Youssoupov continue de mentir ouvertement. Et le prince de lui répondre avec mépris…

La thèse du chien abattu

Quand le chef du second district de Petrograd interroge le prince au sujet des coups de feu de la nuit et des déclarations intempestives de son compère Pourichkévitch, Youssoupov se contente de déclarer qu'il s'agit là que de pures balivernes. « Mon ami était ivre, prétend Félix, il a abattu un chien, voilà tout. » Quand il a prétendu avoir abattu Raspoutine, affirme le prince, il ne mesurait pas la portée de ses propos. Et Youssoupov de soutenir que Pourichkévitch comparaissait le chien à Raspoutine, en regrettant que ce ne soit pas le corps de

l’odieux moujik qui souille la cour de son palais. Convaincu ou non, le général Grigoriev obtempère et se retire. Il n’en faut pas davantage aux conjurés pour perdre leur calme. En cet après-midi du 17 décembre, Youssoupov cherche à tout prix à obtenir une audience auprès de la tsarine pour se justifier. Mais on lui répond au téléphone qu’Alexandra Feodorovna est injoignable.

Au lieu d’un rendez-vous au palais de Tsarskoïé Sélo, Youssoupov est convoqué à la préfecture de police par le général Balk. À sa grande stupéfaction, il apprend de la bouche même du général que l’impératrice est furieuse contre lui, pis qu’elle le soupçonne d’avoir tué son Ami puis d’avoir fait disparaître le corps dans un endroit indéterminé. Bref, le palais de la Moïka doit faire l’objet d’une perquisition. Perquisition ? Le mot de trop pour Félix. D’habitude si maître de ses humeurs, le jeune prince sort littéralement de ses gonds. Comment la tsarine ose-t-elle accuser le propre mari de sa nièce ? Les membres de la famille impériale sont automatiquement protégés par la loi. Et Youssoupov d’exiger un ordre explicite du tsar ! Selon lui, la demande d’Alix est nulle et non avenue. Aussi
le gouverneur de Petrograd renonce-t-il à sa perquisition. Mais non à l’enquête policière…

Découverte du cadavre gelé

Youssoupov se retranche donc derrière l’immunité impériale de sa femme. Et il n’a pas tort. Pourichkévitch lui-même jouit d’une immunité parlementaire. *A priori*, rien ne saurait troubler l’apparente quiétude des conspirateurs. Mais c’est sans compter l’avancée de l’enquête policière. Dans les heures qui suivent la chute du corps de Raspoutine dans la Neva, des ouvriers découvrent des traces de sang sur le pont Petrovski. Mieux encore, la botte laissée sur la glace est retrouvée et formellement identifiée comme étant celle de Raspoutine, d’après ses propres filles. L’étau se resserre dangereusement. Dépêchés sur place, les policiers ont la conviction que le corps du disparu flotte sous la couche de glace du fleuve. Et ils ont raison. Au petit matin du lundi 19 décembre, après quarante-huit heures de recherches, un scaphandrier découvre un cadavre sous la glace. C’est le corps ensanglanté et mutilé de Raspoutine. Transporté immédiatement à l’hôpital militaire de Tchesma, situé au sud de Petrograd, le cadavre est immédiatement examiné par le professeur Kossorotov[175]…

Le visage du *starets* est absolument méconnaissable. Visiblement passé à tabac, Raspoutine a le crâne défoncé et surtout l’œil droit complètement sorti de son orbite[176]. Bizarrement, les bras du cadavre sont ramenés au-dessus de sa tête,

preuve supplémentaire que Raspoutine respirait encore une fois jeté dans l'eau. À n'en pas douter, il a dû essayer de se débattre et de défaire ses liens alors qu'il était plongé dans les eaux glacées de la Neva.

Le « saint diable » est mort noyé

Arrivées à l'hôpital militaire au milieu de l'après-midi, les filles du *starets*, mais aussi la tsarine en personne, visiblement très accablée, ne peuvent soutenir cette vision d'horreur. En observant les bras enroulés autour de la tête de son Ami, Alix ne peut s'empêcher de penser aux prophéties proférées par Raspoutine : « Tant que je serai en vie, disait-il, la dynastie vivra. » « La Sainte Russie est perdue », pense-t-elle. Pendant de longues minutes, Alix reste prostrée devant le cadavre de l'homme de Dieu, ne prononçant pas le moindre mot. Et Kossorotov de procéder à l'autopsie[177] dès la nuit du lundi 19 décembre. La présence d'eau dans les poumons confirme que ni le poison ni même les balles n'ont eu raison du thaumaturge d'Alexis : Raspoutine serait mort noyé…

De l'eau dans les poumons mais aucune trace de poison dans l'estomac[178]. Le foie et le thorax ont par ailleurs été perforés par une balle. Une deuxième a pénétré un rein en traversant le dos et une troisième s'est logée au milieu du crâne[179]. Comme l'ont souligné dans leur déposition Vladimir Pourichkévitch et Félix Youssoupov, trois balles sur cinq ont donc atteint leur cible. En pleine poitrine, dans le dos et dans la tête. Chacune d'elles auraient dû achever le *starets* en moins d'un quart d'heure. S'agit-il pour autant d'un surhomme ? Pas vraiment, si l'on se souvient du coup de poignard de Khionia Gousseva. En juin 1914, cette frêle jeune femme a failli faire passer le colosse de vie à trépas en lui administrant un simple coup de poignard. Quoi qu'il en soit, le troisième impact de balle retrouvé sur la victime du palais de la Moïka est intrigant à plus d'un titre. Sans compter sa précision, le fait que le coup de feu ait été donné à bout portant contredit les déclarations des conjurés. Comment Pourichkévitch a-t-il pu viser Raspoutine en plein front alors que celui-ci essayait de s'échapper et lui tournait le dos ? Y aurait-il eu un troisième tueur, et si oui, qui est-il ?

Qui a vraiment tué Raspoutine ?

À dire vrai, il existe beaucoup d'incohérences dans les récits respectifs du député d'extrême droite et du jeune homme qui s'est soustrait à la mobilisation[180]. Les versions des deux protagonistes ne concordent pas, voire se contredisent. En particulier relativement aux derniers stades du crime. Ce qui s'est passé dans la cour même du palais, le théâtre de l'acte final du meurtre,

comporte en effet de nombreuses zones d'ombre. Car, quand Youssoupov prétend s'être trouvé présent dans la cour au moment de l'agonie de Raspoutine, Pourichkévitch affirme avoir été seul, et avoir tiré quatre balles dans la direction du *starets*. Le député souligne par ailleurs qu'il se tenait à plusieurs mètres derrière lui. Des propos catégoriquement infirmés par l'analyse médico-légale. Au vu des photos prises et du dépôt de poudre qui s'est formé autour de l'impact, il est clair que le dernier coup de feu, celui qui a fait éclater le crâne du *starets*, a été donné à bout portant. Pour couronner le tout, les balles sont toutes de calibre différent[181]. Autrement dit, il y aurait trois revolvers et trois tueurs différents ! Si les deux premiers sont facilement identifiables – Youssoupov et Pourichkévitch –, le troisième pose problème. D'après Edvard Radzinsky, qui a étudié de très près l'affaire, l'identité de l'homme de l'ombre ne fait aucun doute : il s'agirait de Dimitri Pavlovitch, le cousin de Youssoupov. Contrairement au témoignage du prince, le grand-duc ne serait pas parti brûler la pelisse de Raspoutine ; il serait resté sur place. Il serait même l'homme qui a tiré les deux dernières balles ! Éminent soldat, cet officier de la Garde était réputé pour être un brillant tireur. « Si quelqu'un parmi eux avait de bonnes raisons de vouloir éliminer le moujik, c'était bien lui, commente Radzinsky. Raspoutine avait fait avorter son mariage, proféré d'ignobles calomnies sur son compte et celui de sa fiancée, il couvrait de honte la famille impériale auprès de laquelle il avait été élevé et, enfin, il avait provoqué la discorde entre lui et son père[182]. »

Le double mensonge de Youssoupov et de Pourichkévitch quant au rôle final du grand-duc répondrait aussi à des motifs politiques. Ne cachant pas ses prétentions au trône de Russie, Pavlovitch ne pouvait en aucun cas passer pour l'assassin de Raspoutine. Autrement dit, un futur tsar ne pouvait être un meurtrier. Ainsi fallait-il que les mains du grand-duc ne soient pas tachées de sang. Telle est l'explication de Radzinski…

Aussi perspicace paraît-elle, elle se heurte toutefois à un obstacle de taille ; les deux dernières balles, imputées à Pavlovitch, ne sont pas du même calibre. On voit donc mal le grand-duc changer de revolver en l'espace de quelques secondes pour achever l'indésirable moujik. Un ancien détective de Scotland Yard répondant au nom de Richard Cullen a donc avancé une autre explication, beaucoup moins orthodoxe : le *starets* Raspoutine aurait été finalement exécuté par les services secrets britanniques !

La piste anglaise

L'assassinat de Raspoutine, un meurtre perpétré par le SIS[183] ? À l'appui de cette thèse, Richard Cullen avance des raisons stratégiques et politiques. Effrayés à la perspective de voir les Russes se retirer prochainement de l'Entente, ce qui aurait permis à l'Allemagne de déplacer plus de 300 000 hommes sur le front Ouest, les Britanniques ne nourrissent qu'une obsession depuis le début de la guerre : éliminer l'odieux pacifiste Raspoutine, lequel exerce une influence néfaste sur Nicolas II. En conséquence, la victoire finale sur l'Allemagne devait passer par l'élimination du *starets*.

Selon Richard Cullen, une note du SIS datée de 1916, adressée à un certain John Scale, accrédite la présence sur place, à Saint-Pétersbourg, d'agents britanniques censés surveiller très étroitement les moindres faits et gestes du *starets*. Cullen donne même le nom de l'espion de Sa Majesté chargé d'éliminer Raspoutine : Oswald Rayner. Ce personnage, Youssoupov le mentionne dans ses *Mémoires*. La nuit même du 16 décembre 1916, date du meurtre, l'agent du SIS aurait brûlé tous les documents concernant sa mission en Russie. Une précision pour le moins troublante. Et Richard Cullen d'exposer plus tard à la télévision britannique les circonstances exactes de l'assassinat… Entrant en contradiction avec les témoignages de Youssoupov et de Pourichkévitch, l'ancien détective de Scotland Yard précise que les deux premiers coups de feu ont tous les deux été tirés à l'intérieur du palais. La fuite de Raspoutine dans la cour ne serait donc que pure affabulation. Dans la réalité, le corps de Raspoutine aurait été enveloppé et emmené jusqu'à la grille du palais, où une voiture l'attendait[184]. C'est à ce moment-là que les conjurés auraient constaté avec effroi que Raspoutine respirait encore, malgré la gravité de ses blessures. Un nouvel homme se serait ainsi avancé vers le corps étendu dans la neige et lui aurait porté le coup fatal, en plein front. Et ce dernier acteur du drame ne serait autre qu'Oswald Rayner lui-même…

Youssoupov aux arrêts

Si étrange paraisse-t-elle, la thèse de l'intervention britannique n'en reste pas moins crédible. Elle est en tout cas la seule censée expliquer la présence de trois armes différentes. De la piste anglaise, il n'est pourtant nullement question en décembre 1916[185]. Au lendemain du drame du palais de la Moïka, les accusations se concentrent sur Youssoupov, Pavlovitch et Pourichkévitch. Si le tsar se montre indigné à l'idée que deux membres de la famille impériale soient directement impliqués, l'impératrice est quant à elle révulsée par le drame de la

Moïka. Et elle entend punir sévèrement les responsables du meurtre de son Ami ! Youssoupov, Pavlovitch et Pourichkévitch sont ainsi mis aux arrêts et reçoivent l'interdiction formelle de quitter Petrograd. C'est toutefois compter sans la pression de l'entourage de ces deux premiers hommes. À l'annonce de l'assignation à résidence du prince Félix et surtout du grand-duc Dimitri se lève une véritable fronde des grands-ducs pour défendre leur geste fatal. Elizabeth Feodorovna, la sœur de l'impératrice, loue l'initiative de son ami et qualifie même l'élimination de Raspoutine d'acte patriotique. L'impératrice douairière elle-même met son grain de sel, demandant à Nikki et à son épouse de faire preuve de compréhension. Et les grands-ducs de dénoncer le caractère illégal de l'arrestation de leurs amis ; car le Code des lois de l'Empire exclut tout procès d'un membre de la famille impériale. En voulant juger Dimitri et Félix, professent leurs défenseurs, ce sont les bases mêmes de la société russe que vous remettez en question.

Dépassé par cette véritable levée de boucliers, Nicolas II fait finalement marche arrière. Malgré les protestations de son épouse, le tsar annule toutes les poursuites judiciaires. En guise de sanctions, Youssoupov et Pavlovitch écopent d'un simple exil hors de Petrograd. Quand Félix se voit contraint de partir dans la région de Koursk, le grand-duc est invité à gagner la Perse le plus rapidement possible. Si légères soient-elles, ces sanctions suscitent cependant l'indignation des grands-ducs.

Plus encore que leur arrestation, leur relaxe déclenche à son tour une véritable vague de réprobation au sein du petit peuple. « Au lieu de blanchir le couple impérial, ils l'ont barbouillé du sang d'un moujik, commente Henri Troyat. Plus grave encore : une fois le forfait accompli, ils ont profité de leur parenté avec le tsar pour réclamer l'impunité[186]. » Une libération qui met une nouvelle fois en relief les inégalités qui sapent la société russe. Ainsi les puissants pourraient-ils se permettre toutes les transgressions, au contraire du petit peuple qui, lui, serait obligé de courber l'échine. Une justice à deux vitesses qui démontre l'incurie du régime et va faciliter la propagande des agitateurs révolutionnaires. D'une certaine façon, le cercueil de Raspoutine a frayé la route au train de Lénine[187]…

Moins de deux mois et demi après la mort du *starets*, le tsar est renversé, à la faveur d'une explosion sociale qui secoue les rues de Petrograd.

164. Pour justifier ses dons de guérisseur, Raspoutine s'impose un régime draconien privilégiant le poisson et excluant toutes les pâtisseries, en particulier les gâteaux trop sucrés.

165. Félix Youssoupov, *Avant l'exil*, Plon, 1952 ; *Mémoires*, Le Rocher, 2005.

166. L'examen médico-légal montrera que la balle a traversé l'estomac. Une blessure à laquelle Raspoutine

aurait dû succomber au bout de vingt minutes.
167. Auparavant, ils auront confié les vêtements de Raspoutine à leurs épouses, notamment à Mme Lazovert, afin que celles-ci les fassent
disparaître en les brûlant.
168. F. Youssoupov, *Mémoires*, *op. cit.*
169. Dans sa version, le prince parle de quatre coups de feu tirés dans la cour, sans plus de précision. Si le troisième a touché Raspoutine en plein dos, il n'est rien mentionné quant à la cible de la quatrième balle.
170. Dans un premier temps, le prince a éconduit les policiers en prétendant qu'il ne s'est rien passé. Tout au plus s'agissait-il d'une vulgaire bagarre d'ivrognes.
171. La pelisse de fourrure et la chapka de Raspoutine sont jetées avec
le corps : Soukhotine et Lazovert les ont oubliées ou n'ont pas eu le temps de les brûler.
172. Un oubli fâcheux car la découverte de cette botte va déboucher sur l'ouverture d'une enquête policière.
173. Il a en effet passé le début de la matinée à nettoyer les taches dans l'escalier. Pour expliquer les traces de sang dans la neige, il avance la version d'un chien tué par l'un de ses invités en état d'ébriété. Conformément à ses ordres, un domestique abat un de ses chiens et traîne son cadavre dans la cour.
174. En tant qu'officier assermenté, Vlassiouk a expliqué qu'il ne pouvait se soustraire à son devoir.
175. Kossorotov est attaché à la chaire de médecine légale de l'Académie de médecine militaire.
176. Son corps lui-même aurait été profané et castré.
177. De l'autopsie en question, nous n'avons aucun compte rendu, celui-ci s'étant volatilisé sous l'ère stalinienne. Du séjour du corps à l'hôpital militaire, il ne reste que quelques photos. On y découvre un cadavre nu, percé de trois balles. Un corps par la suite embaumé.
178. Il est probable que le cyanure du docteur Lazovert n'ait pas agi car Raspoutine a mangé peu de gâteau, en raison de son régime. Le poison administré dans les verres devait aussi être trop dilué.
179. Ces traces de balles sont visibles sur les photos du corps de l'assassiné, conservées au musée d'Histoire politique de Saint-Pétersbourg.
180. La version officielle et qui tient lieu de référence est celle du prince Youssoupov, autrement dit celle que nous avons relatée en détail dans ce chapitre.
181. Pour le professeur Zarov, criminologue, trois revolvers différents auraient été utilisés.
182. E. Radzinsky, *op. cit*.
183. Secret Intelligence Service. À compter de l'année 1921, le SIS
se transforme en MI6 (Military Intelligence, section 6 of England).
184. La traînée de sang rectiligne dans la cour attesterait cette ultime hypothèse.
185. L'enterrement de Raspoutine a lieu le 21 décembre en présence
des deux filles du *starets* et de l'ensemble de la famille impériale : Alix, Nikki et leurs cinq enfants. Quant à la femme de Raspoutine, elle n'arrive pas dans la capitale avant le 25 décembre.
186. H. Troyat, *op. cit*.
187. Le jour de l'assassinat de Raspoutine, Lénine se trouvait encore
à Zurich. Il rentre en Russie (à bord d'un train blindé) quatre mois
plus tard, en avril 1917.

13
Mort du tsarisme

« Les fous ne comprennent pas qui je suis.
Un sorcier peut-être. Ils brûlent les sorciers et ils me brûleront aussi. Mais il y a une chose qu'ils ne réaliseront pas. S'ils me brûlent, la Russie est finie ; ils nous enterreront ensemble. »
Raspoutine

Si les assassins de Raspoutine ont échappé à la justice impériale, les Romanov subissent quant à eux la justice populaire. Un peu plus de deux mois après la tragique disparition du starets*, une simple manifestation de femmes dans les rues de Petrograd débouche, cinq jours plus tard, sur le renversement de la monarchie. Contre toute attente, les soldats se rallient aux insurgés et se retournent contre leurs officiers. Totalement dépassé par les événements, le tsar Nicolas II abdique dès le 2 mars 1917, à la gare ferroviaire de Pskov. Pour garder la vie sauve, son frère Michel refuse le trône vacant. Le pouvoir est désormais exercé par un gouvernement pseudo-libéral, placé sous contrôle du soviet de Petrograd, lequel est acquis aux causes révolutionnaires. Il n'y a plus de monarque ni même de monarchie. En l'espace de cinq jours, la dynastie tricentenaire des Romanov a vécu…*

*

Quand s'ouvre l'année 1917, la situation militaire et sociale de la Russie est devenue incontrôlable. Sur le front, le flux des déserteurs dépasse celui des soldats qui doivent assurer la relève ; dans les villes, les produits de première nécessité viennent à manquer, les usines ferment et les prix flambent. Désertions, grèves et famines rythment alors le quotidien des Russes. Non seulement l'armée ponctionne la main-d'œuvre des usines et des campagnes, mais elle accapare le ravitaillement en farine et en charbon.

La Russie bascule dans la révolution

À Petrograd, la situation est d'autant plus explosive que le thermomètre descend à – 40 °C. À compter du mois de février 1917, le charbon des mines du Donbass n'alimente plus les usines. Faute de combustible, les machines ne tournent plus et les ouvriers sont licenciés. Le 20 février 1917, l'entreprise Poutilov, la plus grande usine de Petrograd, ferme ses portes. Aux grèves du mois de décembre s'ajoutent le chômage et la misère. Confronté à la détérioration de la situation, le pouvoir institue des cartes de rationnement, notamment pour le pain. Au sein de la population, l'impatience cède rapidement le pas à la peur. Des bagarres éclatent devant les boulangeries et les boucheries. Les denrées de base, comme le beurre et la viande, deviennent introuvables. Les prix sont par ailleurs exorbitants. Pour les plus bas salaires, il est devenu impossible de manger tous les jours. Même dans les appartements du centre-ville, on ne parvient que péniblement à se chauffer. La température à l'intérieur des maisons dépasse difficilement 0 °C.

Le 23 février, la Journée internationale des femmes donne l'occasion aux Russes de protester contre la vie chère. Après le traditionnel défilé de la matinée, rassemblant des femmes de tous les milieux, l'après-midi prend une tout autre coloration sociale : la manifestation des ouvrières du textile se déroule dans une ambiance morose. Expression de la colère populaire, ce défilé totalement improvisé n'est pas instrumentalisé par les sbires de Lénine. Le mouvement puise sa force dans sa spontanéité et dans la sincérité des participantes. On réclame à cor et à cri : « Du pain ! » Sans vouloir s'attaquer à la nature même du régime, les ouvrières du 23 février entendent nourrir leurs familles sans peur du lendemain. Au milieu de l'après-midi, les femmes convergent vers la Douma. Face à cette foule en jupons, pacifiste mais déterminée, les cosaques décident de ne pas charger. Aux dires des observateurs, l'absence de réaction des forces de l'ordre encourage le mouvement, l'amplifie.

De son côté, Nicolas II ne s'inquiète pas outre mesure de la dégradation de la situation sociale à Petrograd. Enfermé dans son bureau du quartier général de Moguilev, il est avant tout préoccupé par l'état de santé de ses filles. Les grandes-duchesses Olga et Anastasia ont en effet contracté la rougeole. Dans une lettre adressée à la tsarine le 23 février, Nicolas II souligne, en toute innocence : « Mon cerveau se repose : ici, pas de ministres, pas de questions ennuyeuses me forçant à penser. Je considère que cela est bon pour moi, mais seulement pour mon cerveau. Mon cœur, lui, souffre de la séparation. » Pendant toute la durée des journées déterminantes de février 1917, l'empereur se comporte plus en

digne père de famille qu'en monarque responsable du destin de 170 millions d'individus…

La troupe se rallie aux insurgés

Le lendemain même du défi des ouvrières du quartier de Vyborg, leurs maris leur emboîtent le pas. Armés sommairement de couteaux, de marteaux ou de boulons, nombreux sont ceux qui rêvent d'en découdre avec les cosaques. Absents de la première journée, les socialistes et autres agitateurs d'usines décident de prendre le train en marche. Leurs slogans se radicalisent. À compter du vendredi 24 février, ils sont ouvertement tournés contre le tsar, mais aussi contre la guerre et contre la tsarine « allemande ». Le mouvement de protestation se transforme en révolte…

Dans les rangs de l'armée, nombreux sont les hommes qui éprouvent de la sympathie pour cette foule dont ils comprennent les revendications. Après tout, bien des conscrits ont des frères, des sœurs et des mères parmi les manifestants. Pour ces paysans et ces ouvriers en uniforme, tirer sur les leurs est impensable. En ce troisième jour de manifestation, l'attachement au tsar et à la patrie s'efface devant le sentiment de fraternité avec les manifestants. L'atmosphère, dans les casernes, devient électrique. Les hommes refusent ostensiblement d'obéir aux ordres de leurs officiers. Très rapidement, l'indiscipline vire à l'hostilité. Plus grave encore : dans les rues de la capitale, sur la place Znamenskaïa, les cosaques se rangent du côté de la foule et s'en prennent à la police montée. On assiste à des scènes inouïes d'échanges de tirs entre les policiers et les militaires.

Dans le quartier général de Moguilev, le tsar commence à s'alarmer : « J'ordonne de faire cesser dès demain les désordres », souligne-t-il dans un télégramme. En cette période de guerre, Nicolas II estime dommageables les troubles intérieurs. Les nouvelles de Petrograd lui parviennent fragmentées, contradictoires ; parfois rassurantes, parfois inquiétantes. À aucun moment, il ne mesure le degré de gravité de la situation. Le soir même de son message, il ne s'occupe que de futilités : « Après le thé, j'ai lu et me suis entretenu avec le sénateur Tregoubov jusqu'au dîner. Joué aux dominos dans la soirée », écrit-il dans son journal
le dimanche 26 février.

Ce jour-là, la capitale est quadrillée par la police et l'armée. Le général Khabalov, commandant de la garnison de Petrograd, a demandé à ses subalternes de faire preuve de la plus grande fermeté. L'impératrice elle-même abonde dans ce sens. Alexandra télégraphie à Nicolas : « Tout est calme en ville. » Dans les

deux heures qui suivent le télégramme impérial, sur la perspective Nevski, triste lieu de mémoire des événements de 1905, la troupe tire sur la foule. Ce sont les premières victimes d'une révolution qui ne dit pas encore son nom. Loin de se disperser, les émeutiers se regroupent et bravent encore les représentants de l'ordre. La troupe va-t-elle de nouveau tirer sur le peuple ? Tel n'est pas l'avis des soldats du régiment Volynski. Devant la passivité de leurs hommes, les officiers décident de tirer eux-mêmes sur les grévistes. On dénombre quarante morts.

Prévenus de la fusillade de la perspective Nevski, les soldats restés dans les casernes expriment leur désarroi. Les hommes de la 4e compagnie de Pavlovski sont les premiers à dénoncer leur serment d'allégeance au tsar. « Ils tirent sur nos frères et nos sœurs ! », s'écrient les mutins. C'est le début de la fraternisation entre les soldats et les insurgés. Et le mouvement fait tache d'huile dans la plupart des casernes. La troupe se déchire alors entre les rebelles et les hommes restés fidèles au tsar. Plus nombreux et plus déterminés, les mutins prennent rapidement le dessus. En signe de protestation, les soldats portent leur casquette à l'envers ! Dans la caserne du régiment Preobrajenski (elle compte environ 5 000 hommes), les officiers sont bousculés ; leurs hommes les insultent, leur arrachent leurs épaulettes et les rouent de coups. Quelques capitaines et autres colonels sont passés par les armes.

Complètement débordée par les événements, la tsarine demande alors à son mari de punir les ouvriers qui refusent de monter au front. Elle continue par ailleurs de songer à son Ami disparu et de se rendre régulièrement sur la tombe de Raspoutine en compagnie de ses quatre filles. Du climat insurrectionnel qui se déclenche dans la capitale, elle n'a nullement conscience…

Dans la nuit du 26 au 27 février, la situation bascule définitivement. Les prisons, les commissariats de police et même le palais de justice sont littéralement pris d'assaut. Après avoir forcé les portes de l'arsenal, les émeutiers s'emparent de 40 000 fusils ! À Cronstadt, les matelots se déchaînent contre leurs supérieurs. Symbole d'un pouvoir désormais honni,
la forteresse Pierre-et-Paul est brutalement investie. Et, signe tangible d'une ère nouvelle, le drapeau rouge est hissé au sommet de la prison.

Plus d'empereur que le nom

Le lendemain, lundi 27 février, Nicolas II est toujours sur le front, mais il a déjà perdu son pouvoir. Relativisant les troubles de la capitale, le tsar entrevoit les journées de février comme une réédition des événements de 1905. L'usage de

la force reste pour lui la solution la plus appropriée face à ces désordres. Il pense notamment à la terrible répression du soulèvement de Moscou, et pour rien au monde il n'entend faire des concessions aux émeutiers. Jamais il n'acceptera une limitation de ses prérogatives. Autant imaginer un trône vide !

À Petrograd, la situation confine pourtant à l'anarchie. Une foule de 25 000 personnes se presse aux abords du palais de Tauride, le siège de la Douma. La vodka coule à flots et les émeutiers apostrophent les députés, les sommant de se présenter sur-le-champ devant le peuple. Derrière les fenêtres de l'aile droite du palais, les membres de la Douma observent, effrayés, cette multitude aussi violente qu'imprévisible. Dans un climat pour le moins houleux, on annonce à la foule menaçante l'élection d'un comité censé représenter les aspirations du peuple. Sous la pression de la rue se constitue rapidement un « soviet des députés des ouvriers et soldats de Petrograd ». Constitué à la fois de mencheviks, de bolcheviks et de sociaux-révolutionnaires, ce comité populaire accepte de collaborer avec la Douma, qui forme un gouvernement chargé de prendre en main les affaires courantes du pays en attendant de nouvelles élections. Présidé par le prince Lvov[188], un libéral à la fois timide et modéré, le gouvernement dit « provisoire » devient la seule autorité légale de l'Empire.
Il est immédiatement reconnu par les États-Unis.

Soucieux d'ordre, les députés de la Douma sont de fervents partisans du parlementarisme et veulent une Russie capitaliste, moderne, libérale. Respectant les accords conclus avec les Alliés, ils entendent poursuivre la guerre contre l'Allemagne. De son côté, le soviet est issu de la rue révolutionnaire. Dominé par des partis résolument hostiles à l'ordre bourgeois, il est subordonné au bon vouloir de soldats mutinés, qui n'aspirent qu'au pillage, au règlement de comptes et surtout à la paix avec l'empire de Guillaume II. Dès le mardi 28 février, la liquidation des résistants de l'hôtel Astoria exprime à elle seule la détermination et la violence des nouveaux maîtres de la Russie. Retranchés dans les salons luxueux du bâtiment, plusieurs dizaines d'officiers supérieurs et leurs familles sont impitoyablement exécutés, achevés à la baïonnette ou à coups de tessons de bouteilles. Même les femmes et les enfants sont assassinés, avec une sauvagerie indescriptible. L'intérieur de l'hôtel est complètement saccagé.

En entendant le récit du massacre, les députés frissonnent d'horreur. Entre les deux nouveaux piliers politiques du pays, le soviet et la Douma, la coopération se révèle délicate, pour ne pas dire explosive…

Le tsarisme n'est plus

En l’espace de cinq jours, le tsarisme a fait long feu. Ses principales figures sont en fuite. Plus de 4 000 officiers ont été arrêtés. Comme l’avait prédit Raspoutine, le pouvoir impérial ne lui a pas survécu plus de trois mois. Cependant, si les révoltés de février ont ôté les habits du tsarisme, ils n’ont pas encore revêtu ceux du communisme. Sans vouloir changer la société, les masses populaires demandent en priorité l’amélioration de leurs conditions de vie. Au sein des grandes entreprises, les ouvriers ne cherchent pas à se débarrasser de leurs patrons ; ils réclament la journée de huit heures, la sécurité de l’emploi, l’octroi d’assurances sociales et un salaire décent. Quant aux paysans, ils demandent une plus juste répartition des terres ; ils n’entendent les confisquer aux grands propriétaires que si ceux-ci se révèlent incapables de les cultiver eux-mêmes…

Pendant toute la durée des journées de février, Nicolas II s’accroche au quartier général de Moguilev, où sa présence n’est pourtant pas nécessaire, ni même souhaitable. Au fil des télégrammes en provenance de Petrograd, le tsar ne trahit pas la moindre inquiétude. Ni les manifestations, ni la grève générale, ni les émeutes ne l’émeuvent outre mesure. Tout juste réclame-t-il de faire cesser les « désordres » entre deux parties de dominos. Quand le président de la Douma, Rodzianko[189], précise dans un télégramme que la « dernière heure est venue : le sort de la patrie et de la dynastie est en jeu », le tsar affiche son mépris : « C’est encore ce gros Rodzianko qui m’écrit toutes sortes de balivernes auxquelles je ne répondrai même pas. » Des balivernes qui vont lui coûter son trône ! Seule l’instauration du gouvernement provisoire l’oblige à réagir. Malgré les conseils du général Alexeiev, qui lui demande de ne pas se rendre dans la capitale, Nicolas II décide de passer outre. Persuadé que l’on dramatise à tort les journées révolutionnaires de février, le tsar quitte le quartier général de Moguilev pour le palais de Tsarskoïé Sélo. Réagissant plus en père de famille qu’en véritable monarque, Nicolas est surtout impatient de retrouver sa famille.

Après avoir roulé toute la nuit, le train impérial s’arrête brutalement à Malaya Vichera. Il est 5 heures et la température extérieure est tombée à – 30 °C. Aux dernières nouvelles, deux compagnies dissidentes occupent la voie ferrée à la hauteur de la gare de Liouban. À n’en pas douter, forcer le barrage des révolutionnaires serait suicidaire. Réveillé en sursaut dans sa cabine, Nicolas insiste alors pour prendre
la direction de Moscou. Mais son entourage lui précise que
la gangrène révolutionnaire a aussi gagné la ville de son couronnement. Devant une telle cascade de mauvaises nouvelles, le tsar observe un calme étonnant.

Décision est alors prise d'aller à Pskov, le quartier général des armées du Nord. Là-bas, songe l'empereur, les troupes sont encore loyalistes.

Le 1er mars 1917, à 20 heures, le général Rouzski accueille le tsar sur le quai de la gare de Pskov. Immédiatement, le commandant du front Nord informe Nicolas II de l'urgence de la situation. Petrograd est entièrement passée aux mains des révolutionnaires, la rue est à feu et à sang et un nouveau gouvernement a été institué sans l'aval du tsar. La réaction de Nicolas a de quoi surprendre. « Allons d'abord dîner ! », se contente-t-il de répondre. Les heures qui suivent sont pathétiques. Les télégrammes se succèdent, témoins d'une situation de plus en plus dramatique. Face à l'urgence de la situation, Alexeiev envoie aux commandants en chef de toutes les armes une circulaire leur enjoignant de faire pression sur le tsar pour qu'il abandonne son trône. Il en va de la survie de l'Empire. Les commandants des différents fronts acquiescent. À Pskov, le général Rouzski plaide aussi en faveur d'un retrait de Nicolas II du pouvoir. Craignant sans doute pour leur propre vie, les hauts gradés de l'armée insistent sur le besoin urgent d'une nouvelle spectaculaire pour calmer les esprits. Même l'Oncle redoutable abonde dans ce sens. De son côté, le président de la Douma, Rodzianko, se montre encore plus pressant. Il précise dans une dépêche adressée au général Rouzski que « la haine du tsar » a atteint un point de non-retour. Nicolas II a littéralement un revolver sur la tempe. Il est 22 heures quand le tsar évoque pour la première fois son possible départ. Il retourne alors dans la voiture-salon de son train. S'entretenant avec Rouzski des derniers événements de Petrograd, il déclare : « S'il est nécessaire que j'abdique pour le bien de la Russie, alors j'y suis prêt. Mais je crains que le peuple ne le comprenne pas. »

L'abdication

Le jeudi 2 mars, en début d'après-midi, le tsar reçoit des télégrammes alarmistes de ses chefs militaires. Il est accablé mais ne laisse paraître aucune émotion. L'état-major est unanime : seule une abdication peut sauver le régime et éviter l'anarchie. Si ses fidèles le pressent de quitter le trône, l'heure doit être vraiment grave, pense Nicolas. Après plus de vingt-deux ans de règne, il est confronté à la situation la plus inextricable de sa vie. Rappeler les troupes du front est inenvisageable. Non seulement elles risquent de passer du côté des mutins, mais les Allemands peuvent profiter de ce transfert pour reprendre l'offensive. Qui plus est, ses généraux ne le suivront pas. Quand bien même réussirait-il à rétablir l'ordre, le nombre des morts serait immense. Cette

possibilité d'hécatombe hante l'esprit de Nicolas. Pour rien au monde, il ne veut apparaître aux yeux de ses sujets et devant l'Histoire comme le boucher de Petrograd. Plus aucune goutte de sang ne doit couler à cause de lui.

À 15 heures, le général Rouzski est de nouveau dans la voiture du tsar. Il est accompagné de trois autres gradés. Le regard vague, un pli amer aux lèvres, Nicolas fixe pendant de longues secondes la fenêtre de la cabine aux stores baissés. Se tournant ensuite vers ses interlocuteurs, il déclare d'un ton solennel : « Je me suis décidé. Je renonce au trône en faveur de mon fils. » Accompagnant ses paroles d'un signe de croix, il s'éclipse dans sa cabine. Paradoxalement, Nicolas semble soulagé. Sa seule préoccupation est l'état de son fils hémophile, Alexis, alors âgé de douze ans. Il téléphone au professeur Feodorov, s'inquiétant des chances de survie du tsarévitch. Le médecin ne lui cache pas son pessimisme. En l'état actuel de la science, la maladie d'Alexis n'est pas curable, lui répond franchement Feodorov. Qui plus est, l'enfant ne peut même plus compter sur le pouvoir thaumaturge de Raspoutine. Le tsar déchu reçoit la nouvelle comme un coup de massue. Pour la première fois depuis le début des troubles, Nicolas sort de sa réserve et s'effondre. Pendant plusieurs minutes, il pleure à chaudes larmes. Indiscutablement, le père a définitivement pris le pas sur le monarque.

Nicolas II présume qu'il sera condamné à l'exil par le nouveau régime, car il ne peut désormais envisager d'être séparé du fils qu'il chérit tant. Son raisonnement est simple : si Alexis n'a plus que quelques mois à vivre, autant rester près de lui jusqu'à la fin de ses jours. Par amour paternel, il décide de déroger aux règles de succession et de renoncer aux droits divins de son fils. En toute illégalité, il confie alors son trône à son frère cadet, le grand-duc Michel Alexandrovitch. Un choix pour le moins malheureux. Homme sans charisme et sans envergure, l'héritier désigné est encore moins à la hauteur de la tâche que son illustre frère aîné…

« Le radis blanc vaut le radis noir ! »

L'acte d'abdication n'est pas signé immédiatement. Prévenu de la venue imminente à Pskov de deux délégués de la Douma, Goutchkov et Choulguine, des députés de tendance monarchiste, le tsar déchu leur accorde la primeur de la grande nouvelle : « J'abdique en mon nom et au sien [celui de son fils] en faveur de mon frère, le grand-duc Michel. » Et Nicolas de préciser : « J'espère que vous comprendrez les sentiments d'un père. » Sur ce, l'ancien tsar quitte Pskov pendant la nuit pour retourner à Moguilev. Son ultime souhait est de revoir une

dernière fois ses troupes.

Nicolas n'est pourtant pas au bout de ses peines. Dès le lendemain, il apprend la terrible nouvelle : son frère refuse de lui succéder ! Le retour de Goutchkov et de Choulguine à Petrograd est en effet des plus houleux. À peine annoncent-ils l'abdication du tsar en faveur du grand-duc Michel qu'ils sont pris à partie par la foule. Le peuple ne veut pas plus de Michel que de Nicolas. « Le radis blanc vaut le radis noir ! », crient en chœur les socialistes. Leur vœu le plus cher est d'en finir avec la dynastie des Romanov en particulier et avec le régime tsariste en général.

Devant une telle levée de boucliers, le grand-duc Michel décide de renoncer à son tour au trône de Russie. « Pour garder la vie sauve », précise-t-il. Visiblement, l'héritier présumé ne se sent pas une âme de kamikaze. Son « règne » n'aura duré que vingt-quatre heures. Le jour même, Nicolas apprend que son frère a signé l'acte d'abdication en s'en remettant au bon vouloir d'une Assemblée constituante prochainement élue. Un retour de la monarchie semble désormais illusoire. Dans son antre de Moguilev, Nicolas ne décolère pas contre « Micha ». « Dieu sait qui lui a suggéré de signer une pareille turpitude », commente-t-il amèrement. Le soir venu, Nicolas adresse un ultime message d'adieu à ses troupes. Aux dires des témoins, il s'agit sans nul doute du moment le plus émouvant de la vie du dernier des tsars.

Cinq jours plus tard, le 8 mars, c'est en prisonnier du gouvernement provisoire que Nicolas Romanov revient à Tsarskoïé Sélo. Il rejoint définitivement les siens. C'est le début d'une longue période de captivité qui va durer plus de seize mois.

188. Ancien chef du *zemstvo* (assemblée provinciale) de Toula, le prince Lvov est un progressiste. Sous son impulsion, des routes, des bibliothèques et des hôpitaux ont été créés au début des années 1880. Il est aussi l'initiateur d'un système d'assurance et de crédit rural.

189. Rodzianko est aussi l'oncle de Félix Youssoupov.

14
De Raspoutine à Lénine

« Je mourrai dans des souffrances atroces.
Après ma mort, mon corps n'aura pas de repos. Puis tu perdras ta couronne. Toi et ton fils vous serez massacrés ainsi que toute la famille.
Après un déluge terrible, la Russie tombera entre les mains du diable… Tant que je serai en vie,
la dynastie vivra. »
Raspoutine

Une fois de retour à Tsarskoïé Sélo auprès des siens, Nicolas Romanov n'est plus le tsar mais un prisonnier d'une révolution qui va bouleverser la carte géopolitique du monde. Le jour même de son arrivée, le corps de Raspoutine est déterré, profané et brûlé par une bande de révolutionnaires. Pour les Romanov, la Révolution se traduit par une très longue captivité. Pas moins de seize mois ! À compter de l'été 1917, craignant pour leur sécurité, le gouvernement provisoire de Kerenski les déplace à Tobolsk. Mais, à Petrograd même, la situation politique et sociale se dégrade dangereusement à partir de l'automne. Le gouvernement provisoire est à son tour menacé par la spirale révolutionnaire. Le 25 octobre, sous l'impulsion de Lénine, c'est le coup de force des bolcheviks. Pour les Romanov captifs, la révolution d'Octobre est synonyme de privations et de vexations quotidiennes. Dans le même temps, une guerre civile inexpiable éclate entre les Rouges et les Blancs, partisans de l'Ancien Régime. Une fois encore, la famille impériale est contrainte de changer de lieu de captivité. En avril 1918, elle découvre la demeure Ipatiev. Située dans l'Oural, à Ekaterinbourg, cette « maison dite à destination spéciale » est leur dernier lieu de détention. Soixante-dix-sept jours plus tard, les Romanov sont en effet tous exécutés dans le sous-sol de leur prison. Un an et demi après la fameuse nuit du 16 décembre 1916, ils rejoignent Raspoutine pour l'éternité.

*

La nouvelle de la fin du tsarisme est accueillie dans toute la Russie avec des explosions de joie. Dans les tranchées, les soldats entonnent *La Marseillaise*[190] en agitant le drapeau rouge. À Petrograd et à Moscou, la liesse prend des airs de grande kermesse. Ivres de vodka et de liberté, les gens s'étreignent, rient et pleurent comme jamais pour célébrer l'avènement d'une nouvelle ère. Un régime millénaire vient de s'éteindre et la dynastie tricentenaire des Romanov appartient à des temps révolus. Les aigles impériales sont piétinées et les statues de Nicolas II déboulonnées. Dans les provinces excentrées de l'Empire comme en Ukraine, les démonstrations de joie des habitants s'accompagnent de manifestations patriotiques antirusses. Assurément, l'élimination du tsarisme réveille l'hydre de Lerne nationaliste ; derrière la chute du tsarisme se profile l'éclatement de
la Russie[191]…

Bienvenue au citoyen Nicolas Romanov

La veille de l'arrivée de Nicolas à Tsarskoïé Sélo, le général Kornilov, nouveau gouverneur de Petrograd, vient spécifier aux résidents du palais que le gouvernement provisoire les a décrétés en état d'arrestation. Outre l'ex-impératrice et ses enfants, près d'une cinquantaine de personnes accompagnent la famille impériale déchue dans sa dramatique fin. L'incontournable Anna Vyroubova, Zizi Narychkine, le comte Benckendorff, le professeur Gilliard[192] et le docteur Botkine appartiennent au premier cercle des Romanov…

Le 9 mars 1917, quand Nicolas Romanov arrive au petit matin devant les grilles de son palais, il a la désagréable surprise de les trouver fermées et surveillées par une bande de gardes goguenards et irrespectueux. Sans le saluer, on lui demande d'un air maussade de décliner son identité. L'ère de l'humiliation permanente commence… En montant dans ses appartements rejoindre Alix, Nikki croise une dizaine de soldats affalés sur les canapés du salon et dans les escaliers. Quand il revoit enfin sa femme, il ne peut s'empêcher d'éclater en sanglots : « C'est moi-même, moi-même qui suis coupable de tout ! » Il songe à son défunt père, Alexandre III. Cette Russie qu'il devait tenir d'une main de fer part en lambeaux. Lui-même est devenu un personnage indésirable, un monarque déchu, honni, humilié. Il est maintenant le citoyen Romanov ; sa vie et celle de ses proches sont en sursis. Son seul espoir est de fuir à l'étranger, mais où ? Les pays scandinaves sont inaccessibles[193] et trop susceptibles d'une attaque-surprise de la Russie. La France ? En vertu de ses principes républicains, le gouvernement de Raymond Poincaré ne désire nullement accueillir les

monarques déchus. Quant à l'Angleterre, si son cousin germain George V se déclare favorable à un éventuel accueil, le gouvernement de Lloyd George s'y oppose catégoriquement. Selon le Premier ministre britannique, un tel asile générerait des troubles sociaux sans précédent. En conséquence, les Romanov sont livrés à eux-mêmes…

Le cadavre de Raspoutine brûlé par les révolutionnaires

Après le choc de l'abdication de son mari et de la captivité de sa famille, l'ex-tsarine est confrontée à une autre mauvaise nouvelle : la tombe de son Ami[194] aurait été profanée et son corps aurait été brûlé par une bande de bolcheviks ! L'événement se serait produit le jour même de l'arrivée de Nicolas à Tsarskoïé Sélo, le 9 mars. Sur ordre du gouvernement provisoire, des soldats ivres auraient ainsi exhumé le cercueil de Raspoutine puis l'auraient chargé dans un camion pour l'emporter hors de la capitale. Mais le véhicule serait tombé en panne en rase campagne. Se serait ensuivi un attroupement de paysans, exigeant bientôt des gardes révolutionnaires qu'ils montrent leur colis puis l'ouvrent. Le cadavre noirci de Raspoutine serait apparu dans un tel état qu'un délégué de la Douma, un certain Kouptchinski, aurait exigé qu'on le brûle sur place. Et la crémation de s'éterniser : pas moins de six heures[195]…

En apprenant les détails du kidnapping du corps de son Ami, et surtout son abominable épilogue, Alix crie au sacrilège et parle de martyr de la révolution. Mais en ce mois de mars 1917, les remontrances et les critiques de l'ex-tsarine résonnent dans le vide. L'ordre tsariste est bien mort. En témoignent les vexations quotidiennes qu'infligent les gardes rouges au couple impérial. Considérés comme des survivances de l'Ancien Régime, le vouvoiement et le salut sont interdits. Soudards pouilleux goûtant à la liberté, les soldats se permettent tous les excès. Les hommes du 2e bataillon sont sans conteste les plus odieux. Rotant et crachant en permanence, ils se vautrent sur les fauteuils, singent les « bourgeois », urinent dans les couloirs ou sur les rideaux. Dans cette galerie de révolutionnaires en mal de revanche sociale, une mention spéciale doit être décernée au marin Derevenko. Lui qui avait porté, protégé et choyé le tsarévitch pendant plus de dix ans se transforme soudain en garde rouge rebelle et grossier, sous le regard amusé de ses camarades. Craignant sans doute d'être accusé de complicité royaliste ou d'être un traître à sa classe, le « gentil matelot » du tsar se métamorphose en tyran de la Révolution. Il se montre d'autant plus dur avec le prince que chacun sait qu'il lui fut un serviteur dévoué, n'hésitant pas à le porter dans ses bras pour lui éviter la moindre chute. Douce

illusion que cette complicité. Tout est maintenant prétexte à rabaisser et à humilier le jeune Alexis. Le marin lui défend de l'approcher, le traite de mauviette et de sale bourgeois.

Le mépris pour l'ex-famille impériale prend parfois de curieuses tournures. Le comportement de l'aspirant Domodziantz en témoigne. Quand le tsar lui tend la main, le soldat affiche clairement son hostilité en déclarant : « Quand le peuple vous tendait la main, vous refusiez de la serrer. Je suis un homme du peuple. Alors, c'est à mon tour maintenant de refuser. » Lors de la Semaine sainte, les gardes rouges poussent la provocation jusqu'à organiser des funérailles pour les victimes de la Révolution. Dans le parc même du château, plusieurs milliers de personnes chantent *L'Internationale.* La foule se montre hostile ; on frôle à tout moment le dérapage. Sans une tempête de neige venue fort à propos, le destin de la famille impériale aurait été vite scellé…

Le retour de Lénine

Pendant toute cette période, les nouvelles du monde extérieur ne parviennent qu'au compte-gouttes à Tsarskoïé Sélo. Incontestablement, le sort des Romanov est lié à celui du gouvernement provisoire. Que les bolcheviks viennent à s'emparer du pouvoir, et le destin de la famille impériale basculera dans l'horreur la plus totale…

Parmi tous les griefs adressés au gouvernement provisoire, le plus récurrent est sans conteste celui de la poursuite de la guerre. Contrairement à l'attente de la plupart des soldats et de la majorité de la population, le nouveau gouvernement du prince Lvov et du conservateur Milioukov entend honorer les engagements du régime tsariste en poursuivant le conflit contre l'Allemagne aux côtés des Français et des Anglais. Cette décision mine le climat social ; les bolcheviks s'érigent en champions de l'opposition. Au fil des semaines, la coexistence entre le gouvernement provisoire et le soviet de Petrograd devient problématique. Les grèves succèdent aux mutineries et les occupations d'usines aux fermetures d'entreprises. Dans les campagnes, les paysans refusent de livrer leurs excédents de blé. Malgré la présence de l'ex-président du soviet au sein de la coalition, la confiance ne règne pas entre les deux autorités, deux pouvoirs de fait et non de droit. Le soviet, à dominante menchevique, se méfie du loyalisme démocratique des libéraux, tandis que le gouvernement craint l'insurrection populaire.

L'existence d'un double pouvoir, incarné par Kerenski,
a tôt fait de paralyser l'action politique. Si la liberté d'expression a été instaurée,

la famine sévit toujours. De leur côté, les bolcheviks trouvent le soviet de Petrograd trop conciliant à l'égard de la coalition de Lvov. « Aucun soutien au gouvernement », réclame Lénine, réfugié en Suisse depuis le début de la guerre. Dans les jours qui suivent la chute du tsar, le leader bolchevique négocie avec le gouvernement allemand son retour en Russie. L'état-major du Reich encourage en effet les pacifistes russes à rentrer chez eux, pensant à juste titre que l'éclatement d'une révolution à Petrograd écarterait immanquablement la Russie du conflit. Aussi affrète-t-on un train blindé pour Lénine et les siens. Une condition toutefois : les révolutionnaires sont condamnés à rester à bord ;
il est hors de question qu'ils propagent leurs idées subversives dans les gares allemandes à la faveur des arrêts !

Le 28 mars 1917 commence un voyage d'une semaine à travers l'Allemagne, la Suède et la Finlande. Arrivé enfin à Petrograd le 3 avril, Lénine est accueilli par le président menchevique du soviet, sur fond de *Marseillaise.* Juché sur un char, le futur fondateur de l'Union soviétique prononce son premier discours d'après-tsarisme : « L'aube de la révolution mondiale luit… Vive la révolution mondiale ! » Tout en déplorant l'absence de conscience de classe chez les ouvriers, ce fils d'instituteur prône l'insurrection armée en exigeant la paix immédiate pour mieux consolider l'œuvre révolutionnaire. D'une certaine façon, s'ils ont supprimé Raspoutine, les services secrets britanniques ont facilité le retour de Lénine en Russie. Cette paix séparée avec l'Allemagne qu'ils redoutaient tant, Lénine l'exige en priorité dans son programme. Autrement dit, si les bolcheviks parviennent au pouvoir, le *starets* sibérien aura été exécuté pour rien !

Lénine entend substituer au régime parlementaire une république des Soviets reposant sur les ouvriers et les paysans pauvres. Le leader bolchevique se méfie de Kerenski et insiste expressément sur la nécessité de s'opposer au gouvernement libéral. D'un point de vue strictement bolchevique, toute alliance avec la droite, même provisoire, est absolument prohibée. Pour faire accéder le peuple au pouvoir, l'insurrection armée est préférable à la révolution démocratique[196]. Début juillet 1917, les bolcheviks essaient une première fois de s'emparer du pouvoir par la force. C'est un échec cuisant. Désorganisés et sans véritable stratégie, les manifestants sont facilement dispersés par la troupe.

En tirant sur les ouvriers, le double pouvoir de Petrograd se pose en héritier des Romanov. Pour les marins de Cronstadt, le nouveau chef du gouvernement provisoire, Kerenski, n'a plus rien à envier à l'ancien tsar. Les mencheviks et les socialistes apparaissent désormais comme les fossoyeurs de la révolution. Leur

collusion avec les ministres libéraux ne fait plus aucun doute. Quoi qu'il en soit, l'heure des bolcheviks n'est pas encore arrivée. En témoigne le nouvel exil de Lénine ! À compter de la mi-juillet, le leader bolchevique part pour la proche Finlande, après s'être rasé la barbe et s'être affublé d'une perruque. Il s'y retire dans une hutte de charbonnier, où il mène une existence paisible. Sa clandestinité sera cependant de courte durée.

Les Romanov transférés en Sibérie

Dans le souci de rétablir l'ordre, le nouveau Premier ministre Kerenski fait dissoudre les unités qui ont participé aux émeutes de juillet, et la peine de mort est rétablie. Mais ces mesures aboutissent à aggraver d'autant plus les conflits sociaux. Dans les campagnes, les paysans ne se contentent plus de demander une baisse de loyer de leurs terres, ils s'emparent par la force des grandes propriétés, quitte à en massacrer les hobereaux. Dans les usines, la situation n'est pas plus enviable. L'augmentation vertigineuse des salaires et la réduction du temps de travail paralysent la production. Les usines d'armement tournent au ralenti et les canons ne sont plus livrés sur le front. S'ensuit une tension permanente entre les ouvriers et les patrons, laquelle débouche sur une nouvelle vague de grèves.

Cette énième période de troubles discrédite singulièrement l'action du gouvernement provisoire. À Petrograd même, le prolétariat se politise et radicalise ses revendications. Près de 20 000 ouvriers sont même armés. À Tsarskoïé Sélo, la vie des détenus impériaux ne tient qu'à un fil. Selon Kerenski, les Romanov ne peuvent rester plus longtemps à portée d'une flambée révolutionnaire. Son calcul est double : il faut à tout prix les protéger tout en prétextant de les envoyer en enfer ! Selon le nouveau Premier ministre, la Sibérie est l'endroit le plus approprié. Non seulement la famille impériale y sera soustraite à une éventuelle colère du peuple de Petrograd, mais la Sibérie est le symbole même du bagne. Kerenski songe notamment à Tobolsk, un ancien lieu de détention perdu au milieu d'immenses forêts de pins et de bouleaux Dans cette petite ville située à plus de 2 500 kilomètres de Petrograd, le bateau ivre de la Révolution ne s'est pas encore échoué. Mais Tobolsk, c'est aussi la région natale de Raspoutine. Curieux hasard de la destinée !

En attendant de passer devant Pokrovskoïé, la famille impériale et son entourage[197] quittent sous bonne garde et pour toujours le palais de Tsarskoïé Sélo. Nous sommes le 1er août 1917 et il est 5 heures. Après un long voyage de quatre jours à bord de deux trains « banalisés[198] », les prisonniers parviennent à la gare de Tioumen à la tombée de la nuit. Ils sont alors transférés sur un bateau

à moteur, le *Rouss.* Le lendemain même de l'arrivée du convoi ferroviaire, aux premières lueurs de l'aube, le navire remonte la Toura, une rivière bordée d'arbustes et de buissons. En respirant le grand air sur le pont du *Rouss*, les Romanov oublient un instant leur nouvelle condition de captifs de la Révolution.

Le moment le plus émouvant de ce nouveau périple fluvial est sans conteste le soir du 6 août. Pendant plus de deux heures, Alix et ses filles[199] contemplent en effet l'ancien village de Raspoutine. Elles ont toutes les larmes aux yeux. Le valet Volkov entend clairement l'ex-tsarine prononcer ces mots : « Ici habitait Grigori Efimovitch. Il pêchait dans cette rivière et nous en apportait des poissons à Tsarskoïé Sélo[200]. » En distinguant l'isba de l'Ami disparu, Alix ne peut contenir son émotion. Elle se met à genoux et commence à prier.

Le lendemain soir, les Romanov découvrent Tobolsk, leur nouveau lieu de captivité. Une semaine plus tard[201], ils emménagent dans leur nouvelle demeure, la « Maison de la Liberté ». À la différence des grands espaces du palais de Tsarskoïé Sélo, la prison sibérienne des Romanov apparaît exiguë, vétuste et délabrée. Elle est entourée d'un minuscule jardin. Située rue de la Liberté, la vieille bâtisse blanche n'est autre que l'ancienne maison du gouverneur de la province. Dans cette résidence placée sous surveillance, les Romanov vont séjourner neuf bons mois. Neuf mois au cours desquels leurs conditions de détention se détériorent inexorablement.

À n'en pas douter, leur sort reste lié aux événements tragiques de Petrograd. Jusqu'à l'automne 1917, l'ambiance est bon enfant et une relative confiance règne entre l'ex-famille impériale et ses geôliers. L'heure est alors à la plaisanterie, à la camaraderie, voire aux cadeaux. Alexandra en vient même à offrir un splendide collier de diamants à l'adjoint du colonel Kobylinski, un certain capitaine Akysuta. Mais, à compter du mois de novembre, le climat change radicalement. Au fil des semaines, la tension s'accroît entre les détenus et leurs gardes : grâce à un véritable coup de force, les bolcheviks viennent en effet de s'emparer du pouvoir à Petrograd. Kerenski, le protecteur des Romanov, a été contraint à la fuite[202]. Sous l'impulsion de Lénine, les nouveaux maîtres de la Russie instituent un Conseil des commissaires du peuple. L'une de ses premières mesures est de conclure la paix avec l'Allemagne, et ce, quel qu'en soit le prix…

Quand Lénine se pose en « héritier » de Raspoutine

La nouvelle de la révolution d'Octobre[203] parvient aux Romanov avec trois semaines de retard. Nicolas l'apprend inopinément en lisant un article dans un

journal utilisé comme papier d'emballage. Avec la victoire des bolcheviks à Petrograd, les geôliers de la famille impériale reprennent leurs réflexes révolutionnaires. Les Romanov redeviennent « les ennemis du peuple », des « vampires assoiffés de sang ». Les gardes multiplient les exactions, les vexations et les insultes. Conformément à ce qui se passe dans toute la Russie, ils décident d'un commun accord de faire table rase de la hiérarchie militaire en supprimant tous les grades. Signe évident d'un changement irréversible de mentalité : les épaulettes de l'ex-tsar lui sont arrachées. Malgré un torrent de brimades, Nicolas reste impassible. Seule la nouvelle de la paix entre la Russie et l'Allemagne le met hors de lui. « C'est une honte pour la Russie, et cela équivaut à un suicide ! s'écrie-t-il. Je n'aurais jamais cru que l'empereur Guillaume et le gouvernement allemand s'abaisseraient à serrer la main de ces misérables qui ont trahi leur pays ! »

Ironiquement, le retrait de la Russie de la guerre est un hommage posthume au pacifisme de Raspoutine. Mais ici s'arrête la comparaison. Car là où le *starets* espérait
la victoire rapide des Russes, Lénine en a toujours souhaité la défaite, meilleur ferment de l'éclatement de la Révolution. Telle est la différence fondamentale entre un réformateur de la monarchie et un révolutionnaire pur et dur, quand bien même Raspoutine a contribué à désacraliser la fonction impériale, préparant la voie. Un fait essentiel est aussi à souligner : si les services secrets britanniques sont réellement derrière l'assassinat du 16-17 décembre, alors tous leurs efforts viennent d'être réduits à néant. L'une des raisons avancées pour étayer la piste anglaise était justement d'ordre stratégique : éviter à tout prix une paix séparée entre la Russie et l'Allemagne[204]…

La guerre civile

La fin de la guerre avec l'Empire de Guillaume II n'est pourtant pas synonyme de retour à la paix sur le territoire russe. Sitôt le conflit terminé avec les troupes allemandes, la Russie s'enfonce rapidement dans la guerre civile. Un conflit inexpiable éclate entre les troupes bolcheviques et les forces restées fidèles à l'ancien tsar. Dans cette perspective, Trotski[205] crée l'armée Rouge. Ressemblant plus à un ramassis de révolutionnaires soudards, alcooliques et déguenillés, mal chaussés et mal armés, cette nouvelle entité militaire connaît de sérieux revers. À Tcheliabinsk, d'anciens prisonniers des armées austro-hongroises, des Tchèques et des Slovaques mettent en déroute plusieurs milliers de gardes rouges. Ainsi, trente mille Tchèques s'opposent-ils victorieusement à l'armée

bolchevique en occupant les principales gares du Transsibérien. Force d'opposition incontestable, ces anciens sujets de l'empire des Habsbourg sont pourtant loin d'adhérer à la cause tsariste. De leur côté, les armées blanches, favorables à l'Ancien Régime, mènent au début de la guerre civile des opérations convaincantes. Mieux équipés et plus aguerris, les cosaques d'Alexeiev et de Denikine remportent des victoires significatives aux confins de la Russie. Au cœur de la Sibérie occidentale, un gouvernement autonome est constitué à Tomsk…

Pour les bolcheviks, l'avance des forces contre-révolutionnaires menace à tout moment de libérer les exilés de Tobolsk. Lénine et les siens envisagent alors un transfert d'urgence à Moscou, où le dernier tsar de Russie serait jugé devant le peuple pour toutes ses fautes. Ce grand moment de l'Histoire russe serait bien sûr radiodiffusé. À l'image de la Révolution française adulée, la jeune République jugerait le monarque déchu. Dans cette optique, le président du Comité central exécutif, Sverdlov, expédie en Sibérie le commissaire Vassili Yakovlev. Sa mission : ramener au plus vite les Romanov à Moscou[206]. Un procès du tsar déchu ? C'est compter sans les volontés régicides du soviet de l'Oural. À Ekaterinbourg, une importante cité minière de plus de 80 000 habitants, les gardes rouges sont déterminés : ils veulent récupérer coûte que coûte les Romanov et procéder à leur exécution !

De Tobolsk à Ekaterinbourg

Depuis le début de l'année 1918, la pression bolchevique est manifeste sur les prisonniers de Tobolsk. D'Omsk à Ekaterinbourg, de nombreuses voix s'élèvent pour réclamer le transfert sinon l'exécution du tsar. Piaffant d'impatience, les gardes de l'Oural n'hésitent pas à débarquer à Tobolsk. Nous sommes le 22 avril 1918. Il s'en faut alors de peu qu'ils ne s'emparent des « vampires Romanov », comme ils les surnomment. Un commissaire envoyé par Lénine, Vassili Yakovlev[207], arrive à soustraire une partie de la famille, le couple impérial et Maria, à la colère des gardes rouges de l'Oural. Malheureusement, le train affrété par Yakovlev est obligé de s'arrêter à Ekaterinbourg[208]. Il aurait reçu l'assurance de Golochtchekine, le président du soviet de l'Oural, qu'il ne serait en rien attenté aux jours du tsar et de sa famille. Un vœu pieux. En ce soir du 30 avril 1918, seuls deux mois et demi séparent les Romanov de leur exécution finale. En arrivant en gare d'Ekaterinbourg, Nicolas n'est pas dupe : « N'importe où, mais pas ici ! s'exclame-t-il. Les gens m'y sont terriblement hostiles. » Les bolcheviks d'Ekaterinbourg passent en effet pour des jusqu'au-boutistes…

À peine débarqués de leur train, les captifs sont hissés sans ménagement à l'intérieur d'une charrette tirée par des chevaux. Nicolas porte un grand manteau militaire et Alix est vêtue d'une simple veste sombre qui lui arrive aux genoux. La foule est présente, à la fois dense, curieuse et hostile. Les enfants et les femmes sont les plus agressifs. L'ex-tsarine est insultée, traitée de « catin ». On frôle le lynchage !

Placés sous la protection des gardes rouges, les détenus sont rapidement conduits dans une grande maison en briques blanches en plein centre-ville. Perchée sur une colline, la dernière demeure des Romanov a été érigée sur un terrain en pente, les pièces du rez-de-chaussée se trouvant ainsi sous le niveau de la rue. Cette maison appartenait encore, quelques jours plus tôt, à la famille de l'ingénieur Ipatiev. Dans les jours qui suivent l'arrivée des captifs, toutes les vitres sont badigeonnées de blanc et un second mur, plus haut que le précédent, est édifié autour de la propriété. L'intention est manifeste : l'ancienne famille impériale doit être coupée du monde, elle n'en fait plus partie. Qualifiée de « maison à destination spéciale », l'ancienne demeure des Ipatiev est l'ultime lieu d'incarcération des Romanov. Ils vont y vivre leurs soixante-dix-sept derniers jours…

Lénine ordonne la seule exécution du tsar et de son fils

Non seulement Nicolas n'est plus tsar ni même citoyen, mais il est à peine considéré comme un être humain. Après lui avoir enlevé son sceptre et arraché ses épaulettes, on veut lui ôter sa dignité. Le monarque déchu est devenu le symbole d'un régime honni. Selon l'expression du commissaire bolchevique local, le dernier Romanov est un « buveur de sang » et doit être traité comme tel. Sa famille est logée à la même enseigne. Sous l'impulsion de leur commandant, Avdeiev, les gardes rouges ne manquent pas une occasion de railler leurs prisonniers, dont l'unique défaut est d'appartenir à l'ordre ancien[209]. Ils ont pour cela la bénédiction de Lénine, pour lequel le tsar est « l'ennemi le plus terrible du peuple russe »…

Seuls avec leur fille Maria pendant plus de trois semaines, Nikki et Alix sont rejoints par leurs autres enfants le 23 mai 1918. Les retrouvailles des enfants avec les parents donnent lieu à d'intenses débordements de joie, sans doute les derniers de leur vie. Dans le climat hostile de la maison Ipatiev, seul un inaltérable et incroyable esprit de famille préserve les Romanov de l'abattement moral. Soudés, ils sont imperméables à toutes les critiques ; peu leur importe d'habiter un palais ou une grange dès lors qu'ils sont réunis. Les filles, en

particulier, font preuve d'une indestructible unité ; elles reportent toute leur affection sur leur jeune frère. Au fil des jours, leurs joies et leurs peines sont rythmées par l'état de santé d'Alexis…

À compter du 14 juillet 1918, les événements s'accélèrent. Face à la montée des périls, l'armée Rouge recule sur tous les fronts[210]. Le président du soviet régional téléphone alors à Lénine en personne. Non seulement les deux hommes annulent le transfert de Nicolas à Moscou, mais ils envisagent sérieusement de le supprimer physiquement dans les jours qui suivent. Au grand dam du Comité central, le procès de l'ex-tsar n'aura pas lieu. Pour refermer la page des Romanov, il est aussi décidé de fusiller son fils. En revanche, Lénine s'oppose à toute exécution d'Alix et de ses quatre filles. Loin de s'apitoyer sur leur sort, le nouveau maître de la Russie entend ne pas se mettre à dos l'Allemagne, patrie de l'ex-impératrice, et envisage même d'utiliser les cinq femmes comme monnaie d'échange avec les Alliés.

Mais le mardi 16 juillet, la situation empire. C'est la stupeur : les Blancs ne sont plus qu'à quelques kilomètres d'Ekaterinbourg[211]. L'évacuation de l'ex-impératrice et de ses filles semble compromise. Il n'y a plus un instant à perdre. Il faut fusiller tous les détenus et faire disparaître les corps. À Perm, le général Berzine, commandant en chef de l'armée rouge dans la région, envoie un télégramme codé à Ekaterinbourg : il ordonne ni plus ni moins l'exécution de toute la famille impériale. Autrement dit, avant même d'en avertir Moscou, le soviet de l'Oural prend l'initiative de donner le feu vert au commando d'Iakov Iourovski[212].

Avec Raspoutine, pour l'éternité…

Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, peu après 2 heures, les Romanov et leurs domestiques sont réveillés brutalement et réunis d'urgence dans le vestibule du premier étage, sous prétexte qu'une révolte gronderait en ville. Iourovski demande alors à tous les détenus de le suivre sans délai au rez-de-chaussée de la maison. Après avoir descendu une vingtaine de marches, traversé la cour puis réintégré la maison avant d'emprunter un long couloir, les onze détenus pénètrent dans une petite pièce contiguë à la salle de débarras où patientent leurs futurs bouchers : un commando de douze gardes lettons et austro-hongrois. La plupart ne connaissent pas le russe. Rassemblés dans une pièce minuscule, les gardes et les Romanov sont véritablement pressés les uns contre les autres. Nikki et Alix peuvent sentir l'haleine des soldats. Indéniablement, certains ont bu…

À 3 h 10, Iourovski apparaît devant la petite assemblée. Après avoir déplié un

papier qu'il a sorti de sa veste en cuir, le commissaire s'adresse aux détenus : « Je vous demande votre attention ! Je vais vous donner lecture de la décision prise par le soviet des députés des travailleurs, des paysans et des soldats de l'Oural. » Et il poursuit d'un ton monocorde : « Nicolas Alexandrovitch, les vôtres ont voulu vous sauver, mais ils n'ont pas réussi… et à cause de cela, nous devons vous fusiller, tous… » Les Romanov sont interloqués. « Comment ?… », lui demande Nicolas : ce sera son dernier mot.

À peine le tsar déchu prend-il la mesure de cette annonce que Iourovski pointe son revolver dans sa direction et tire à bout portant. Il est 3 h 15. Frappé à la carotide, l'ex-tsar s'effondre sans crier ni gémir. Secoué d'une dernière convulsion, il meurt avec son fils dans les bras. Les autres membres de la famille impériale sont abattus au cours des deux minutes qui suivent. À commencer par Alix. Touchée en plein cœur, elle s'affaisse sans un mot sur le corps de son mari. Pendant plusieurs secondes, les cris, les larmes et les pleurs se confondent avec les détonations des revolvers des bolcheviks. Après un premier déluge de balles, seuls les deux plus jeunes bougent encore. Quand le tsarévitch se contorsionne dans d'intenses douleurs sur le corps inerte de son père en appelant désespérément sa mère, sa sœur Anastasia se traîne péniblement par-dessus les cadavres en essayant de trouver la sortie. S'approchant d'Alexis, Iourovski n'éprouve pas la moindre pitié. Il ne voit en lui que l'héritier d'un Empire honni. La logique bolchevique est de le supprimer.

Se saisissant de son second revolver, un Mauser, « l'homme en noir » tire à deux reprises dans la tête du jeune garçon. Anastasia, qui pleure à chaudes larmes, attire quant à elle l'attention de deux gardes lettons. Ces derniers n'ont pas plus d'état d'âme que leur impitoyable chef : ils transpercent la dernière grande-duchesse de leurs baïonnettes.

Dans les trois heures qui suivent cette sanglante tuerie, les corps sont enveloppés dans des draps puis transportés à bord d'un camion dans la forêt de Koptiaki. Tronçonnés à la hache, brûlés puis aspergés d'acide sulfurique, les cadavres sont ensuite enfouis au fond d'une ancienne mine à ciel ouvert[213]. En dénudant les grandes-duchesses, les gardes ont la surprise de remarquer un médaillon autour du cou de leurs victimes. Un médaillon représentant le défunt Raspoutine…

Ainsi s'achève l'épopée des Romanov, quelque dix-huit mois après la disparition tragique du moujik sibérien. La prophétie du *starets* s'est donc réalisée : le tsarisme n'a pas survécu au « raspoutinisme ». « Au sang de Raspoutine éclaboussant une pièce en sous-sol du palais Youssoupov, constate

Henri Troyat, a répondu le sang des Romanov, giclant dans la fusillade sur les murs d'un autre sous-sol, celui de la maison Ipatiev[214]. » Un double massacre qui a lui aussi forgé la légende de Raspoutine. À défaut d'être un véritable prophète[215], Raspoutine a changé à tout jamais le visage et l'histoire de la Russie…

190. Prononcée « Marsiliouza », *La Marseillaise* devient l'hymne national de la Révolution. Pour la plupart des Russes, la France fait figure
de modèle et les socialistes se posent en héritiers directs de 1789.
191. Dans le climat d'allégresse générale qui touche la Russie, seules
les campagnes montrent un semblant de solidarité avec les Romanov. Pour les plus âgés des paysans, le tsar reste le protecteur de la Russie.
192. Le Suisse Pierre Gilliard (1879-1962) est le précepteur des enfants Romanov depuis plusieurs années.
193. En raison du blocus instauré par la marine allemande.
194. Sur la tombe de chêne de Raspoutine, Alix déposait régulièrement une gerbe de fleurs blanches. Selon certaines rumeurs, elle aurait même conservée la tunique ensanglantée de son vénéré *starets*.
195. Selon la légende, le corps de Raspoutine ne se consuma pas. Seul
le cercueil partit en fumée.
196. Les « Thèses d'avril » développées par Lénine ne rencontrent pas
un succès immédiat. Du côté des mencheviks, il est considéré comme un dangereux agitateur, voire un agent de Guillaume II.
197. Outre les sept Romanov, on ne compte pas moins de quarante-six personnes. Parmi eux, trois cuisiniers, dix laquais, six femmes de chambre, une nourrice ; ils sont même accompagnés de deux épagneuls. Le général Tatichtchev, le docteur Botkine et les professeurs Pierre
Gilliard et Sydney Gibbs font aussi partie de la petite troupe de fidèles.
198. Ces trains appartiennent à la Compagnie internationale des wagons-lits. Pour éviter tout incident avec les habitants des régions traversées, ils n'arborent aucun emblème impérial ni même du nouveau gouvernement russe. Seul un panneau se détache sur les wagons : « Mission sanitaire japonaise ».
199. Olga (vingt-deux ans), Tatiana (vingt ans), Maria (dix-huit ans)
et Anastasia (seize ans). Grande et svelte, le teint mat et la démarche altière, Tatiana est la copie conforme de sa mère.
200. Propos relatés par Eugénie de Grèce dans *Le Tsarévitch, enfant*
martyr, Perrin, 1990.
201. Les Romanov sont en effet arrivés trop tôt. Leur lieu de détention n'a pas eu le temps d'être aménagé.
202. Il fuit la Russie sous un déguisement de marin pour ensuite gagner la France.
203. Fin août 1917, la tentative de prise de pouvoir par la division du général Krymov, partisan de Kornilov, précipite paradoxalement le mouvement révolutionnaire. Le danger d'une dictature militaire replace
les bolcheviks sur le devant de la scène. Tout autour de la capitale,
des milliers d'ouvriers, surtout des cheminots, se mobilisent pour barrer la route aux forces dites « réactionnaires ». Kerenski a beau proclamer la République, Lénine, revenu une nouvelle fois d'exil, décide l'insurrection générale. Le 25 octobre, le palais d'Hiver tombe.
204. Voir chapitre 11, p. 171.
205. Au même titre que sept commissaires du Conseil, Trostki n'a jamais été favorable à la conclusion de la paix de Brest-Litovsk, laquelle a
débouché sur des sacrifices territoriaux énormes : pas moins de 800 000 kilomètres carrés cédés à l'Allemagne, dont la Finlande et la Pologne. Sa formule « ni paix, ni guerre » est significative. La poursuite de la guerre se traduirait par l'internationalisation de la Révolution.

206. Moscou devient la nouvelle capitale de la Russie à compter du mois de janvier 1918.
207. Yakovlev n'a en rien le profil d'un bolchevik. Avec sa chevelure de jais et ses manières courtoises, cet aventurier distingué passera en juillet 1918 du côté des Blancs.
208. Un voyage pour le moins rocambolesque. *Cf.* Luc Mary, *Les Derniers Jours des Romanov*, L'Archipel, 2008, p. 177-180.
209. Les princesses n'ont plus d'intimité. De jour comme de nuit, des gardes paillards et dépenaillés font irruption comme bon leur semble à l'intérieur des chambres pour vérifier l'activité de leurs prisonniers. La salle de bains est particulièrement prisée. Sans être jamais brutalisées, elles n'en subissent pas moins un véritable calvaire.
210. La légion tchèque pénètre à Simbirsk, les Français débarquent à Mourmansk et l'armée cosaque de Krasnov, financée par les Allemands, affame Moscou en s'emparant des convois de blé.
211. Tous les généraux blancs ne se prononcent pas pour la libération du tsar. D'aucuns souhaitent même son exécution, car ce serait la démonstration par excellence de la nature barbare du régime bolchevique.
212. Successeur d'Avdeiev depuis le 4 juillet. Imposant et tout de noir vêtu, il se révèle d'une cruauté froide.
213. La mine des Quatre Frères. Les restes calcinés des cadavres sont
enfouis dans la « Fosse aux troncs ». Ils n'en seront exhumés qu'en 1991, l'année même de l'effondrement de l'Union soviétique.
214. H. Troyat, *op. cit*.
215. Au sens religieux du terme. *A contrario*, Raspoutine ne peut en aucun cas être considéré comme un imposteur.

Bibliographie

Alexandrov Victor, *La Fin des Romanov*, Alsatia, 1968.
Amalrik Andréï, *Raspoutine*, Seuil, 1982.
Berelowitch Vladimir, *Le Grand Siècle russe : d'Alexandre Ier à Nicolas II*, Gallimard, coll. « Découvertes », 2005.
Carrère d'Encausse Hélène, *Nicolas II, la transition interrompue*, Fayard, 1996.
De Enden Michel, *Raspoutine ou la Fascination*, Fayard, 1976.
Des Cars Jean, *La Saga des Romanov*, Plon, 2008.
Fedorovski Vladimir, *Les Tsarines*, Le Rocher, 2000.
——, *Le Roman de Raspoutine*, Le Rocher, 2011.
Feodorovna Alexandra, *Lettres de l'impératrice Alexandra à l'empereur Nicolas II* (2 vol.), Berlin, 1922 ; tr. fr., Payot, 1924.
Ferro Marc, *La Révolution russe de 1917*, Flammarion, 1977.
Figes Orlando, *La Révolution russe, 1891-1924. La tragédie d'un peuple*, Denoël, 2007.
Furhmann Joseph, *Rasputin. A Life*, New York, Praeger, 1990.
Gilliard Pierre, *Le Tragique Destin de Nicolas II et de sa famille*, Payot, 1921.
Girault René, Ferro Marc, *De la Russie à l'URSS*, Nathan, 1989.
Godfroid Marcel, *Le Sang des Romanov. L'énigme de la famille impériale fauchée par la Révolution russe*, Marabout, 1995.
Grèce Eugénie de, *Le Tsarévitch, enfant martyr*, Perrin, 1990.
Grey Marina, *Enquête sur le massacre des Romanov*, Perrin, coll « Vérités et légendes », 1987.
Guerrassimov (général), *Tsarisme et Terrorisme. Souvenirs 1909-1912*, Plon, 1934.
Lorrain Pierre, *La Fin tragique des Romanov*, Bartillat, 2005.
Marie Jean-Jacques, *Lénine, 1870-1924*, Balland, 2004.
Mary Luc, *Les Derniers Jours des Romanov*, L'Archipel, 2008.
Mourousy Paul, *Alexandra Feodorovna, la dernière tsarine*, Le Rocher, 2001.
——, *Raspoutine*, France-Empire, 2011.
Oakley Jane, *Raspoutine*, Hermé, 1990.
Pourichkévitch Vladimir, *Comment j'ai tué Raspoutine*, Paris, J. Povolovsky & Cie, 1923 ; Payot, 1928.
Radzinsky Edvard, *Raspoutine, l'ultime vérité*, JC Lattès, 2000.
Simanovitch Aron, *Raspoutine*, Gallimard, 1930.
Spiridovitch Alexandre, *Raspoutine*, Payot, 1935.
Ternon Yves, *Raspoutine, une tragédie russe*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991.
Troyat Henri, *Raspoutine*, Flammarion, 1996.
Valode Philippe, *Les Maîtres du Kremlin*, L'Archipel, 2004.

VOLKOV Alexis, *Souvenirs d'Alexis Volkov, valet de chambre de la tsarine Alexandra Feodorovna*, Payot, 1928.
YOUSSOUPOV Félix, *La Fin de Raspoutine*, Plon, 1927 ; V&O Éditions, 1993.
——, *Avant l'exil, 1887-1919*, Plon, 1952 ; *Mémoires*, Le Rocher, 2005.

ARCHIVES

Archives d'État de la Fédération de Russie (GARF) :
– 640. Impératrice Alexandra Feodorovna ;
– 612. Grigori Raspoutine ;
– 102. Département de la police ;
– 111. Sécurité de Saint-Pétersbourg.
Archives nationales du département de Tobolsk pour la région de Tioumen (TFGATO) :
– 164. Compte rendu d'enquête relatif à la tentative d'assassinat sur G. Raspoutine (par Khionia Gousseva en juin 1914).
Archives historiques nationales de Russie :
– 1101. Journal de Raspoutine.